U d'/of OTTAWA
39003003937074

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
uOttawa
LIBRARY ANNEX

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/villiersdelisle00dupo

CE

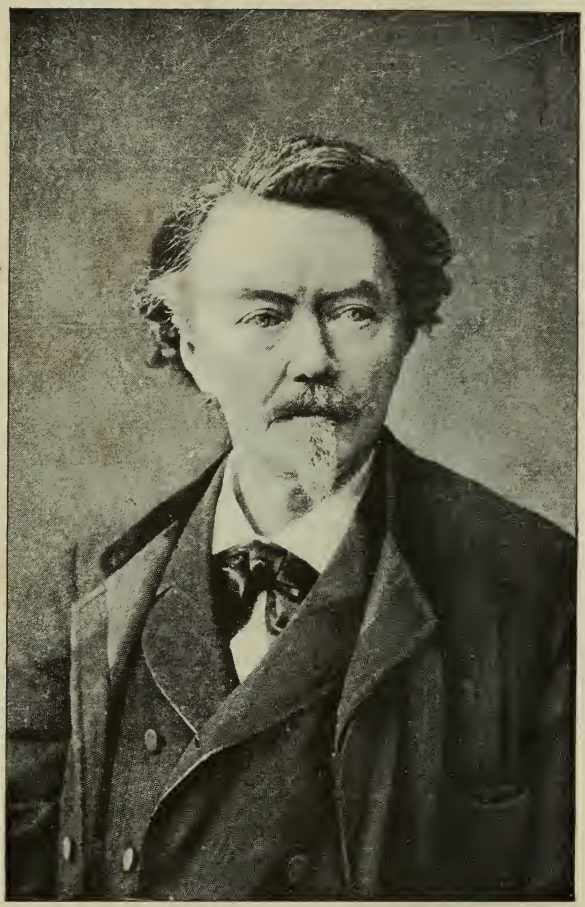
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Balzac en Bretagne, 1 vol. — Rennes, Caillière, éditeur.

Madeleine, pièce en 4 actes, 1 vol. — Paris, Ollendorff, éditeur.

L'Inimitable Boz (étude historique et anecdotique sur Charles Dickens), 1 gros vol., avec portraits. — Paris, Quantin, éditeur.



VILLIERS DE L'ISLE ADAM.

R. DU PONTAVICE DE HEUSSEY

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

L'ÉCRIVAIN. — L'HOMME

AVEC PORTRAIT ET FAC-SIMILÉ D'AUTOGRAPHE

Vu outre!

PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE

ALBERT SAVINE, ÉDITEUR

12, *Rue des Pyramides*, 12

1893

Tous droits réservés.

Il a été tiré de cet ouvrage

dix exemplaires sur papier de Hollande.

PQ
2476
.V4Z6
1893
ex. 2

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

NOTES BIOGRAPHIQUES

ET SOUVENIRS INTIMES

« VA OULTRE ! «
Devise des de Villiers de l'Isle-Adam.)

I

Première rencontre. — Liens de famille. — Origines illustres de Villiers. — Généalogie des de l'Isle Adam. — Le vieil émigré. — Le bon roi Louis XVIII et M. de Villiers. — Blason et Devises des de l'Isle-Adam. — Retour du vieil émigré. — Sa famille. — Le curé de Ploumilliau. — Villiers au presbytère. — *L'Intersigne*. — Le père et la mère de Villiers. — Généalogie des de Carfort. — La tante Kérinou. — Bizarreries du Marquis de l'Isle-Adam. — La hantise de l'or. — Le chercheur d'héritages. — Le chercheur de trésors.

Un jeudi matin du mois de novembre 1858, j'étais assis dans la salle à manger de la maison que mes parents habitaient alors à Fougères. Je déjeunais tristement, tout seul, sous

la surveillance d'une vieille bonne de mauvaise humeur, et j'avais le cœur gros en voyant le gai soleil d'hiver qui souriait derrière les carreaux et en pensant que mes frères, plus heureux que moi, s'ébattaient joyeusement à travers les bois dépouillés qui couronnent pittoresquement le bourg de Saint-Germain. Mon grand-père demeurait là-bas, dans un vieux château au milieu des arbres, et c'était la coutume de la famille d'y passer tous les jeudis. On m'avait laissé à la maison pour me punir d'une peccadille d'enfant ou d'une leçon mal apprise.

Tout à coup, sur le pavé inégal de notre rue funèbrement silencieuse, j'entendis le roulement d'une voiture, et bientôt je vis s'arrêter sous nos fenêtres un cabriolet de louage. Je ne sais pourquoi mon cœur se prit à battre très fort lorsque la sonnette, tirée par une main vigoureuse, retentit bruyamment. L'instant d'après, la porte de la salle à manger s'ouvrit, et un jeune homme blond, à la tête très grosse, vêtu de luxueuses fourrures, entra comme la tempête ; il sauta légèrement par-dessus la

table derrière laquelle je me tenais et, m'enlevant dans ses bras, avant que je fusse revenu de mon saisissement, il m'embrassa à pleines joues en s'écriant :

— Bonjour petit! — Tu ne me connais pas? Je suis le cousin Mathias!

Je le connaissais bien pourtant! Depuis longtemps il hantait mon imagination d'enfant où s'agitait déjà le Démon des Lettres. Que de fois j'étais resté bouche bée, oublieux de mon assiette, à écouter mon père, racontant à la table de famille les aventures, les originalités, les traits de génie du cousin Mathias! Certes, je ne comprenais que très vaguement ce que disait alors mon père, mais cela avait pour moi tout le mystérieux charme des choses inconnues. Cependant mon hôte s'était fait servir, car il arrivait de Paris dare-dare, à l'improviste, sans s'être annoncé, comme toujours. Je le vois encore, en face de moi, mangeant de grand appétit, m'interrogeant, riant de mon bavardage (il m'avait tout de suite mis à mon aise), et s'interrompant pour renvoyer avec la main une grosse mèche blonde

qui lui tombait à chaque instant sur les yeux : — Vous savez, dit-il à ma gardienne stupéfaite, je pars pour Saint-Germain et j'emmène le petit ! Quand j'arrive, moi, toutes les punitions sont levées.

Bon gré, mal gré, il fallut qu'elle me mît mon manteau et mon cache-nez ; dix minutes plus tard, mon cousin Mathias et moi, assis au fond du petit cabriolet de louage, nous roulions le long de la route, poudrée à blanc par les frimas, qui mène de la ville de Fougères au bourg de Saint-Germain.

Telle fut ma première et inoubliable rencontre avec Philippe-Auguste-Mathias de Villiers de l'Isle-Adam, alors dans toute la fleur de sa jeunesse et de son merveilleux génie, le front et le regard resplendissants de toutes ces belles illusions, de tous ces rêves glorieux qui escortèrent son entrée dans la vie, qui ne l'abandonnèrent pas aux heures les plus douloureuses, et dont les fantômes mélancoliques erraient encore naguère autour du lit d'hôpital sur lequel il est mort, fier jusqu'au bout, espérant et résigné.

Comme on le voit, nos deux familles cousinaient, mais je pense bien que le cousinage entre Villiers et mon père et, plus tard, par héritage entre Villiers et moi, fut surtout intellectuel. Le lien familial qui nous unissait me semble très ténu. Je crois qu'il faudrait le chercher dans l'alliance de nos deux familles avec celle des de Kersauson ; peu importe, d'ailleurs : ce qu'il est plus urgent d'établir ce sont les origines illustres, absolument incontestables, de l'écrivain. — De son vivant, une sorte de brume mystérieuse et légendaire s'était amassée autour de sa personnalité, et j'imagine qu'il se complaisait à en aggraver les ténèbres. Du reste, telle était sa haine du réel et de l'habituel, que les rêves les plus titanesques de son imagination se transformaient pour lui en des faits historiques qu'il n'admettait pas que l'on pût discuter. Tous ceux qui l'ont entendu parler de ses ancêtres, de leurs richesses, du « seigneurial manoir battu d'une mer mélancolique » où s'écoula sa première jeunesse, comprendront ce que je veux dire, sans qu'il soit besoin d'insister

davantage. — Villiers, cependant, dans les rares instants fastidieux pour lui où il redescendait sur la terre, connaissait admirablement et par le menu toute l'histoire de sa famille. Il avait, à ce sujet, fait les études les plus profondes, et son génie lui avait éclairé tout le sombre et indigeste fatras des archives provinciales et parisiennes. — Je sais tel ouvrage de lui, inédit encore, relatant la vie du maréchal de Villiers de l'Isle-Adam, qui est un chef-d'œuvre de clarté, d'éloquence, de dialectique et d'érudition. J'y reviendrai en temps opportun. Pour le moment, j'en suis encore aux origines.

L'illustre famille des de Villiers de l'Isle-Adam, seigneurs de Villiers, de l'Isle-Adam, de Chailly, est originaire de l'Ile-de-France. Plusieurs chevaliers de ce nom prirent part aux croisades ; d'autres occupèrent les plus hautes positions dans la Cour et à l'armée ; enfin, le nom sonore de Villiers de l'Isle-Adam éclate partout à travers notre histoire ; mais les plus célèbres parmi ces grands seigneurs, trop connus pour que

j'ajoute rien ici à tout ce qui a été écrit sur eux, sont, par ordre de date, Pierre, qui fut grand maître et porte-oriflamme de France en 1355 ; Jean, maréchal de France en 1437 ; et enfin l'héroïque défenseur de Rhodes assiégée par Soliman en 1521, Philippe, grand maître de l'ordre de Malte. Le neveu de ce dernier, François, marquis de Villiers de l'Isle-Adam, fut grand louvetier de France, en 1550. Le petit-fils de François épousa, vers 1670, une fille de la vieille maison des de Courson, et vint s'établir dans l'évêché de Saint-Brieuc, où il fonda la branche bretonne des de Villiers de l'Isle-Adam. A son tour le petit-fils de ce dernier, lieutenant des vaisseaux du roi, épousa, en 1780, une demoiselle de Kersauson. Au moment de la Révolution, il émigra en Angleterre avec sa famille.

Ici se place un incident que je dois relater, car il eut une part importante dans le curieux procès intenté par Villiers aux descendants du comédien Lockroy, procès que je raconterai en détail lorsque j'en serai à cette époque de la vie du poète.

Au moment de la Révolution, la maison de l'Isle-Adam était bien déchue de son ancienne splendeur. Je ne chercherai pas les causes de cette déchéance de fortune, mais, lorsque l'officier de marine émigra avec les siens, il n'avait pour vivre que le très strict nécessaire ; il s'ensuivit qu'après s'être établi là-bas, il ne songea pas tout d'abord à revenir. Entre temps les Bourbons étaient rentrés en France, et tous les soi-disant serviteurs des Augustes Exilés sollicitaient impérieusement la récompense de leurs services. Un Monsieur de Villiers des Champs, fort riche et très excellent royaliste, demanda la permission de faire revivre le nom des de l'Isle-Adam, complètement éteint, affirmait-il, et auquel lui donnait droit une descendance éloignée. Le bon Louis XVIII, heureux d'une demande qui ne lui coûterait qu'une signature, accorda sans une hésitation à son féal sujet, la faveur qu'il demandait, de telle sorte que, à partir de ce moment jusqu'au jour où le poète vint troubler d'une inopportune ingérence sa luxueuse quiétude, la famille de Villiers porta, sans se douter de

la fraude, un nom illustre et des armes célèbres auxquels elle n'avait aucun titre.

Puisque j'ai parlé des armes de Villiers, c'est peut-être ici l'endroit de les blasonner. Elles sont : *d'or, au chef d'azur chargé d'un dextrochère vêtu d'un fanon d'hermines*, avec cette devise : *Va oultre !* et aussi : *La main à l'œuvre !*

Tous les familiers de Villiers de l'Isle-Adam et de ses livres incomparables, reconnaîtront que ces deux fières devises semblent avoir été faites pour lui : *Va oultre !* c'est ce qu'il a fait toujours, perçant le ciel de son clair regard de Voyant, dépassant, dans l'impétueuse envolée de ses aspirations, l'horizon de la pensée humaine. *La main à l'œuvre !* oui, à l'œuvre incessamment, au sein même de la misère la plus noire, main d'artiste et de gentilhomme, fine et vaillante, que la mort seule arrêta. Pendant les derniers jours, il les regardait tristement défaillir, ces mains si héroïques qui ne pouvaient plus soulever la plume ; et il dit un soir, à l'un de ses fidèles, cette phrase qui sonne comme une agonie :

« Regarde ! ma chair est mûre pour la tombe ! »

Je reprends. Le vieil émigré, le marquis Armand, ne voulut pas laisser les os d'un Villiers de l'Isle-Adam en Angleterre ; il revint en France vers 1820 et mourut, peu de temps après la naissance du poète, dans une petite gentilhommière dont l'unique tour regarde le port du Légué et la vaste baie tumultueuse de Saint-Brieuc. Il laissait quatre enfants, deux garçons et deux filles : l'une, Gabrielle, se fit religieuse ; elle est morte dernièrement dame du Sacré-Cœur-de-Jésus ; l'autre a épousé, au déclin de la jeunesse, un Monsieur Du Rumain ; ces respectables conjoints n'ont jamais manifesté grande tendresse pour leur neveu, ni de son vivant, ni après sa mort. Le plus jeune frère, Victor, entra de bonne heure dans les ordres ; c'était un grand esprit et un saint. Il refusa tous les honneurs et préféra ne jamais quitter la pauvre paroisse de Ploumilliau, dont il fut, pendant près d'un demi-siècle, le dévoué recteur. Son neveu lui a dédié une de ses plus étranges nouvelles,

l'Intersigne ; il l'écrivit en 1875, au presbytère même du simple et bon curé, et ce séjour du pauvre grand poète (dont la vie n'était alors que tempête, agitations, soucis), dans la paix de cette retraite tranquille, lui a inspiré une page merveilleuse, que ceux qui l'ont connu et aimé, ne liront pas sans émotion.

« L'aspect champêtre de cette maison, les croisées et leurs jalousies vertes, les trois marches de grès, les lierres, les clématites et les roses thé qui s'enchevêtraient sur les murs jusqu'au toit, d'où s'échappait d'un tuyau à girouette un petit nuage de fumée, m'inspirèrent des idées de recueillement, de santé et de paix profonde. Les arbres d'un verger voisin montraient, à travers un treillis d'enclos, leurs feuilles rouillées par l'énervante saison. Les deux fenêtres de l'unique étage brillaient des feux de l'occident ; une niche où se trouvait l'image d'un bienheureux, était creusée entre elles. Je mis pied à terre silencieusement ; j'attachai le cheval au volet et je levai le marteau de la porte en jetant un coup d'œil de voyageur à l'horizon derrière moi.

Mais l'horizon brillait tellement sur les forêts de chênes lointains et de pins sauvages où les derniers oiseaux s'envolaient dans les bois, les eaux d'un étang couvert de roseaux, dans l'éloignement, réfléchissaient si solennellement le ciel, la nature était si belle, au milieu de ces airs calmés, dans cette campagne déserte, à ce moment où tombe le silence, que sans quitter le marteau suspendu je restai muet.

« O toi, pensai-je, qui n'as point l'asile de tes rêves et pour qui la terre de Chanaan, avec ses palmiers et ses eaux vives, n'apparaît pas au milieu des aurores ; après avoir tant marché sous de dures étoiles, voyageur si joyeux au départ et maintenant assombri, cœur fait pour d'autres exils que ceux dont tu partages l'amertume avec des frères mauvais, — regarde ! Ici l'on peut s'asseoir sur la pierre de la mélancolie ! Ici les rêves morts ressuscitent, devançant les moments de la tombe ! Si tu veux avoir le véritable désir de mourir, approche ! Ici la vue du ciel exalte jusqu'à l'oubli ! »

Ce n'est pas simplement parce qu'elle me paraît lumineusement belle que j'ai cité cette page, mais surtout parce qu'elle est un véritable document psychologique ; c'est une des très rares circonstances où l'écrivain ait permis à son œuvre publiée de réfléchir son émotion intime.

Le renoncement au monde de la sœur et du jeune frère, ne fut peut-être pas seulement l'effet d'une vocation irrésistible. Dans ces antiques races, l'esprit de famille est traditionnel, et le sacrifice de l'intérêt terrestre des cadets, sur l'autel du droit d'aînesse, s'y consomme encore assez habituellement. Quoi qu'il en soit, le marquis Joseph de Villiers de l'Isle-Adam, chevalier de l'ordre de Malte de la Langue de France, restait de ce fait l'unique représentant de cette puissante lignée. Il obtint licence du pape et épousa Mlle Marie-Françoise Le Nepveu de Carfort, qui fut la mère de notre Villiers. En s'alliant à cette famille, le marquis de l'Isle-Adam ne dérogeait pas. Le chevalier Roland de Carfort se croisa en 1248 ; en 1370, Olivier fit alliance avec les

ducs de Bretagne ; lors de la première réforme de la noblesse en 1669, la famille des Carfort fit preuve de sept générations : elle figure aux montres de 1425 à 1535 pour les paroisses de Cesson, Le Fœil, Saint-Turiaff et Plaintel, dans l'évêché de Saint-Brieuc. Les Nepvou ou Le Nepveu étaient seigneurs de Carfort, de Beruen, de la Roche, de Crénan, du Clos, de la Cour, de la Ville-Anne, de Lescouët, de la Coudraye. Ils portaient *de gueules, à 6 billettes d'argent, 3. 2. 1, au chef de même.*

On me pardonnera sans doute de m'être si longtemps étendu sur ces détails généalogiques. Il n'y avait qu'un défaut à la cuirasse tramée de fierté et de hautain mépris dont Villiers s'était revêtu avant d'entrer dans l'horrible champ clos de la vie ; les élégantes vipères du boulevard et les haineux corbeaux de la littérature savaient bien que, pour faire saigner cet invulnérable, il fallait diriger morsures et coups de bec contre son orgueil de famille ; ils n'y manquèrent pas. Ils lui ont tout contesté : ses ancêtres, sa noblesse, son nom !... Villiers rugissait comme un lion

piqué de mauvaises mouches ; mais de bonnes preuves, claires et précises, valent mieux pour le public actuel que les plus beaux rugissements, et si, dans son pays d'outre-tombe, il se soucie encore des mesquines choses de la terre, il se réjouira que son cousin breton ait essayé d'établir, d'une façon incontestable, sa filiation avec les héros de l'épée, dont ce héros de la plume était si digne de descendre.

Malheureusement on peut être très noble et très pauvre, et, Mlle de Carfort n'était guère plus riche que le marquis : cependant grâce à une vieille tante, Mlle Daniel Kerinou, qui l'avait adopté et qui possédait une modeste aisance, grâce à quelques épaves de fortune, et au bon marché fabuleux de la vie bretonne à cette époque, le ménage eût pu vivre avec dignité, partageant son année entre le modeste logis situé sur la côte et la vieille petite maison de la rue Houvenagues, à Saint-Brieuc ; mais l'humeur singulière et la périlleuse bizarrerie du chef de famille vinrent tout gâter.

Je ne pense pas qu'il ait jamais existé dans

le réel ou dans le roman, un caractère plus extraordinaire que celui du père de Villiers. Pour le peindre, même approximativement, il faudrait toute la verve de Dickens, toute la profonde puissance d'observation de Balzac ; d'ailleurs, cela m'entraînerait trop loin ; je me contenterai donc d'esquisser un trait saillant de ce merveilleux original. Le marquis de l'Isle-Adam était possédé de la vision fulgurante, éblouissante, de l'or ; son fils hérita de cette hantise, et c'est lui-même qu'il a peint dans cette phrase d'une de ses nouvelles : « J'ai hérité de ses seuls éblouissements, hélas ! et de ses espoirs. Indifférent aux soucis politiques de ce siècle et de cette patrie, aux forfaits passagers de ceux qui les représentent, je m'attarde, quand les soirs du solennel automne enflamment la cime rouillée des environnantes forêts... D'instinct j'évite, je ne sais pourquoi, les néfastes lueurs de la lune et les malfaisantes approches humaines... oui, je les évite, *car je sens que je porte dans mon âme le reflet des richesses stériles d'un grand nombre de rois oubliés.* »

Mais tandis que l'écrivain trouvait dans l'exercice de son art un dérivatif à ses obsessions et un préservatif contre l'entraînement, le marquis, lui, forma ce rêve insensé de réaliser ses visions en se faisant homme d'affaires. Singulier homme d'affaires que ce grand et sec marquis, toujours dans les nuages, plein de morgue et hautain comme il convenait au descendant du porte-oriflamme de France, doué, à la vérité, d'une activité dévorante, mais la dépensant dans la mise en actions (c'est avec intention que je me sers du pluriel) des combinaisons les plus chimériques. Le marquis prétendait, avec quelque raison d'ailleurs, que, pendant la Révolution et dans les temps troublés qui suivirent, beaucoup d'héritages avaient été faussement attribués à des personnes n'y ayant aucun droit, et au détriment des véritables héritiers. C'était sur cette supposition que reposait sa spéculation principale. Il se faisait fort, moyennant un bénéfice de tant pour cent, de faire rendre aux familles lésées le bien qui leur appartenait en propre. Une fois ce beau

projet conçu, le marquis partit en chasse, battant le pays en tous sens, fouillant les bibliothèques des châteaux, les archives des mairies, les registres des églises, faisant causer les vieilles gens et amassant de formidables dossiers ; puis, lorsqu'il se crut suffisamment armé, il s'en alla prévenir les intéressés. Quelques-uns, séduits par l'appât du gain, se laissèrent tenter, se lancèrent dans de longs et dispendieux procès, et finirent par vouer le marquis et ses fantastiques héritages à toutes les divinités de l'Erèbe. Le dénicheur de successions problématiques devint bientôt l'effroi des notaires, des avoués, des huissiers de la Basse-Bretagne. Car il entrait partout, dans les cabinets d'affaires, dans les études, sûr de lui, hautain ; et sa morgue, ses manières aristocratiques, son nom illustre, en imposaient aux honnêtes tabellions d'une province arriérée, où on a encore la naïveté de respecter quelque chose.

On concevra sans peine que de pareilles entreprises, et l'insuccès qui en était le couronnement habituel, loin d'augmenter l'ai-

sance du redoutable marquis, faisaient brèche dans son patrimoine.

La seconde spéculation entreprise par cet étonnant gentilhomme d'affaires était tout aussi fantastique. Comme il rêvait sans cesse de prestigieux trésors, il ne tarda pas à se figurer qu'ils existaient ailleurs que dans son imagination. Il se persuada que la vieille terre armoricaine recélait des souterrains, gardiens muets des fabuleuses richesses qui y avaient été déposées par les ancêtres aux heures de trouble et de guerre civile. Qu'était devenue, par exemple, l'immense fortune des Villiers de l'Isle-Adam, qui leur avait permis de prendre rang parmi les plus fastueux grands seigneurs de la cour ? — Le chercheur d'héritages se fit chercheur de trésors ; avec la même ardeur, la même conviction, il se mit à la besogne. Aux environs de Quintin se dressaient les ruines d'un vieux château qui avait appartenu jadis à la famille des Villiers de l'Isle-Adam ; le marquis acheta une concession, loua des ouvriers et commença ses fouilles. Avait-il véritablement

découvert dans les archives de sa famille quelque document, quelque vague indication? Je ne sais, mais son fils en était persuadé. Il m'a parlé très sérieusement et très admirablement de ce trésor enfoui depuis des siècles, il m'a montré le plan du souterrain, il a essayé de trouver des capitalistes pour aider son père à continuer et à parachever ses fouilles; heureusement l'argent s'est montré rebelle, et Villiers, n'ayant pu réaliser cette conception d'une façon pratique, l'a réalisée d'une façon merveilleuse dans une de ses œuvres les plus fortes et les plus profondes ; je veux parler du livre intitulé *le Vieux de la Montagne*, dont j'ai tenu entre les mains le gros manuscrit entièrement terminé. Ce drame, dans les desseins du Poète, devait suivre immédiatement *Axël*, dont il est la suite comme l'*Adoration des Mages* en est la conclusion.

II

Naissance de Villiers de l'Isle-Adam. — Baptême. — Enfance. — Villiers volé par des saltimbanques. — Le collège. — Saint-Brieuc, Laval, Rennes. — Premiers vers. — Portrait de Villiers à ses débuts. — *L'Amour et la Mort*. — Élégie. — Projets littéraires. — Tendresse et dévouement de la famille. — Notre Mathias. — Départ pour Paris.

Pendant que son mari se dépensait ainsi dans une activité aussi fébrile que ruineuse, la délicate et très douce marquise demeurait tristement au logis en compagnie de la bonne tante Kerinou. La vie de ces deux femmes était solitaire, mélancolique, et les inquiétudes que donnaient à Mme de l'Isle-Adam les entreprises du chef de famille, en rompaient seules la monotonie ; mais une fervente piété, une douceur d'âme peu commune, une forte espérance dans la bonté de Dieu, la soute-

naient à travers la vie. Sa foi fut enfin récompensée, Dieu réalisa son vœu le plus ardent en lui envoyant, au mois de novembre 1838, un fils qui fut la joie, la croyance, l'espoir et l'orgueil de sa simple existence. Jamais grand artiste n'eut de mère plus admirable. Pendant toute sa longue vie, elle ne douta pas un instant de lui, de son génie : avec la même simplicité, la même confiance naïve, elle croyait à son fils comme elle croyait à son Dieu.

On se figure aisément avec quelle allégresse l'arrivée de cet enfant fut accueillie par ces deux existences solitaires. C'était un être à aimer, à chérir, à élever, c'était le soleil qui entrait dans l'uniformité de leur nuit. Le marquis aussi était radieux en contemplant ce rejeton des de Villiers de l'Isle-Adam : c'est celui-là qui relèverait l'éclat de cette race antique ; ah ! il le doterait de richesses fabuleuses ! Il forcerait bien la terre à rendre tous ces trésors ensevelis dans son sein ! Il se remit à ses fouilles. La tante et la marquise le virent partir cette fois avec moins

de regret. Du fond d'un berceau l'espérance et la consolation souriaient aux deux excellentes femmes.

L'évêque de Saint-Brieuc fut le parrain du nouveau venu ; il le baptisa dans sa chapelle le 28 novembre 1838, en présence du grand-père, du père et de Mlle de Kerinou. Le vénérable prélat donna à son filleul son prénom de Mathias.

Je n'ai pas l'intention de suivre pas à pas les progrès de l'enfance Villiers; les biographes des hommes célèbres, malgré tout leur talent, sont rarement arrivés à rendre intéressantes les premières années de leurs héros. C'est que l'enfance est surtout une période de silencieuse incubation où l'âme et l'esprit se forment en un labeur secret. Une péripétie de ces années initiales passées à Saint-Brieuc doit, cependant, être rapportée ; car l'imagination de Villiers l'entoura plus tard de prestigieuses broderies : il avait environ sept ans lorsque sa bonne le perdit à la promenade; une troupe de bateleurs qui s'en allait vers Brest rencontra le petit égaré et, trou-

vant de bonne prise cet accort blondinet, elle s'en empara. Quelques jours après, son père le retrouvait à Brest dans la baraque foraine de ses ravisseurs. Il était déjà, paraît-il, devenu le favori de la bande et une telle affection semblait lier le chef des pauvres funambules et le bambin que le marquis, trop heureux de ramener son fils, renonça à toute poursuite. Ceux qui ont connu Villiers se figureront aisément ce qu'une pareille aventure dut enfanter dans la suite d'histoires humoristiques et merveilleuses. Il fallait l'entendre, lorsque, dans son style imagé, il faisait revivre les souvenirs des *deux années* qu'il avait passées au milieu de ces admirables et sinistres bohémiens, visitant successivement l'Italie, l'Allemagne, le Tyrol et la chevaleresque Hongrie, sauvé et rendu enfin à sa famille, par le dévouement d'une jolie Tzigane, dernière descendante d'une race séculaire, etc., etc !

Villiers commença ses classes au collège de Saint-Brieuc et alla bientôt les continuer au lycée de Laval. Là son génie commença à jeter le trouble dans son

âme ; les divines visions de la poésie déployèrent leurs ailes autour de lui, le souffle de l'enthousiasme artistique brûla son front, il écrivit ses premiers vers. Entre temps, il terminait ses humanités : sa famille vint alors s'établir avec lui à Rennes, dans une maison de la rue de Corbin. Villiers de l'Isle-Adam avait à cette époque dix-sept ans ; il suffisait de le voir quelques instants pour être convaincu de sa vocation. L'inspiration rayonnait sur son front mat et bombé ; elle éclatait dans ses discours tumultueux où les idées se pressaient, se heurtaient en désordre ; elle faisait trembler ses lèvres un peu épaisses, déjà ironiques, et mettait dans ses yeux bleu clair une lueur troublante ; sa grosse tête blonde tout échevelée, ses gestes bizarres, le négligé de son accoutrement, effaraient la correcte société provinciale où, d'ailleurs, il fréquentait peu ; mais les rares privilégiés qui entraient dans le cercle magique de son intimité y restaient fascinés, éblouis. Villiers possédait déjà cette puissance magnétique extraordinaire qu'il conserva pendant toute sa vie et

dont tous ses amis ont subi l'influence. La profondeur de la pensée dans un être aussi jeune était presque effrayante. Enfin, lorsqu'il arriva à Rennes, il ne lui manquait plus, pour pouvoir prononcer ses vœux sur l'autel de l'Art, que d'avoir senti saigner son cœur sous cette divine blessure de l'Amour qui est le sacre douloureux de tout véritable poète.

C'est du sein des verdoyantes campagnes bretonnes qu'il vit surgir, pour disparaître presque aussitôt dans la mort, la douce vision féminine qui fut, sur cette terre, son éphémère mais unique amour. C'était un de ces êtres délicieux dont il a si bien dit : « Il est des compagnes qui ennoblissent toutes les joies de la vie, des jeunes filles radieuses et dont l'amour ne se donne positivement qu'une fois, oui ! des cœurs sacrés, des êtres d'aurore et d'idéal ! » Je ne profanerai pas cette sainte passion de deux enfants en essayant de la raconter, je dirai seulement : ils s'aimèrent, elle mourut, et soudain la souffrance élargit et déploya les naissantes ailes du poète. Chez l'artiste, dans la jeunesse, tout chante, même

la douleur. Villiers chanta, et cette pièce profondément émue, écrite à dix-sept ans par le grand railleur dédaigneux que notre génération a connu, trouve naturellement sa place ici ; elle marque la fin de l'enfant et la naissance de l'artiste.

I

O charmants églantiers ! soleil, rayon, verdure !
Frais salut que la terre offre dans un murmure
De zéphirs renaissants, aux cœurs emplis d'espoir,
Bocage encor tout plein de chastes rêveries,
Six mois se sont passés loin de vos fleurs chéries :
J'avais besoin de vous revoir.

Oh ! vous souvenez-vous, forêt délicieuse,
De la jolie enfant qui passait gracieuse,
Souriant simplement au ciel, à l'avenir,
Se perdant avec moi dans ces vertes allées ?
Eh bien ! parmi les lis de vos sombres vallées,
Vous ne la verrez plus venir.

O printemps ! ô lilas ! ô profondes ramées !
Comme autrefois vos fleurs, qu'elle avait tant aimées,
Sous vos sentiers déserts exhalent leurs amours ;
L'aubépine s'enlace au banc de la charmille,
L'oiseau chante, le ciel est bleu, le soleil brille :
Rien n'a changé dans les beaux jours !

Silencieux vallon ! cela n'était qu'un rêve,
Un songe radieux qui maintenant s'achève
Et ne laisse après lui qu'un amer souvenir...
Ne me demandez pas ce qu'elle est devenue,
La pauvre jeune fille en ce monde venue
Pour consoler et pour mourir !

Morte ! et je suis encore en proie à l'existence !
C'est donc cela la vie ? Et déjà mon enfance
A-t-elle disparu loin de ce cœur brisé ?
Seigneur, vous êtes grand, mais vous êtes sévère !
Ainsi me voilà seul : c'est fini sur la terre ;
Cela s'appelle : « le Passé. »

II

Hélas ! je me souviens. Les vents au sein des ombres,
Du fleuve harmonieux plissaient les vagues sombres ;
Les chants ailés du soir s'étaient évanouis ;
Et la lune, en glissant parmi les blancs nuages,
Souvent illuminait les teintes des feuillages
Du clair obscur des belles nuits.

Le rossignol, caché sous l'épaisse feuillée,
Modulait les soupirs de sa chanson perlée,
Les fleurs, dans leurs parfums, s'endormaient à leur tour ;
Et comme deux rayons réunissent leur flamme,
Tous deux nous unissions nos âmes dans une âme,
Et nos deux cœurs dans notre amour.

Comme son joli pied se posait sur la mousse !
Comme sa chevelure était soyeuse et douce !
Nous allions, enlacés, sous les hauts peupliers ;
Elle avait dix-sept ans ; j'avais cet âge à peine,
Souvent le rossignol retenait son haleine
En écoutant nos pas légers.

Et moi je contemplais mon amante pensive,
Et nous nous en allions, seuls, auprès de la rive.
Sa main sur mon épaule et le front sur ma main ;
Et les frémissements de la nuit solitaire
Emportaient dans les cieux, ainsi qu'une prière,
Tous les doux songes du chemin.

III

Puis, le réveil ! la mort ! l'existence qui change !
O temps ! vieillard glacé ! qu'as-tu fait de mon ange ?
Où l'as-tu mise, hélas ! et froide et pour toujours ?
Qu'as-tu fait de l'enfant jeune et pleine de charmes,
Qu'as-tu fait du sourire et qu'as-tu fait des larmes,
Oh ! qu'as-tu fait de nos amours ?

IV

Voyez comme les fleurs viennent bien près des tombes !
On dirait un bouquet que les jeunes colombes,
Retournant au pays, nous laissent pour adieu.
— Qu'avait-elle donc fait pour mourir la première ?
Est-ce un crime de vivre ? et l'amour, sur la terre,
N'est-il pas le pardon de Dieu ?

Ne me souriez plus, ô campagne immortelle !
Je suis seul maintenant; si ce n'était pour elle,
Je n'avais pas besoin de vos fraîches beautés;
N'ai-je pas vu l'abîme où tombent toutes choses ?
Les lis meurent dans l'ombre où se fanent les roses :
Les cyprès seuls restent plantés.

Elle est sous les cyprès, la pâle jeune femme !
Mon amour triste et fier brûle encor dans mon âme,
Comme une lampe d'or veille sur le cercueil.
Mais je ne pleure plus : la douleur a ses charmes.
Et d'ailleurs, ô mon Dieu, mes yeux n'ont plus de larmes,
Et mon cœur seul porte le deuil.

Villiers n'aima véritablement, profondément et naïvement que cette seule fois; aucune autre femme n'a pris, dans son existence, la place de la douce morte bretonne. Si son imagination a été emportée dans le sillage de quelques robes passagères, si ses sens ont été séduits, si son esprit artistique a été intéressé par le charme et le mystère troublant qui se dégage de l'éternel féminin, le cœur du poète est toujours resté intact, inexpugnable et hautain, muré dans la morne fidélité de ce souvenir de jeunesse.

Cette terrible et première expérience de la

douleur activa encore le prodigieux développement intellectuel du jeune écrivain. Il chercha et trouva un refuge dans un labeur excessif ; l'inspiration, grande et lumineuse consolatrice, éclaira son cerveau et rayonna sur son cœur. Les vastes conceptions, les projets gigantesques, tels qu'en forme toujours l'artiste adolescent, enveloppèrent son esprit de leur luxuriante floraison. Pendant cette année, il conçoit un drame, *Morgane*, empreint d'une mélancolique magnificence. Il écrit le plan d'une merveilleuse trilogie qui, par la suite, deviendra, sous les trois titres : *Axël*, *l'Adoration des Mages* et *le Vieux de la Montagne*, l'œuvre capitale, le couronnement de son existence de penseur. Il imagine son mystérieux roman : *Isis;* mais, surtout, il répand en des strophes pleines de souffle et de flamme, tout le tumulte de son âme inquiète et douloureuse. Dans cette période où son génie battait des ailes comme un aigle captif, Villiers de l'Isle-Adam trouva au foyer paternel un encouragement constant, une incessante sympathie, une tendresse sans bornes.

Il y a, dans ce culte que lui portèrent les siens dès ses débuts, quelque chose d'admirable, de touchant et de rare. Généralement la jeunesse d'un artiste est assombrie par la mauvaise volonté, la méfiance instinctive de l'art, l'étroitesse d'esprit et l'amour du lucre de la famille ; chez les Villiers de l'Isle-Adam, ce fut tout le contraire. La mère, la vieille tante, le marquis chercheur de trésors, en désaccord sur tout le reste, formaient un parfait unisson lorsqu'il s'agissait d'entonner les louanges de « leur Mathias » ; ils l'exaltaient, le mettaient sur un piédestal ; sa vocation, son génie, la certitude de son succès, de sa gloire future, étaient pour eux autant d'articles de foi. Ils le prouvèrent bien.

Persuadés que Paris seul était un théâtre digne du premier grand rôle que leur Mathias était appelé à tenir sur la scène du monde, convaincus qu'il était de leur absolu devoir de tout sacrifier pour permettre au génie de la famille de s'épanouir en pleine liberté, ces êtres admirables, au seul aspect desquels les importants bourgeois souriaient en haussant

les épaules, résolurent de réaliser leur petit bien, de vendre tout, et, munis de leurs quelques sacs d'écus, de s'en aller attendre dans quelque coin perdu de la formidable ville, la victoire définitive du dernier des Villiers de l'Isle-Adam qui, ils en avaient la foi naïve, devait, avec son cerveau et sa plume, leur reconquérir la fortune et l'illustration que leurs ancêtres avaient achetées avec leur épée et leur sang. Tous vinrent à la rescousse ; la dame du Sacré-Cœur, l'abbé, la vieille tante ; le marquis se multiplia pour la rentrée de tous ses fonds ; il vendit à perte énorme, mais sans l'ombre d'un regret, sa petite gentilhommière du Légué et son vieux logis de Saint-Brieuc. Il abandonna les fouilles de dix trésors, la recherche d'une cinquantaine d'héritages, et, suivant son fils, escorté de sa femme, remorquant la vieille tante qui ne les voulait point quitter, irradié d'espoir, au cri de « Dieu le volt ! » il partit pour Paris avec autant de confiance que jadis les croisés, dont il était le descendant, étaient partis pour Jérusalem.

III

A Paris. — Le règne de la banalité littéraire. — Les poètes. — Les défenseurs du Beau. — Le Parnasse contemporain. — Les Parnassiens. — Catulle Mendès et la *Revue Fantaisiste*. — Entrée triomphale de Villiers de l'Isle-Adam. — Premières poésies. — Amitiés. — Stéphane Mallarmé et Léon Dierx. — Claire Lenoir. — Apparition du docteur Tribulat Bonhomet. — Quelques mots touchant ce personnage. — *Le Roman d'une nuit*, par Catulle Mendès. — Mort de la *Revue Fantaisiste*. — L'hôtel du Dragon bleu. — La rue de Douai. — Villiers de l'Isle-Adam d'après F. Coppée.

A l'époque de l'exode de Villiers et de sa famille, Paris était devenu, au point de vue artistique et littéraire, le Paradis de la banalité. Les dieux de cet Olympe étaient les faiseurs d'opérettes, les fabricants de romans feuilletons, les historiographes du dernier scandale, les poètes de salon, d'alcôve ou de

café-concert ; tous ces industriels vivaient grassement de leur métier, honorés, presque célèbres, se qualifiant volontiers d'artistes, mais ignorant ou dédaignant les règles primordiales de l'Art. La censure, qui souriait béatement aux jupes légères et aux fantaisies égrillardes du théâtre d'Offenbach, n'avait point assez de sévérités pour les œuvres véritablement artistiques et consciencieuses. C'est l'époque du ridicule procès intenté à l'auteur de *Madame Bovary* et de la condamnation de Baudelaire. Quant aux poètes, à ceux qui poursuivaient avec ardeur et désintéressement la chimère divine, il n'était pas de railleries grossières, pas d'insultes qu'on ne crût de bon goût de leur lancer au visage. La presse aiguisait sans cesse le dard de sa plaisanterie la plus fine, pour en transpercer quiconque se mêlait d'aspirer vers quelque grand idéal. Seul Victor Hugo, du fond de son exil, parvenait encore à remuer l'âme de la foule. En présence de tant d'opprobres, les derniers survivants de l'admirable phalange romantique se renfermaient dans un méprisant

silence. Emile Deschamps se mourait obscurément dans la triste ville de Versailles, rimant, lui, l'auteur des *Romanceros*, de fades madrigaux à Chloris, tandis que le divin Théophile Gautier, l'illustre capitan de la première représentation d'*Hernani*, versait dans l'ornière du feuilleton les dernières fleurs de son esprit merveilleux. En vérité, on eût pu croire que la Poésie et l'Art étaient morts, étouffés par la matière et par la bêtise triomphantes. Mais la Poésie et l'Art sont immortels comme les cieux étoilés; à cette heure même où ils semblaient agoniser, ils se préparaient silencieusement à déployer de nouveau leurs ailes vigoureuses, pour s'élancer d'un vol plein de fierté dans l'azur idéal.

Quelques jeunes gens, très jeunes et très pauvres, réunis dans une même foi, dans un même amour profond et violent pour le Beau, dans une même haine vivace du banal et du vulgaire, formèrent ce projet héroïque de s'insurger, eux, chétifs et presque sans armes, contre cette formidable tyrannie de la sottise

et de la médiocrité. Ils résolurent de défendre, de toutes leurs forces juvéniles, le domaine sacré des lettres, contre l'envahissement dont il était menacé, de proclamer la puissance du rythme, le respect de la syntaxe, d'affirmer enfin qu'il n'y a pas œuvre d'art là où il n'y a pas un souci constant de la forme. Les critiques de la grande presse, les chroniqueurs des petits journaux puisèrent dans leur arsenal habituel d'ironies, de lazzis et de vieilles facéties remises à neuf, pour bafouer d'importance ces jeunes téméraires ; on les affubla de surnoms étranges ; stylistes, formistes, fantaisistes, impassibles ! On les chantonna, on les caricatura, on leur donna des rôles d'idiots dans les revues de fin d'année ; et, pour conclure, lorsqu'un peu plus tard un jeune éditeur, devenu millionnaire, grâce à son heureuse audace, osa publier le premier fascicule de leur recueil poétique, le *Parnasse contemporain*, ils furent voués à la risée et à l'indignation publiques, sous le sobriquet général de Parnassiens.

Ces colères, pourtant, loin d'abattre ces jeunes et chevaleresques amants de l'idéal, leur mirent au cœur un nouveau courage. En dépit des quolibets et des insultes, ils poursuivirent leur œuvre et, chose plus admirable et plus touchante encore, ils la poursuivirent en dépit de la plus noire misère. Pour eux, comme pour tous les artistes, l'avenir a été le grand justicier ; il a replongé dans l'ombre ceux qui, du haut de leur existence luxueuse, se gaussaient des pauvres petits poètes aux yeux étincelants de fièvre, aux redingotes râpées. Qui sait aujourd'hui le nom de tous ces brillants et spirituels plumigères qui répandaient leurs sarcasmes sur les obscurs Parnassiens ? En revanche les noms de ces Parnassiens ne sont plus ignorés de personne ; ils s'appellent, pour ne citer que les plus grands : François Coppée, Sully Prud'homme, Alphonse Daudet, Léon Cladel, Glatigny, Catulle Mendès, Villiers de l'Isle-Adam !

Res miranda ! La première manifestation littéraire de ces nouveaux « Jeune France »

ne fut pas un recueil de vers; ce fut bel et bien une revue où prose et poésie alternaient allègrement, une revue à la couverture chatoyante, à l'allure frondeuse et gaie, au titre séduisant et sonore, une revue dont le directeur avait dix-neuf ans, et dont pas un collaborateur ne comptait plus de vingt-cinq printemps, la *Revue fantaisiste* enfin, qui avait pour grand chef un Bordelais fraîchement débarqué à Paris, gueux comme Job, beau comme Apollon : Catulle Mendès. Les bureaux de cette revue étaient situés passage Mirès — aujourd'hui passage des Princes. Ce fut dans ces bureaux que Villiers de l'Isle-Adam fit ses premières armes, et mes lecteurs me sauront gré, sans doute, d'en emprunter l'humoristique description à un livre peu connu, dans lequel l'ancien directeur de la *Revue Fantaisiste* a fixé, d'un style spirituel et ému, la légende du Parnasse contemporain :

« Le bureau était un lieu passablement extraordinaire. Des tentures de perse verte et rose, qui riaient à l'œil avec un air de prairie, s'étonnaient de l'acajou des armoires

et des tables. Une chaise longue au fond, qui ne s'ennuyait pas toujours, boudait le fauteuil de cuir et les cartonniers pleins de manuscrits ; presque un salon qui aurait bien voulu être un boudoir.

« C'était là que tous les jours, l'après-midi, vers trois heures, venaient Théodore de Banville, nous offrant dans sa bonté de jeune maître, les éblouissements de sa verve lyrique et parisienne, Orphée et Balzac mêlés ; Charles Asselineau, aux cheveux doux, longs, déjà gris, ayant aux lèvres ce sourire ironique et tendre que Nodier seul avant lui avait eu ; Léon Golzan qui daignait nous prêter l'appui de sa renommée ; Charles Monselet, Jules Noriac, Philoxène Boyer, plein du rêve de Shakespeare et Charles Baudelaire, svelte, élégant, un peu furtif, presque effrayant à cause de son attitude vaguement effrayée, hautain d'ailleurs, mais avec grâce, ayant le charme attirant du joli dans l'épouvante, l'air d'un très délicat évêque, un peu damné, qui aurait mis pour un voyage d'exquis habits de laïque ; Son Eminence Mgr Brummel ! Il

nous apportait ses merveilleux poèmes en prose qui comptent parmi les pages les plus parfaites de la littérature française. Là aussi Albert Glatigny, avec sa vagabonde faconde, un poing sur la hanche, la cravate défaite, le gilet trop court — ô ignorance entêtée des bretelles ! — nous récitait, ayant aux lèvres son sourire de jeune faune amaigri par les tendresses des nymphes, ses amoureuses strophes aux rimes retentissantes comme de francs bruits de baisers... »

Ce fut par cette demeure au charme étrange où trois sœurs jumelles, la poésie, la jeunesse et la pauvreté, semblaient s'être donné rendez-vous, que Villiers de l'Isle-Adam fit son entrée dans le monde des lettres; il se présenta presque au débotté, vêtu de luxueuses fourrures, les poches pleines de manuscrits et de parchemins ; de prime abord, il prit d'assaut toute la rédaction et devint bientôt un des principaux rédacteurs de la *Revue fantaisiste*. Cette fulgurante apparition du dernier descendant du grand maître de Malte a été souvent racontée en termes enthousiastes,

par ceux-là mêmes qui y assistaient : « Il nous donna, dit M. Henri Laujol, l'impression du jeune homme le plus magnifiquement doué de sa génération. » Il apportait un manuscrit de poésies qui parurent, cette année-là même, chez Scheuring de Lyon, éditées avec un grand luxe de papier et d'impression, sous le titre de *Premières Poésies ;* le livre était dédié au comte Alfred de Vigny. Dans ce recueil, aujourd'hui presque introuvable, on pressent déjà le penseur profond, original, contempteur de toute banalité ; à coup sûr, ce n'est point là une œuvre parfaite, mais, au milieu des faiblesses, des tâtonnements, des incertitudes, on voit parfois, comme dans *Hermosa* et le *Chant du Calvaire*, reluire l'éclair du génie.

Ces premières années de Villiers à Paris contiennent les seuls instants véritablement heureux d'une vie pleine d'amertume ; il n'avait pas, alors, le souci du pain quotidien à gagner ; lorsqu'il sortait du cercle de la famille, où on l'adorait à l'égal d'un dieu, il rencontrait partout, à ses débuts, un accueil

enthousiaste. L'originalité de son maintien et de ses gestes, la débordante richesse de son imagination, sa parole ardente, profonde, emportée et peinte, créaient parmi les jeunes des admirations qui touchaient au fanatisme. Il fut l'enfant gâté des Parnassiens, et il trouva, dans ce cénacle, les deux amis qui à travers toutes les épreuves, toutes les duretés, tous les déboires de son existence, lui sont restés fidèles jusqu'à la mort et par delà la mort : je veux parler de MM. Stéphane Mallarmé et Léon Dierx. Tous les amis de Villiers voueront, comme moi, une infinie reconnaissance à ces deux poètes aux admirables cœurs, qui, après avoir soutenu dans les heures de défaillance et de sombre misère l'auteur du *Nouveau Monde*, ont eu pour lui pendant sa dernière maladie, des soins, une tendresse délicate, un dévouement, un désintéressement qu'une femme aimante leur aurait enviés. Au sein des plus âpres tribulations, l'existence d'un artiste ne saurait être complètement malheureuse, lorsqu'elle est éclairée et réchauffée par la flamme d'amitiés aussi vigoureuses.

Villiers de l'Isle-Adam débuta donc dans la *Revue Fantaisiste* par une nouvelle intitulée *Claire Lenoir*, nouvelle étrange, mystérieuse, pleine d'épouvante ; ce qui pour nous rend cette œuvre particulièrement intéressante, c'est qu'on y voit paraître, pour la première fois, un personnage devenu presque légendaire et à la création duquel l'écrivain a travaillé jusqu'à la fin de sa vie : on comprend qu'il s'agit de la figure colossale du docteur Tribulat Bonhomet, personnification du bourgeois scientifique et athée, prud'homme monstrueux de sottise transcendante et de féroce égoïsme. Bonhomet, voulant faire son propre portrait, écrit cette phrase qui résume, ce me semble, l'idée initiale de l'auteur : « A moi seul j'ai la physionomie de mon siècle, dont j'ai lieu de me croire l'archétype; bref, je suis docteur, philanthrope et homme du monde. » Parlant de ses convictions il dit encore : « Mes idées religieuses se bornent à cette absurde conviction que Dieu a créé l'homme à son image et réciproquement. » Ce docteur Tribulat Bonhomet fut, pour Villiers, ce que

Le garçon était pour Flaubert, une sorte de personnage imaginaire auquel il attribuait une personnalité complète, toutes les manies d'un caractère réel, compliqué, dans la bouche duquel il plaçait les mots, les aphorismes qu'il recueillait à travers les hasards de la vie et des conversations, ou que son esprit ironique et profond inventait. Ce docteur fait frissonner bien plus qu'il ne fait rire, et le style d'un pédantisme particulier, dont il se sert pour raconter l'effrayante aventure de « discrète et scientifique personne, dame veuve Claire Lenoir, » augmente encore l'épouvante de ce récit.

Mais au cours de ces notes j'aurais de nombreuses occasions de citer les mots de ce « membre honoraire de plusieurs académies, professeur agrégé de physiologie, » dont la plus grande jouissance était, au dire de son historiographe, de tuer les cygnes afin de les entendre chanter. Pour le moment, il me faut enregistrer la disparition de la poétique petite revue où tant de merveilleux talents ont essayé leurs naissantes ailes : elle mourut

dans la deuxième année de son existence, assommée par la censure au nom de la morale publique outragée. Ce soi-disant outrage avait été commis par son directeur Catulle Mendès; il avait pris la forme d'une comédie en un acte et en vers intitulé *le Roman d'une Nuit*. La pièce était loin d'être bonne, mais, si elle était frivole et médiocre, elle n'était pas criminelle, et l'on se demande en la lisant comment il a pu se trouver des juges pour condamner l'auteur de cette bluette à un mois de prison, et la *Revue* qui l'avait publiée à 500 francs d'amende. — Le poète dut aller à Sainte-Pélagie, et la *Revue* dut payer... La pauvrettte n'était pas riche; quand elle se fut mise en règle avec la justice, elle s'aperçut que la caisse était vide. Ses collaborateurs lui firent de joyeuses funérailles, et la plupart d'entre eux s'en allèrent habiter un hôtel garni de la rue Dauphine, célèbre dans l'histoire de la littérature contemporaine sous le nom d'hôtel du Dragon Bleu. Quatre années plus tard nous les retrouvons groupés autour de leur ancien chef. La fortune a souri à Catulle Mendès; il

a de l'or dans son gilet, et dans la rue de Douai un appartement qui contient de véritables meubles, un piano, et un groom surnommé Covielle, qui ouvre la porte aux visiteurs, possesseurs du mot de passe. Dans un de ses feuilletons de la *Patrie*, François Coppée a fait revivre admirablement ces réunions des futurs Parnassiens. L'espace me manque pour tout citer, mais j'en détache ce portrait de Villiers de l'Isle-Adam, d'un rendu parfait et d'une réalité saisissante :

« Soudain, dans l'assemblée des poètes, un cri joyeux est poussé par tous : « Villiers !... « C'est Villiers !... » Et tout à coup un jeune homme aux yeux bleu pâle, aux jambes vacillantes, mâchonnant une cigarette, rejetant d'un geste de tête sa chevelure en désordre et tortillant sa petite moustache blonde, entre d'un air égaré, distribue des poignées de main distraites, voit le piano ouvert, s'y assied, et, crispant ses doigts sur le clavier, chante d'une voix qui tremble, mais dont aucun de nous n'oubliera jamais l'accent magique et profond, une mélodie qu'il vient d'improviser dans la

rue, une vague et mystérieuse mélopée qui accompagnent, en doublant l'impression troublante, le beau sonnet de Charles Baudelaire.

> Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères
> Des divans profonds comme des tombeaux, etc.

« Puis, quand tout le monde est sous le charme, le chanteur, bredouillant les dernières notes de sa mélodie, ou s'interrompant brusquement, se lève, s'éloigne du piano, va comme pour se cacher dans un coin de la chambre, et roulant une autre cigarette, jette sur l'auditoire stupéfait un regard méfiant et circulaire, un regard d'Hamlet aux pieds d'Ophélia, pendant la représentation du *Meurtre de Gonzague*.

« Tel nous apparut, il y a dix-huit ans, dans les amicales réunions de la rue de Douai, chez Catulle Mendès, le comte Auguste Villiers de l'Isle-Adam... » (*Patrie*, 26 février 1883.)

IV

Influences initiales. — Charles Baudelaire. — Mon père. — Relations entre Villiers et lui. — Intimité. — L'hôtel d'Orléans. — Réunions littéraires et philosophiques. — Léon Cladel. — Villiers et la philosophie hégélienne. — *Isis*. — *La princesse Tullia Fabriana*. — Préface. — Bizarreries de style. — Original du *Docteur Bonhomet*. — Le docteur C... — *Ellen et Morgane*. — Sensation de solitude. — Le marquis de l'Isle-Adam continue à Paris le cours de ses fructueuses opérations. — Le comte Courty de la Pommerais empoisonneur. — Visite aux vieux de l'Isle-Adam. — L'appartement de la rue Saint-Honoré. — La marquise. — La tante Kerinou. — Mathias décoré.

Il arrive souvent que les fortes influences ressenties par un artiste au début de sa vie intellectuelle laissent dans son existence une ineffaçable empreinte ; dès son initiation littéraire, Villiers subit deux influences : celle de

Charles Baudelaire et celle de mon père. L'ascendant qu'exerça sur lui le poète satanique me semble avoir été plutôt néfaste ; il développa son goût pour l'outrance et pour la mystification, il le détourna souvent de son génie qui était natalement clair et lumineux, le poussant à l'ensevelir au sein de bizarreries nuageuses, à se laisser entraîner à des obscurités, des préciosités, des raffinements qui déparent parfois son œuvre et la rendent difficile à lire. Je ne parle pas ici, bien entendu, de l'ironie qui est une des puissances de Villiers, celle-là lui était profondément géniale ; les duretés de la vie, la sottise et la méchanceté des messieurs et des dames l'aiguisèrent, la rendirent impitoyable et terrible. Mais sa liaison avec Baudelaire, le pouvoir pris par l'auteur des *Fleurs du mal* à l'orée de son existence, sur son cœur et sur son cerveau, lui inculquèrent cette manie « d'épater le bourgeois, » de mystifier le lecteur, manie persistante dont il n'a jamais pu se débarrasser même dans son œuvre la plus gravement pensée, l'*Eve future*.

L'influence de mon père lui fut au contraire, de son propre aveu, précieuse et très utile; comme il me l'a dit maintes fois, il eût atteint des sommets beaucoup plus élevés s'il l'eût mieux écoutée; rien d'étonnant d'ailleurs, à ce que sa nature nerveuse, son esprit porté vers toutes les curiosités, sa jeunesse enfin, aient été beaucoup plus séduits par les excentricités voulues, la vie exotique, le dandisme et la perversité à froid de Charles Baudelaire, que par les conseils de son parent breton, qui prêchait avant tout la sobriété, le travail, le silence et la solitude. Jusqu'à l'époque où la famille de l'Isle-Adam vint à Paris, mon père n'eut avec Villiers que les relations pouvant exister entre un homme beaucoup plus âgé et un adolescent; mais après la fulgurante entrée du jeune poète dans la capitale, séduit plus que tout autre par la brillante aurore de ce génie naissant, redoutant pour lui les formidables écueils contre lesquels tant d'apprentis grands hommes sont venus faire naufrage, il l'attira invinciblement vers lui et le prit, pour ainsi dire, sous sa robuste tutelle. Mathias à

partir de ce jour, devint donc de la famille et ce fut peu de temps après qu'il fit ce premier voyage à Fougères, dont j'ai fixé le souvenir au début de ces notes [1].

Il y a tout au bout de la rue Richelieu, presque en face du Théâtre-Français, un hôtel l'*hôtel d'Orléans*, où j'aime à faire de fréquents séjours. Je ne passe jamais sous la voûte qui suit sa porte cochère, sans qu'une forte émotion me saisisse. En contemplant cette cour intérieure, ce haut perron qui la termine et certaines fenêtres du second étage, tous les fantômes de ma première jeunesse, ma jeunesse de collégien, ressuscitent autour de moi ; chaque coin de ce logis m'est familier, et partout, à

[1] C'est ici, peut-être, qu'il convient de placer l'amusante lettre dont j'offre le fac-similé à la curiosité du lecteur : elle est adressée à mon père et datée de Monfort, petite ville du département d'Ille-et-Vilaine. Villiers y fait allusion à l'impression de son premier volume de poésies. M. Lemenant, avoué, l'ami chez lequel cette lettre fut écrite était un brave et original garçon, ancien camarade du poète au collège de Laval, qui, après avoir vainement mangé de la vache enragée et fait de la philosophie transcendante à Paris se résigna, très sagement, à cultiver, dans son pays natal, le champ et les dossiers de procédure paternels. — Il mourut de ses rentes. Villiers lui a dédié une pièce de vers dans « *Premières Poésies* ».

Mon bien cher poète,

— Et votre santé ? — J'espère qu'elle s'est éclaircie. — A votre place, je me porterais comme un ou plusieurs rouges-blancs : — Mais bah... Je suis sûr qu'à cette heure, vous ne devez qu'une soixante douzième partie d'échecs : toutefois, si vous venez à partir pour la grande nuit, vous savez, ayez l'obligeance de me prévenir afin que je compose, pour votre gloire, et pour l'ébaudissement de tous, quelque fantaisie funèbre en mi bémol : c'est du meilleur ton : et cela me poserait. — .

Je n'ai point reçu de lettres de mon intéressante famille : — Lemérant et moi, nous sommes dans la pauvreté ; ce qui fait que malgré tout mon bon vouloir je remets à quelques jours, si possible

permettez, le remboursement de votre charmant service : — Ne me maudissez pas, il n'y a pas de ma faute ; et je publie partout vos louanges ; — et votre urbanité. —

D'ailleurs, c'est votre faute ! cela vous apprendra à rendre service. — Je vous demande un peu, si, au dix neuvième siècle, il est permis de prêter de l'argent à ses amis ! — Vous voulez donc qu'on vous montre au doigt, quand vous entrerez dans un salon ! — Je vous dénoncerai comme coupable de lèse-égoïsme, à la société moderne ; — cela vous sera bien ennuyeux ; mais, voilà ce que c'est. —

— Les épreuves de master Berrin, sont du dernier comique : Lemenant et moi nous avons fait plusieurs gorges chaudes en les apercevant. — Je vais lui écrire une petite épître goguenarde qui lui fatiguera la cervelet. — voici un échantillon de sa manière : — tout est de cette façon :

L'vſaige de Don jvan & des pêcheurs du golfe
l'usage de Don Juan et des pêcheurs du golfe,
voilà, dans un vers impossible, l'imprimerie de cet homme.

C'est une plaisanterie un peu trop chargée, est-ce pas? Entre nous, il faut être toqué, pour avoir eu cette idée là. — Vous figurez vous bien un volume de cette force sur papier jaune? Le maïant dit que sera phosphorescent. — Le fait est que c'est drôle, et que, dans mes œuvres complètes, un jour, si j'ai jamais des œuvres complètes, je pourrais me donner ce spectacle: — quand à présent, — Zut! Je définis ainsi Berrin c'est le nec plus ultrà grimaçant d'une typographie surannée, — ou, si vous préférez, c'est le grattoir mystique de la presse guttembergionique! — autrement dit le tombeau de l'idéal. —

Maintenant passons à des choses moins aléatoires. Montfort est une ville, ou plutôt... oui, je dis bien, une ville, — pleine de boue et de calme. —

Nous y vivons, sous les ailes joyeuses de ce vieux séraphin, qu'on appelle la gaieté. —
Ce pays pullule d'honnêtes gens : c'est à ne pas s'y reconnaître, quand on vient de Paris. —
Il y a un moulin, un moulin pour de vrai, absolument, comme dans les tableaux de Rosa Bonheur, (nature morte) — Lemérant déverse quotidiennement à la fenêtre son speech dévot et son spleen métaphysico-transcendantal. Les passants, effarés et rares, l'écoutent

——— l'écoutent.... et accompagnent ses discours sur l'air : il a des bott, bott, bott !

Ce qui produit un effet, pour lequel je le congratule vivement. — Nous demeurons sur la place, ce qui triple l'intérêt du coup d'œil. — Moi, je rime paisiblement, au milieu du tumulte. —

Adieu bientôt cher et aimable poète, recevez l'assurance de mes sentiments d'amitié la plus simple et la plus vraie.

Je vous serre la main et vous embrasse de cœur. — rassurez moi sur votre santé, si vous avez le temps. —

Villiers de l'Isle Adam

chaque instant, je crois voir se dresser la haute silhouette de mon père. C'est là qu'il a habité pendant douze ans, et c'est là que mes frères et moi, élèves de Rollin, venions passer nos sorties du dimanche ; nous assistions alors, au milieu de nuages de tabac, à d'interminables discussions philosophiques entre Villiers de l'Isle-Adam et le maître du petit logis ; à vrai dire, nous n'y comprenions pas grand'chose, mais nous restions bouche béante à contempler les gestes désordonnés, les bonds de chamois, les contorsions de tous ses traits dont notre cousin Mathias émaillait ses arguments. Cet hôtel de la rue Richelieu n'avait pas, à cette époque, l'aspect banal de nos modernes caravansérails ; il ne l'a pas encore ; malgré tous les changements qu'y ont fait les nouveaux propriétaires, la marque de son illustre origine reste fixée aux murailles de ce bâtiment. C'est, en effet, l'ancienne maison de ville du cardinal Armand de Richelieu, et le principal corps de logis, auquel on accède par un escalier et un perron pleins de noblesse, a conservé toute la majesté et toute la naïveté

de style architectural du siècle de Louis XIII. Au temps de Villiers et de mon père, cet hôtel était tenu par un couple de braves gens dont le fils était peintre; de là, disséminés à travers les appartements, des tapisseries, des fresques, des tableaux et des panoplies qui ajoutaient à l'originalité de la demeure.

Venaient donc le soir, dans un modeste appartement du second, quelques rêveurs, quelques penseurs et des philosophes. Outre celle de Villiers, une seconde figure, entrevue par hasard dans une de ces réunions, est restée gravée dans ma mémoire, c'est celle de Léon Cladel; sa puissante stature, ses longs cheveux, son teint mat, l'aspect sombre de sa physionomie, ses yeux fauves, sa barbe où se mêlaient des teintes brunes et rousses, lui donnaient bien cet air d'un Christ damné que Catulle Mendès lui attribue. Il venait accompagné de son ami Baudelaire, dont j'ai honte de ne pas me souvenir. Mon père philosophait beaucoup à cette période de sa vie; les philosophes étaient donc les plus nombreux et les plus acharnés dans ces réunions

où l'on buvait beaucoup de café et où l'on fumait un nombre incalculable de pipes et de cigarettes. La philosophie allemande passionnait alors le maître du logis; elle s'empara bientôt de l'esprit profond de Villiers de l'Isle-Adam. Son ami l'initia aux brillantes théories spiritualistes de Hëgel, dont il était le fervent disciple : les projets humanitaires et socialistes de l'auteur des *Poèmes virils*, trouvèrent en Villiers un auditeur plus récalcitrant. Son esprit et son âme habitaient trop loin de toute réalité pour qu'il se préoccupât des tristesses de l'homme et des misères de la vie réelle ; par contre, la vaste poésie du penseur allemand, la largeur et la magnificence de ses vues, l'enthousiasmaient au plus haut degré : il commença à exposer les théories de la philosophie spéculative dans l'étrange nouvelle de *Claire Lenoir*, dont j'ai parlé ; quelques années plus tard, en 1862, il publia le premier volume d'un roman mystérieux, *Isis*, dont la suite n'a jamais paru, dans lequel le système et les principes hégéliens sont développés et poussés jusqu'à leur extrême limite.

Ce premier volume intitulé *Tullia Fabriana* est dédié à mon père. Il valut à l'auteur de la part de Baudelaire, des témoignages d'admiration qui pourraient aujourd'hui paraître excessifs.

En effet, dans ce roman, les défauts sont plus nombreux que les qualités ; cette passion pour le romantisme dont Villiers ne se défit jamais, éclate ici en des aventures mélodramatiques, ténébreuses, invraisemblables, conduites avec toute l'inexpérience d'une main très jeune. La débordante richesse d'imagination ne suffit pas à voiler ces vices essentiels de l'œuvre. Lorsque le talent de l'écrivain se fut mûri et que l'expérience eut assagi sa verve, il reconnut toutes les imperfections de ces débuts ; il ne continua jamais *Isis* qui, dans le principe devait avoir six volumes : dans la préface de *Tullia Fabriana* l'auteur s'exprimait ainsi :

« *Isis* est le titre d'un ensemble d'ouvrages qui paraîtront, si je dois l'espérer, à de courts intervalles : c'est la formule collective d'une série de romans philosophiques ; c'est l'X d'un problème et d'un idéal ; c'est le grand

inconnu. L'œuvre se définira elle-même une fois achevée. »

Le besoin de bizarreries qui semble inhérent à Villiers, se manifeste dans *Isis* d'une façon très vive; ces excentricités de style lui attirèrent force railleries de la part des petits journaux; déjà lors de l'apparition de *Claire Lenoir* dans la *Revue Fantaisiste*, le *Tintamarre* et d'autres feuilles satiriques, s'étaient copieusement moqués des expressions étranges employées par le jeune écrivain. Une phrase surtout était devenue célèbre; l'auteur l'avait placée dans la bouche du docteur Bonhomet lui-même, la voici : « Je lui fus *grat* de cette injure. » Villiers prétendait que, puisque le substantif ingratitude a comme qualificatif ingrat, grat devrait être pareillement le qualificatif de gratitude; logiquement il avait raison, mais il oubliait sans doute que la langue française se soucie peu de la logique.

En revenant sous ma plume, ce nom de Bonhomet me rapelle que cette audacieuse conception, dont le cerveau de Villiers fut hanté jusqu'à la mort, n'est pas purement

imaginaire. L'hôtel d'Orléans possédait alors, comme médecin attitré, un certain docteur C*** qui avait la physionomie la plus sinistre qu'on puisse se figurer ; c'était au demeurant une nature très charitable, un excellent homme et un savant des plus distingués ; mais sa figure sombre, une certaine façon de s'expliquer à la fois hétéroclite et pompeuse, son positivisme, son dédaigneux mépris pour toute manifestation artistique, l'étrange configuration de ses chapeaux et de ses longues redingotes, exaltèrent l'imagination du poète. Dès lors, sans s'en douter, le brave docteur C*** devint une sorte de mannequin sur l'ossature duquel Villiers accrochait chaque jour tous les sophismes retors, toutes les fantaisies bizarres, toutes les manies terribles ou grotesques qui font du savant Tribulat Bonhomet un type unique dans la littérature moderne.

Cette période des premières années à Paris (1859-1863) fut des plus fécondes. Outre *Claire Lenoir* et *Isis*, l'écrivain donna au public deux drames empreints d'une sombre

magnificence et qui n'ont jamais été joués : *Ellen*, et *Morgane*. C'est dans *Morgane* que se trouve une phrase superbe que je veux citer ici parce qu'elle me semble caractériser admirablement non seulement le style, mais la tournure d'esprit de Villiers de l'Isle-Adam à cette époque :

« Je bois à vous, forêt, donneuse d'oubli ; herbes mouillées, — à vous aussi, roses sauvages qui croissez sous les chênes, enivrées de la rosée qui tombe des lourds feuillages ; à vous, plages, où flottent, le soir, les senteurs salées des vagues emplies d'étoiles, et qui vous étendez comme moi, magnifiques et solitaires. »

L'auteur de l'*Eve future* a toujours eu cette sensation de solitude au milieu du monde : « Je me suis toujours senti seul, même à côté d'une femme aimée ou d'un ami, même dans le cercle intime, si enthousiaste et si affectueux de ma famille, » m'écrivait-il peu d'années avant sa mort.

Or, pendant que le fils prenait ainsi sa place au soleil de la littérature, que deve-

naient, au milieu du bruyant tourbillon parisien, le hautain marquis, la douce et sainte marquise et la bonne tante Kerinou ? Le marquis, toujours possédé de la vision de l'or, avait repris le cours de ses fructueuses spéculations ; il était entouré d'un vol d'oiseaux de proie, agents d'affaires à l'aspect famélique et singulier, qui achevaient de se partager les derniers débris de son patrimoine.

Il avait établi, de son autorité privée, une sorte de succursale des bureaux du référendaire aux sceaux, où il délivrait, avec une belle morgue convaincue, des attestations de noblesse ; malheureusement le choix des gens qu'il anoblissait n'était pas toujours très judicieux ; c'est ainsi qu'au cours du procès de l'empoisonneur Courty de la Pommerais, l'avocat de ce médecin criminel bien qu'homœopathe, présenta au tribunal un pompeux certificat signé du marquis Joseph de Villiers de l'Isle-Adam, doyen de l'ordre des chevaliers de Malte, attestant que l'accusé était de bonne noblesse et qu'il avait des droits incontestables

au titre de comte dont il s'était affublé pour éblouir sa clientèle.

Vers la fin de 1863, aux environs du premier de l'An, mon père me mena pour la première fois faire une visite aux vieux de l'Isle-Adam ; ils avaient pris un appartement rue Saint-Honoré, tout près de la place Vendôme, dans la maison où se trouve actuellement, je crois, la photographie Lejeune. Je me souviens que le salon était très grand, très haut d'étage, très peu meublé, et qu'en cette journée sombre de décembre on y frissonnait un peu. La marquise m'apparut comme une ombre ; vêtue de noir, elle était pâle, triste et douce, l'air distingué ; quand mon père prononçait le nom de Mathias, sa figure s'illuminait ; elle nous dit, avec un faible sourire, que le marquis était à ses affaires ; elle ajouta que la tante Kerinou était malade et couchée, mais qu'elle voulait nous voir. J'aperçus, dans un grand lit ancien, une toute petite vieille dame, dont on ne découvrait que la figure poupine, encadrée dans un immense bonnet à tuyaux ; elle avait un long nez mobile, de

petits yeux brillants et causait beaucoup; certaines phrases, qui revenaient à satiété sur ses lèvres, me frappèrent parce qu'elles faisaient rire mon père malgré lui. J'en ai conservé l'intonation dans ma mémoire et j'entends en ce moment cette petite voix chevrotante et claire qui répète : « Vous savez, Hyacinthe, Mathias est un homme célèbre — Mathias va être décoré — L'Empereur veut décorer Mathias — On va décorer Mathias ! » Je n'ai pas besoin d'ajouter d'ailleurs que c'était là un rêve de l'excellente dame : on ne songeait pas alors, on n'a jamais songé depuis, à donner la croix à l'auteur d'*Axel*. Villiers de l'Isle-Adam était de ceux-là qu'aucun gouvernement ne décore.

V

La légende du mystificateur mystifié. — La succession du trône de Grèce. — Villiers de l'Isle-Adam candidat à la couronne. — *Le lion de Numidie*. — *Le Maure de Venise*. — *Némésis*. — Audience impériale. — Le marquis et le baron de Rotschild. — Le duc de Bassano et Villiers de l'Isle-Adam. — Dernier acte de la comédie. — Conclusion poétique. — Mort de la tante Kerinou. — Séparations.

Il y a sur cette époque de la vie de Villiers une merveilleuse légende demeurée célèbre dans le monde des lettres ; mais en passant de bouche en bouche elle a subi tant de transformations, elle s'est tellement éloignée de la vérité, qu'il est besoin de la rétablir dans sa simplicité première ; mon lecteur s'apercevra que le *vis comica* de la terrible charge dont le jeune écrivain fut victime n'avait nul besoin de fioritures et d'embellissement.

Ici quelques mots de préambule sont nécessaires, et ma futile plume est obligée d'exécuter une rapide incursion dans le grave et ennuyeux royaume de l'histoire politique contemporaine. Qu'on se rassure d'ailleurs, elle ne fera qu'entrer et sortir.

Donc en l'an de grâce 1863, à l'époque où le gouvernement impérial rayonnait de son éclat le plus fulgurant, le peuple des Hellènes vint à manquer de roi. Les grandes puissances qui protégaient l'héroïque petite nation à laquelle Byron fit le sacrifice de sa vie, la France, la Russie, l'Angleterre se mirent à la recherche d'un jeune tyran constitutionnel pour en doter leur protégée. Napoléon III avait, à cette époque, voix prépondérante dans les congrès, et l'on se demandait avec anxiété s'il présenterait un candidat et si ce candidat serait Français. Bref, les journaux étaient remplis de racontars et de commentaires sur ce sujet palpitant ; la question grecque était à l'ordre du jour. Les nouvellistes pouvaient sans crainte donner libre essor à leur imagination, car, tandis que les

autres nations semblaient avoir fixé leur choix définitif sur le fils du roi de Danemark, l'Empereur, — si justement surnommé « le prince taciturne » par son ami des jours sombres, Charles Dickens, — l'Empereur, dis-je, continuait à se taire et à faire attendre sa décision.

Les choses en étaient là, lorsqu'un matin du commencement de mars, le grand marquis entra comme l'ouragan dans le triste salon de la rue Saint-Honoré, brandissant un journal au-dessus de sa tête et dans un indescriptible état d'exaltation que partagea bientôt toute la famille. Voici en effet l'étrange nouvelle qu'enregistraient, ce matin-là même, plusieurs feuilles parisiennes :

« Nous apprenons d'une source autorisée qu'une nouvelle candidature au trône de Grèce vient de se produire. Le candidat, cette fois, est un grand seigneur français, bien connu de tout Paris : le comte Philippe-Auguste de Villiers de l'Isle-Adam, dernier descendant de l'auguste lignée qui a produit l'héroïque défenseur de Rhodes et le premier grand

maître de Malte. A la dernière réception intime de l'Empereur, un de ses familiers l'ayant interrogé sur le succès que pouvait avoir cette candidature, Sa Majesté a souri d'une façon énigmatique.

Tous nos vœux au nouvel aspirant roi. »

Ceux qui m'ont suivi jusqu'ici se figureront aisément l'effet que dut produire, sur des imaginations comme celles de la famille de Villiers, une pareille lecture. Ils voyaient déjà leur Mathias faisant son entrée dans Athènes, vêtu de velours noir, fièrement campé sur un cheval blanc, entouré de ses superbes palikares ; quant à Mathias lui-même, il prenait la chose très au sérieux, mais il doutait un peu du succès définitif.

— Sire, dit gravement le vieux marquis en boutonnant majestueusement sa redingote blanchie par l'usure, l'argent seul vous manque... le père de Votre Majesté saura vous en procurer. — Adieu !... Je vais trouver Rotschild !!..

Il sortit et disparut pendant huit jours.

Mais expliquons bien vite l'origine de cette mirifique aventure.

Elle pourrait s'appeler « le Mystificateur mystifié » avec ce correctif, pourtant, que le mystifié ne crut jamais à une mystification.

Au temps où Villiers faisait les beaux jours du petit cénacle de la rue de Douai et de quelques *caboulots* littéraires — c'est ainsi qu'on appelait alors certains cafés où se réunissaient les gens de plume, — il avait comme rival un magnifique garçon au teint mat, aux yeux ardents, à la crinière épaisse et noire, que les Parnassiens surnommaient : « le Lion de Numidie », bien qu'il fût de Montpellier seulement. Je ne le désignerai pas sous un autre nom, car ce lion a depuis coupé sa crinière, rogné ses griffes, et fait amende honorable à la société. Doué d'un extraordinaire tempérament, d'une verve et d'une bonne humeur prestigieuses, d'une finesse redoutable et d'une surprenante puissance d'observation, ce joyeux colosse eût été inattaquable, s'il n'eût été affligé d'une vanité aussi singulière que peu justifiée. Le Lion de Numidie avait

la prétention d'être un acteur admirable, et jamais il ne perdait une occasion de mettre en relief ses talents de mime et ses qualités de déclamateur. Villiers, qui déjà s'exerçait à cette raillerie froide, terrible et sérieuse, se faisant une cible de toutes les faiblesses humaines, aperçut vite le défaut de la cuirasse de cet excellent compagnon; il voulut rire, s'insinua dans les bonnes grâces du Lion, et peu à peu arriva à lui ôter toute défiance. Il lui expliqua alors que quelques-uns de ses amis désiraient monter, sur une scène louée à cet effet, *Le Maure de Venise;* mais ils ne trouvaient personne capable d'entreprendre le rôle d'Othello, d'autant plus qu'il était de toute nécessité, pour rester dans la couleur locale, de se teindre en noir les bras et la figure. — « Qu'à cela ne tienne, s'écria bravement le Lion, voici ma main je serai votre homme. » Avec une patience et une gravité étonnantes, Villiers fit répéter son ami et lui indiqua le teinturier; puis le rendez-vous fut fixé au lieu de réunion de la bande poétique pour répéter en costume. Je n'ai pas besoin de

dire qu'il n'avait jamais été question de jouer le chef-d'œuvre de Shakespeare, mais Villiers n'en avait pas moins convoqué le ban et l'arrière-ban des poètes. Lorsque Othello, vêtu de ses magnifiques vêtements, le visage et les bras aussi noirs que ceux du roi de Dahomey, fit son entrée dans la salle, un hourrah formidable retentit de tous côtés à l'aspect du Lion de Numidie, qui jamais mieux n'avait mérité son nom. Le Provençal était trop fin pour ne pas s'apercevoir tout de suite qu'il était joué. Il prit bien la chose et se mit le premier à rire de son étrange accoutrement, mais il eût suffi de surprendre le regard dont il gratifia le dernier descendant du grand maître de Malte, pour prédire qu'il aurait une revanche prochaine. Il demeura l'ami de Villiers et découvrit à son tour où était le défaut de son armure. C'est alors qu'avec un art infini il dressa à sa vanité, à son orgueil nobiliaire, aux folles prétentions de sa famille, un piège qui dénotait presque du génie. Le fils du chercheur de trésors devait se laisser séduire par le mirage de ce trône et de cette

couronne royale chatoyants à l'horizon. Le mystificateur avait d'ailleurs tout admirablement calculé : pour le public, la candidature de Villiers de l'Isle-Adam ne pouvait sembler anormale — le nom était sonore, il était illustre ; rien d'impossible, dès lors, à ce que le souverain, désireux de placer en Grèce un monarque qui lui devrait tout, eût choisi parmi la fleur de la noblesse française le personnage auquel il voulait donner une couronne. La chose ne devenait invraisemblable, hilare et funambulesque que lorsque l'on connaissait les deux personnages : le roi et le roi père.

Beaucoup de gens y furent pris, et le monarque en expectative reçut bientôt l'habituelle avalanche de lettres solliciteuses. Notre Mathias pourtant ne restait pas inactif, il ne s'endormait pas dans son rêve glorieux : ce trône, qui lui apparaissait tout étincelant de gemmes et de pierres précieuses au milieu de la fumée bleue de ses cigarettes, le tentait bien plus qu'il ne se l'avouait à lui-même ; poussé par ses bons amis qui riaient sous

cape, il rédigea une demande d'audience et l'envoya aux Tuileries. Quelques jours après une magnifique estafette s'arrêtait devant la maison de la rue Saint-Honoré et remettait au concierge stupéfait un pli cacheté aux armes impériales, à l'adresse du comte Villiers de l'Isle-Adam; l'audience était accordée et fixée à une date prochaine.

Pour la première et l'unique fois de son existence, le poète trouva un tailleur qui lui fit crédit; il commanda un frac somptueux accompagné de toutes ses dépendances, puis il s'enferma chez lui pour étudier, devant une glace, son entrée, ses gestes, le discours qu'il tiendrait au souverain. De son côté, le terrible méridional, à l'oreille duquel chuchotait constamment Némésis, ne perdait pas son temps; chaque jour, un ou deux journaux contenaient un entrefilet au sujet du « candidat français ». On annonçait qu'il allait être reçu par l'Empereur; on racontait que le marquis, son père, avait eu une entrevue longue et cordiale avec le baron de Rotschild ; mais, où le Lion de Numidie montra véritablement une sagacité de

serpent, ce fut dans sa façon de préparer sa victime à l'audience imminente. L'écrivain, en gésine de son roman d'*Isis*, avait à ce moment l'imagination remplie des sombres aventures qui donnent une couleur mystérieuse et romantique à l'histoire des principautés italiennes du XVIe siècle; il ne rêvait que palais pleins de pièges homicides, où les murailles s'ouvrent, où les plafonds s'abaissent, où les planchers cèdent pour étouffer ou ensevelir les imprudents qui se laissent attirer dans les demeures luxueuses et fatales des tyrans et des princes. Le mystificateur sut jouer admirablement de cette prédisposition d'esprit du mystifié : il lui rappela que les familiers des Tuileries étaient gens peu scrupuleux, il lui raconta une foule de tragiques anecdotes qui, au lendemain du 2 décembre, avaient eu pour cadre ce palais, machiné, à l'entendre, comme un décor d'opéra ; bien des personnages étaient entrés par la petite porte de la place du Carrousel, qu'on n'avait jamais vus ressortir ; donc que Villiers prît garde à tout, car si quelque favori avait intérêt à le faire

disparaître, un trappe, une oubliette soudaine pouvaient s'ouvrir sous ses pieds; surtout, qu'il refusât absolument de s'expliquer à toute autre personne qu'à l'Empereur lui-même. Enfin, lorsque arriva le grand jour, le pauvre Mathias très ému, très pâle dans ses beaux habits flambants neufs, monta dans une grande remise et se dirigea vers les Tuileries : avant de partir il avait fait son testament et l'avait envoyé à mon père.

Que se passa-t-il aux Tuileries? c'est ce qu'il est malaisé de dire exactement. La version de Villiers est tellement empreinte de romantisme, qu'il est bien difficile d'y démêler le réel d'avec l'imaginaire; ce qui semble certain, c'est que le poète fut reçu par le duc de Bassano qui remplissait à cette époque les fonctions de grand chambellan du palais. Le vieux diplomate essaya sans doute de sonder, par quelques questions habiles, les intentions de Mathias, mais il se trouvait en présence d'un personnage tel qu'il n'en avait jamais rencontré dans sa longue et aventureuse carrière. Quant au poète, son imagination, déjà

très montée, l'amena bientôt à oublier totalement le présent, pour se figurer qu'il jouait un rôle dans une de ces sombres et silencieuses intrigues de cour dont il avait lu récemment les dramatiques récits. Il refusa de parler, posa ses pieds partout avec d'injurieuses précautions, répondit froidement aux avances de son interlocuteur et lui lança quelques regards et quelques sourires profondément significatifs, auquels le grand chambellan ne comprit rien du tout; en fin de compte, il affirma, courtoisement mais énergiquement, sa résolution de ne parler que devant l'Empereur :

— Il vous faudra donc prendre la peine de venir une autre fois, monsieur le comte, dit le duc en se levant; Sa Majesté était occupée et m'avait chargé de vous recevoir.

Il n'est pas douteux que le chambellan n'ait pris en cet instant cet homme de génie pour un fou, et, malgré toute mon admiration pour l'auteur de l'*Eve future*, j'avoue que cette erreur n'a rien qui puisse surprendre. Villiers racontait qu'il avait été reconduit à travers les

appartements, jusqu'à l'escalier, par deux gaillards musculeux et sinistres, vêtus de noir, et qu'il s'attendait à chaque instant à être précipité dans une oubliette : « Car, ajoutait-il, je m'aperçus, dès mon entrée, que Bassano était gagné à la cause du fils du roi de Danemark, et que son but en m'appelant aux Tuileries, était de faire disparaître sans esclandre un rival gênant et dangereux ; mais ma froideur, ma dignité, le bon ton et la mesure de mes paroles en imposèrent sans doute aux sbires ; on me laissa m'en aller paisiblement. »

Le Prétendant rentra chez lui l'oreille un peu basse, en grande terreur de la police secrète, imaginant qu'il allait être arrêté, jeté dans un cachot, tué peut-être ; il se barricada dans sa chambre et n'en bougea pendant huit jours. Enfin les journaux vinrent du même coup mettre un terme à ses inquiétudes et à ses ambitieuses espérances en lui apprenant la nomination définitive de son heureux compétiteur, le second fils du roi Christian IX, qui monta sur le trône de Grèce sous le nom de Georges Ier.

Le dernier acte de la comédie était joué ; le rideau tomba. Mais le principal acteur ne crut jamais que tout cela eût été une simple fantaisie ; jamais il ne douta qu'il avait eu les chances les plus sérieuses de réussir, et jusqu'au dernier jour de son existence, il expliquait, dans ses conversations colorées et pittoresques, toutes les sublimes choses qu'il aurait accomplies, si, favorisé du sort, il fût devenu roi.

Vous riez, lecteur.

Pourtant, si ce rêve se fût réalisé, qu'un doux poète eût tenu le sceptre royal dans le pays qui vit surgir de la radieuse écume des vagues Aphrodite, la Beauté immortelle, dans la patrie d'Homère, d'Eschyle, d'Anacréon et d'Aristophane, le mal eût-il été bien grand et le peuple hellène eût-il été moins heureux ? Certes, le règne de Mathias Ier n'eût pas ressemblé à celui de feu notre respectable Louis-Philippe ; mais peut-être, au contact de son génie, la Grèce de Miltiade et de Thémistocle, de Marathon et de Salamine eût senti son âme antique se réveiller et tressaillir en

elle. Hélas, le royaume des poètes n'est pas de ce monde, et leur couronne est faite d'épines! Qu'est donc un trône d'ailleurs, pour qu'on le désire avec tant d'acharnement? Le héros de cette aventure l'a dit en de très beaux vers; qu'ils soient la morale et la conclusion de ce véridique récit.

. . . . . .
« Un trône, pour celui qui rêve
« Un trône est bien sombre aujourd'hui!
« Faîte des vanités humaines,
« A ses pieds saignent bien des haines;
« Souvent il voile bien des peines!
« La foule obscure reste au seuil :
« Sapin couvert d'hermines blanches
« Il a sceptre et lauriers pour branches;
« Il est formé de quatre planches
« Absolument comme un cercueil! »

La vieille tante Kérinou ne quitta pas le grand lit à baldaquin où, à la fin de cette mémorable année, je la vis pour la première et unique fois de ma vie; son âme naïve et pure s'envola avec confiance vers les jardins du Paradis, escortée de toutes ses espérances et de toutes ses illusions. Ce départ de la

bonne dame fut un événement terrible pour les Villiers de l'Isle-Adam. Jusque-là, grâce à ses revenus, on avait pu continuer, cahin caha et sans trop de heurts, le voyage de la vie ; mais la fortune de la tante étant presque entièrement en usufruit, ses revenus disparurent nécessairement avec elle. A sa mort les pauvres Bretons, exilés dans le Paris formidable et égoïste, virent donc se dresser devant eux le fantôme de la misère ; on dut se disperser : le logement de la rue Saint-Honoré fut abandonné, les meubles vendus. La marquise retourna en province, dans l'espoir d'y réaliser quelques capitaux ; le marquis était *a quia* ; à propos d'une fantastique société pour l'exploitation de problématiques lacs de bitume, il avait effleuré les bancs de la police correctionnelle. Je me hâte d'ajouter qu'il en était sorti la tête haute et les mains nettes, mais ses poches étaient complètement vides. Père et fils se séparèrent ; Villiers s'en alla vivre de son côté et commença son douloureux pèlerinage à travers les garnis parisiens, pèlerinage qui dura toute sa vie et qui se

termina rue Oudinot, chez les frères de Saint-Jean de Dieu.

Ce fut peu de temps après que je quittai moi-même Paris et le collège Rollin où j'avais terminé mes humanités, pour entrer dans une université anglaise ; à mon tour, je commençais la bataille de la vie. — Dès lors, je n'entendis plus parler de Villiers que de loin en loin ; je lisais ses livres, qu'il envoyait à mon père, et souvent les journaux me racontaient ses excentricités, ses mots profonds. Dans ce théâtre intérieur que tout homme porte en lui et qu'on appelle le souvenir, il m'apparaissait comme un personnage légendaire, plein d'étranges attirances, et j'aimais à me faire raconter par mon père toutes les histoires qu'il connaissait sur notre cousin Mathias. A coup sûr je ne me doutais guère alors que ces souvenirs et ces anecdotes m'aideraient, dans mon âge mûr, à ressusciter et à galvaniser la géniale figure du grand artiste breton.

Je ne me doutais pas non plus que, quelques années plus tard, ce grand artiste deviendrait

mon maître le mieux écouté, mon ami le plus fidèle, le plus sûr et le plus précieux ; il devait en être ainsi pourtant : pendant trois années, de 1877 à 1880, nous avons vécu côte à côte, dans une intimité intellectuelle, absolue et constante ; et si, maintenant encore, l'amour de l'Idéal et de l'impérissable beauté me console des horreurs, des infamies et des médiocrités ambiantes, je le dois beaucoup à Villiers de l'Isle-Adam. C'est lui qui, par de sombres nuits, les pieds dans la boue de Lutèce, m'a montré le plus éloquemment le chemin des étoiles. Il me reste donc, pour terminer ces notes, à raconter cette partie de la vie du poète dont j'ai été le témoin presque quotidien.

VI

Retour à Paris. — L'hôtel d'Orléans. — A la recherche de Villiers. — Réunion. — Prolégomènes d'un procès. — *Perrinet Leclerc*, drame historique. — Paul Clèves, directeur de la Porte-Saint-Martin. — Le maréchal Jean de l'Isle-Adam, d'après MM. Lockroy et Anicet Bourgeois. — Colères de Villiers. — Lettres à la presse. — Papier timbré. — Mémoire. — Intervention de M. de Villiers. — Provocation. — Duel décidé. — Arrangement sur le terrain. — Fin du procès. — Réserves du biographe. — Pièces documentaires.

Vers l'automne de l'année 1876, je m'arrêtai à Paris ; je revenais d'un long voyage en Suisse, les regards encore éblouis par la vision des neiges immaculées, des pics inaccessibles, des glaciers étincelants et du grand lac bleu où le triste Chillon mire son donjon mélancolique. A travers ce pays de montagnes, de torrents et de sapins, l'esprit de mon père

— dont je pleurais encore la mort — avait été partout avec moi, me faisant mieux comprendre, mieux admirer la sublimité de ces paysages pour lesquels il avait toujours eu une sorte de tendresse passionnée... En rentrant en France, j'étais encore tout enveloppé de cette Présence paternelle, et je me hâtai de descendre à ce vieil hôtel d'Orléans, témoin de tant d'années passées en commun, à un âge ou j'étais malheureusement trop jeune et trop léger pour comprendre et pour profiter des conseils de ce puissant et généreux esprit. Fut-ce un simple hasard ou une attention délicate des vieux patrons de l'hôtel, je ne sais, mais on me donna l'ancienne chambre de mon père, et ma première nuit fut peuplée par les ombres du passé : j'ai revécu, pendant ces heures silencieuses, bien des épisodes de ma jeunesse collégienne, j'ai vu défiler devant moi bien des figures qui m'avaient été familières, les unes frustes, s'estompant à peine dans le clair-obscur pour disparaître ensuite, les autres se détachant vigoureusement, reparaissant avec insistance. Parmi ces

dernières, la grosse tête blonde de Villiers de l'Isle-Adam revenait à chaque instant ; ses yeux semblaient me considérer avec intensité et me reprocher un long oubli... Non certes, je ne l'avais pas oublié ; mais les aventures et les tourmentes de la vie m'avaient empêché jusque-là d'aller à sa rencontre et, depuis ces années d'enfance dont j'ai parlé précédemment, je ne l'avais jamais revu : je résolus cette fois de ne pas quitter Paris avant de l'avoir retrouvé, avant d'avoir noué entre nous des liens aussi forts et aussi affectueux que ceux qui existaient jadis entre mon père et lui.

Le lendemain soir, au moment de l'apéritif, je m'enquis le long du boulevard. Du café de la Paix au café de Madrid, tous les habitués, tous les boulevardiers, connaissaient Villiers de l'Isle-Adam, mais personne ne pouvait dire ni où il habitait, ni où on le rencontrait. C'était surtout, me disait-on, un noctambule, et presque tous ceux qui m'en parlaient avaient fait sa connaissance à des heures étonnantes, dans des brasseries extraordinaires ; tous ces renseignements ne m'étaient pas très utiles, et

je désespérais un peu, lorsqu'une ondée soudaine m'obligea à chercher refuge à l'entrée du passage Jouffroy ; je considérais machinalement les jeux d'ombre et de lumière que faisait l'averse, lorsque, tout à coup et sans la moindre hésitation, je le reconnus, malgré le nombre d'années écoulé, malgré les changements que la lutte pour la vie avaient fait subir à toute sa personne. Il y a de fortes individualités sur lesquelles l'âge, les soucis, la maladie n'ont pas de prise : elles se ressemblent toujours. Villiers était une de ces individualités-là.

Il arrivait du fond du passage, un gros rouleau de manuscrits sous le bras, à petits pas pressés, dans cette marche élastique et pourtant hésitante dont je me souvenais bien, allant de cet air à la fois affairé et ahuri qu'il avait au milieu des foules... Pauvre grand poète ! A en juger par le chapeau haut de forme rouge d'usure, la mince redingote montrant la corde et cachant le linge, le pantalon dont s'effilochait la bordure, la fortune, cette bourgeoise, paraissait l'avoir honoré

de son suprême mépris... N'importe ! à mesure qu'il approchait je ne lisais dans ses traits vieillis, ni désespoir, ni découragement; l'œil bleu pâle, vague, poursuivait son rêve, et, sous la moustache blonde déjà grisonnante, la grosse bouche ironique souriait à quelque vision intérieure... Certes, à cette heure il n'était pas sur cette terre ; au milieu de ces passants mouillés, crottés, vulgaires, se secouant et s'ébrouant, il y avait quelque chose de fier et de noble dans cette dédaigneuse insouciance du penseur pour la tourbe humaine qu'il traversait sans la voir, comme le dormeur éveillé d'un conte oriental.

Lorsqu'il fut tout près de moi, le souvenir de notre première rencontre dans la salle à manger de notre maison de Fougères me revint à la mémoire et, lui touchant légèrement l'épaule, je l'abordai en me servant, avec une légère variante, des mêmes paroles dont il s'était servi, lorsqu'il m'avait surpris, enfant en pénitence, déjeunant solitairement à la table de famille déserte :

— Bonjour, cousin. Vous ne me reconnaissez pas ! Je suis le cousin Robert.

Il tressaillit comme un homme qu'on éveille brusquement, leva les yeux vers moi et une lueur éclaira la coutumière atonie de son regard, puis nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre, et nous nous embrassâmes, sans vergogne, *coram populo*. Le ciel souriait maintenant à notre réunion, sans doute, et le soleil couchant faisait miroiter l'asphalte et les toitures mouillées : Bras dessus bras dessous nous nous élançâmes sur le boulevard.

Ce fut pendant cette première soirée, où se cimenta notre amitié de l'âge viril, que Villiers de l'Isle-Adam me raconta les prolégomènes de l'étrange procès qu'il intentait à la famille Lockroy et aux héritiers du mélodramaturge Anicet Bourgeois, procès fantastique qui amusa et intéressa tout Paris pendant plusieurs mois et dont je veux fixer ici les invraisemblables péripéties.

Adonc, advint que, par un soir d'hiver de cette année 1876, le cousin Mathias prome-

nait son rêve le long du boulevard du Crime : il passait devant le théâtre de la Porte-Saint-Martin, lorsque la façade, illuminée comme dans les grandes circonstances, attira son attention. Il s'approcha des affiches et bondit en voyant au-dessous du titre de la reprise qu'on donnait ce soir là : « *Perrinet Leclerc, drame historique en cinq actes, par MM. Lockroy et Anicet Bourgeois*, » — en voyant, dis-je, s'étaler en vedette le nom de son illustre ancêtre, le maréchal Jean de Villiers de l'Isle-Adam.

« On a mis le glorieux maréchal sur les planches et je ne le savais pas ! » rugit le poète, « oh, oh, oh ! nous allons rire ! » et il s'élança au contrôle.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin était alors dirigé par un excellent garçon du nom de P. Clèves, ancien bon acteur, peu lettré, mais doué d'une respectueuse admiration pour le mérite littéraire des autres ; il avait une sorte de vénération mêlée d'étonnement pour le génie excentrique de Villiers ; du plus loin qu'il l'aperçut, il courut vers lui, les mains tendues, et le conduisit dans la loge directo-

riale, afin qu'il ne perdît ni un mot ni un geste de l'acteur personnifiant le fameux guerrier dont l'écrivain était le descendant. Mais, après le second acte, Villiers reparut dans le cabinet du malheureux Clèves, pâle, hérissé, frémissant de colère :

— Monsieur, s'écria-t-il, avec un geste tragique, ils se sont mis deux, deux pitres ignorants et vaniteux, un Bourgeois et un Lockroy pour essayer de déshonorer l'un des plus illustres hommes de guerre du XIVe siècle, celui enfin dont j'ai la gloire de porter le nom et le devoir de défendre la renommée ! Vous avez laissé commettre cette infamie... Je vous somme, monsieur, de retirer dès demain cette pièce de la scène.

— Mais, mon cher Villiers, c'est impossible, s'écria Clèves, lorsqu'il fut parvenu à se remettre de son profond ahurissement... Songez donc, ce serait pour moi la ruine, la faillite certaine... Mes engagements...

— Ruine, faillite, engagements, je me moque de tout cela... il fallait me prévenir avant de recevoir cette inepte machine.

— Ce n'est pas moi qui l'ai reçue : elle est au répertoire depuis 1834.

— Enfin, monsieur, vous refusez, n'est-ce pas ? C'est bien, je vais trouver les auteurs. Les auteurs, où sont les auteurs ?...

— Ils sont morts !

— Ils ont bien fait ! mais ils ont des fils, des héritiers, des ayants droit. Ce queue-rouge, ce Simon qui ne s'appelait même pas Lockroy a un rejeton qui fait assez parler de lui dans votre troisième république... Eh bien nous allons voir ! Clèves ! pour la dernière fois, refusez-vous de retirer la pièce...

L'infortuné directeur était devenu aphone, il fit de la tête un signe qui signifiait qu'on lui demandait là une chose impossible et leva vers Villiers des bras désespérés.

Mais l'héritier des de l'Isle-Adam ne se laissa pas attendrir :

— C'est bien, fit-il, vous et vos complices entendrez parler de moi, dès demain.

Et il sortit furieux.

Ceux qui se souviennent encore du culte excessif que Villiers de l'Isle-Adam portait à

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

la mémoire de ses aïeux comprendront cette éruption de colère quand j'aurai dit que la malencontreuse pièce soi-disant historique de MM. Bourgeois et Lockroy représentait le maréchal Jean de l'Isle-Adam comme un gentilhomme déloyal, comme un abominable traître : traître, non pas en faveur du duc de Bourgogne et du duc d'Orléans, mais traître à son pays, traître au pauvre roi insensé, les livrant tous deux à l'Anglais, aidant Henri V à ceindre la couronne arrachée à son souverain. C'était absolument le contraire de la vérité : Jean de l'Isle-Adam, l'ami et le bras droit du duc de Bourgogne, fut il est vrai le plus ardent partisan de Jean sans Peur, il s'empara de Paris pour son compte. Mais qui pourrait dire de quel côté était la France à cette époque ? Quant à l'Anglais, il refusa d'écouter ses magnifiques propositions et Henri V le jeta dans la Bastille ; il n'en sortit qu'à la mort de ce prince. Depuis il batailla toujours contre les Anglais auxquels il reprit Pontoise en 1435. Telle était la vérité historique ; mais les auteurs de *Perrinet Leclerc* s'en souciaient

fort peu ; pour ces fabricants de mélodrames l'histoire était une mine qui suppléait au défaut d'imagination, et les personnages de complaisants mannequins qu'on pouvait habiller de gloire ou d'infamie selon les besoins de la cause. Un traître leur était nécessaire, ils prirent Villiers de l'Isle-Adam, avec de la naïveté, une sorte de bonne foi, ne se figurant pas que, cinq cents ans après l'accomplissement des événements qu'ils mettaient en scène, il se trouverait — dans le Paris blagueur et fin de siècle — un poète qui allait se faire le champion et le vigoureux défenseur de son ancêtre outragé !

Jamais Villiers ne manifesta autant d'activité, autant d'énergie physique et morale que pendant toute cette affaire. Pour ma part, la connaissance que j'ai eue de lui me porte à supposer que malgré toutes ses indignations, cette aventure l'amusait beaucoup. L'excitation de la lutte judiciaire, la polémique des journaux, les travaux de recherches à travers les bibliothèques, mettaient un intérêt dans sa vie, en chassaient pour quelques instants l'ob-

session du rêve ; enfin ce grand railleur devait éprouver une étrange et secrète jouissance à obliger toute cette armée d'avoués, d'avocats de substituts, de juges à s'occuper des affaires d'un vieux gentilhomme illustre, mort quatre cent cinquante ans auparavant, à déchiffrer les merveilleux et incompréhensibles parchemins des XIIIe et XIVe siècles, à s'occuper, sous le règne de Grévy, Wilson et Cie, des affaires de Charles VI le Bien-Aimé, du duc Jean sans Peur et de la fatale Isabeau de Bavière.

Mais reprenons les choses *ab ovo*.

Dès le lendemain de cette mémorable représentation parut dans plusieurs journaux une lettre hautaine et indignée du dernier des de l'Isle-Adam. Il y revendiquait avec éclat son droit de défendre de l'opprobre un parent illustre, il flétrissait en quelques phrases, serties dans un mépris ineffable pour les brocanteurs de lettres, l'œuvre des deux infortunés collaborateurs ; il déclarait enfin qu'il allait en appeler à la justice du pays pour obtenir le châtiment d'un crime de lèse-gloire natio-

nale. On s'esclaffa grandement le long du boulevard à cette nouvelle incartade du poète; les héritiers collatéraux ayants droit firent la sourde oreille et *Perrinet Leclerc* continua à tenir l'affiche, son succès s'augmentant de cette réclame. Alors, en avant les huissiers, la procédure, le papier timbré et tout le tremblement de la machine légale ! Villiers avait parmi ses connaissances un jeune avocat très ambitieux et très intelligent qui saisit cette affaire avec enthousiasme.

En effet, ce procès étrange allait remuer tout le Palais et tout le boulevard; il devait mettre en vedette ceux qui s'en occuperaient. Force fut aux représentants de Lockroy et d'Anicet Bourgeois de répondre à l'assignation qui leur fut dûment signifiée, assignation demandant qu'il leur fût fait défense de continuer les représentations d'une pièce dans laquelle était calomnié, outragé, l'ancêtre direct de : — « mon requérant le susnommé Philippe-Auguste-Mathias de Villiers de l'Isle-Adam, homme de lettres et pour qu'il n'en ignore, lui ai laissé à son domicile, ou parlant

à la personne de... copie de la présente dont le coût est de... etc., etc., etc. »

Les défenseurs répondirent assez habilement; ils demandèrent aux tribunaux compétents de déclarer que le demandeur était irrecevable dans sa requête : 1° parce que le demandeur n'apportait aucune preuve de la filiation directe dont il se targuait avec l'illustre maison des Villiers de l'Isle-Adam ; 2° parce que les chroniques du temps, et, notamment, celle du *Religieux de Saint-Denis* autorisaient les auteurs de *Perrinet Leclerc* à représenter sous des couleurs peu favorables la conduite du maréchal de l'Isle-Adam, pendant les troubles civils qui marquèrent le règne de Charles VI; 3° enfin, parce que ledit maréchal de l'Isle-Adam étant une figure historique, il appartenait à tout écrivain de le critiquer ou de le louer selon sa conscience et ses opinions personnelles, sans qu'aucune action pût lui être intentée de ce chef.

Ainsi s'engagea la bataille.

Alors, pendant quelques semaines, Mathias devint invisible, introuvable ; il s'ensevelit

dans les bibliothèques, dans les archives ; son lumineux esprit évoqua toute cette sombre et romanesque période qui commence avec l'enfance de Charles VI et se poursuit jusqu'au jour où Jeanne amène à Reims, pour y être sacré, le faible Charles VII. A l'époque de ce procès, il ne restait à Villiers rien de tout l'héritage familial ; le père et le fils, pressés par la misère, avaient tout aliéné ; mais ils avaient conservé les précieuses archives de la famille. Le poète possédait l'irréfragable preuve de sa directe descendance. Lors donc qu'il eut suffisamment étudié tout le formidable dossier des dix années de lutte civile qui ensanglantèrent la fin du règne de Charles VI, il demanda à soutenir sa requête contre les auteurs de *Perrinet Leclerc :* 1° de la preuve, appuyée sur des pièces authentiques, de sa filiation avec le maréchal de l'Isle-Adam dont il défendait l'honneur ; 2° de la preuve qu'aucune chronique du temps ne prêtait à son ancêtre le rôle odieux que MM. Bourgeois et Lockroy avaient osé lui faire jouer dans l'histoire de son époque. Il ajoutait : Que,

s'il était vrai que la Chronique dite du *Religieux de Saint-Denis* contenait une phrase pouvant laisser un doute à cet égard, il était constant, d'autre part, que ces mémoires n'avaient aucun caractère d'authenticité, qu'ils étaient tenus en suspicion par tous les historiens compétents et que, dans tous les cas, il suffisait de lire ce manuscrit, pour être convaincu que c'était une œuvre partiale et que son auteur faisait partie de la faction hostile au duc de Bourgogne auquel de l'Isle-Adam appartenait.

Villiers joignit à cette seconde requête un long mémoire qu'il adressa aux juges. Je ne sais ce qu'est devenu ce manuscrit : j'espère que ceux qui ont entrepris avec tant de zèle et de dévouement la publication posthume des œuvres de l'auteur d'*Axël* l'ont en leur possession. Ici le grand écrivain nous apparaît sous un nouveau jour. Cette vie du maréchal de l'Isle-Adam est un chef-d'œuvre de clarté et de style, une magnifique et géniale résurrection de la fin du XIIIe siècle, une œuvre forte et raisonnée, où l'éloquence du

plaidoyer en faveur de la thèse qu'il défend, n'entrave pas l'esprit de critique et d'investigation de l'auteur.

L'affaire en était là lorsque je retrouvai Villiers à Paris. Les adversaires de chaque côté étaient armés de toutes pièces ; on n'attendait plus que la fin des vacances judiciaires pour plaider.

Tout à coup un événement imprévu, une péripétie tragi-comique, vint redonner à toute cette histoire un regain d'actualité.

J'ai raconté, aux premières pages de ces souvenirs, comment une famille portant le nom de Villiers, mais n'ayant fait preuve d'aucune descendance directe avec le grand maître des chevaliers de Malte, avait été autorisée, lors de la rentrée des Bourbons, à ajouter à son nom patronymique celui de l'Isle-Adam.

Au moment où notre Villiers sortait de sa tente, armé de pied en cap, la lance en arrêt, pour défendre la gloire et la bonne renommée ancestrale contre les calomnies de deux mélodramaturges, le représentant de cette famille

était un jeune officier récemment revenu d'Afrique, très fier du grand nom qu'il portait, mais fort ignorant, ce semble, de ses véritables origines. Il se figurait de bonne foi être le rejeton des héros qui illustrèrent le nom de l'Isle-Adam. On imaginera aisément sa colère et sa stupéfaction lorsque, au débotté, ses parents et ses amis lui placèrent sous les yeux les nombreux journaux qui racontaient, avec force commentaires et plaisanteries attiques, les péripéties du procès intenté par le poète gentilhomme aux fauteurs de *Perrinet Leclerc*. Chose incroyable à une époque comme la nôtre, où la presse pénètre partout, ce jeune guerrier paraît avoir ignoré jusqu'à ce jour l'existence d'un des hommes de lettres les plus connus sur le pavé de Paris. Il se figura que l'auteur d'*Isis* était un aventurier de la plume qui avait pêché au hasard dans l'histoire un nom qu'il croyait éteint. Il écrivit, dans le feu de l'indignation, une lettre à un grand journal du matin, et, comme cet officier connaissait mieux le maniement du sabre de cavalerie

que celui de notre belle langue française, sa lettre fut à la fois brutale, claire et agressive : il revendiquait son droit de porter le nom de l'Isle-Adam et déclarait que celui qui se faisait ainsi appeler n'était qu'un usurpateur. La militaire missive parut aussitôt ; aussitôt aussi tous les ennemis de Villiers, tous les venimeux reptiles de la petite presse, tous les envieux, tous les ratés que son talent offusquait ou que ses railleries amères avaient blessé, se ruèrent sur cette bonne aubaine, et, de la Madeleine au Gymnase, côté Brasseur, on n'entendait, à l'heure de la reine verte, que des petites phrases empoisonnées : — « Ce pauvre Villiers, vous savez ? — pas l'Isle-Adam du tout ! — un nom qu'il a pris ! — Je m'en étais toujours douté ! — Il paraît que c'est le fils d'un petit épicier de Guingamp. »

Que n'est-il permis de brûler d'un fer rouge les lèvres des calomniateurs ! Honte à ces lâches ! car cette fois ils réussirent à percer le cœur de mon ami : tous ceux qui ont vraiment connu Villiers savent que ses dehors

bizarres, son masque de froide raillerie cachaient une âme ardente et pleine de noblesse qui dut souffrir cruellement de mille piqûres anonymes dont on cribla sa fierté. Mais le sang du maréchal et du grand maître bouillonnait dans ses veines et, le jour même de l'insulte, l'officier reçut la visite de deux amis de l'écrivain, de deux poètes; ils venaient de la part du comte Philippe-Auguste Villiers de l'Isle-Adam demander réparation de l'outrage infligé à celui dont ils étaient les mandataires. L'adversaire était brave, il accepta, sans coup férir, le rendez-vous qu'on lui proposait, et, les témoins s'étant abouchés, on convint qu'on irait le surlendemain faire, en compagnie de bonnes épées, un petit tour aux environs du Vésinet. — Cependant l'un des seconds de Mathias était homme de bon sens, bien que Parnassien enragé. L'allure très correcte de l'antagoniste lui avait fort donné à réfléchir et il se figura qu'il ne serait peut-être pas inutile de lui mettre sous les yeux certaines preuves généalogiques qui lui démontreraient que le bon droit n'était

nullement de son côté, comme il le supposait. Il obtint de Villiers, après un combat acharné, qu'il lui prêtât pour vingt-quatre heures ses fameux et précieux documents de famille, et, séance tenante, les fit remettre au lieutenant de cavalerie avec prière urgente de les lire avant l'heure de la rencontre. Les résultats furent merveilleux. M. de Villiers était un homme loyal, plein de cœur, très chevaleresque. Il arriva sur le terrain à l'heure prescrite, et, s'avançant vers le véritable de l'Isle-Adam, il le salua, lui fit les excuses les plus courtoises, en ajoutant que c'était seulement de la veille qu'il connaissait la vérité. Il fallait entendre Villiers raconter, avec ses gestes tragiques et le continuel balancement de sa formidable mèche blonde, les péripéties de ce coup de théâtre. « L'épée me tomba des mains, monsieur, s'écriait-il, lorsque j'entendis ce jeune homme pâle, à la physionomie empreinte de courage et de résignation, me dire avec effort qu'il aimerait mieux, lui, officier français, passer pour un lâche que de se battre pour soutenir un mensonge. Je lui

tendis les bras, je le serrai sur mon cœur. Je lui dis qu'il était digne d'être allié aux illustres morts dont j'étais le représentant et, au nom du marquis mon père, comme au mien, je l'autorisai et le suppliai de continuer à s'appeler Villiers de l'Isle-Adam !... »

Mais tout a une fin, même les procès, et un beau matin les juges rendirent leur jugement dans la mirifique affaire l'Isle-Adam contre Simon, dit Lockroy et Anicet Bourgeois. Ainsi que le lecteur doit s'y attendre, le tribunal débouta le pauvre poète de sa demande, la considérant comme irrecevable, parce que, le maréchal appartenant à l'histoire, le droit des écrivains était de le montrer sous le jour qui leur semblait convenir le mieux, surtout quand ils basaient leurs jugements, comme dans le cas des auteurs de *Perrinet Leclerc*, sur des documents et des mémoires contemporains, tels que la *Chronique du Religieux de Saint-Denis*. Villiers cependant eut une consolation. Les considérants du jugement établissaient les liens de filiation directs qui faisaient de lui le dernier descendant du

célèbre et héroïque guerrier qui fut l'ami du duc de Bourgogne.

Lorsque j'appris de la bouche du poète ces événements, ils étaient déjà accrochés à leur place dans les vastes galeries du passé.

Au reste, si je n'avais pas l'horreur à la fois instinctive et raisonnée des notes, j'en aurais infligé une à mes lecteurs à l'occasion de ce procès pour leur avouer que je l'ai raconté de souvenir : souvenir buriné dans mon cerveau par les pittoresques récits de mon très génial et très regretté cousin Mathias.

En les résumant ici sans m'en porter garant, j'espère n'avoir offensé en rien madame la vérité, mais, dans tous les cas, j'accepterai avec le plus vif plaisir, toutes les rectifications qu'on voudra bien me soumettre.

Je pense d'ailleurs ne causer aucun préjudice à la mémoire de Villiers, en confessant franchement que j'entretiens quelques doutes sérieux au sujet de la magnifique rétractation de son adversaire sur le terrain. — Le poète

avait l'accoutumance de dramatiser en de prestigieux récits tous les événements de son existence : généralement le fonds était vrai ; mais il arrangeait volontiers le cadre, inventait les incidents, créait les personnages, obéissant, ce semble, à des sentiments d'esthétique, ou, plutôt, à ce besoin féroce, inné chez lui, de mystifier ses auditeurs. Dans le cas particulier dont il s'agit, ce qui étaie un peu mon soupçon, c'est la lettre suivante que lui adressa son adversaire, lettre très claire, très noble et qui nécessairement dut mettre fin à ce différend. Quoi qu'il en soit, cette pièce, du moins, prouve jusqu'à l'évidence que le bon droit était du côté de l'écrivain :

Paris, 16 février 1877.

Monsieur,

Je ne puis que m'incliner devant les titres si incontestablement authentiques que vous avez bien voulu me communiquer et qui établissent, d'une manière irrécusable, en effet, votre descendance directe de la famille de Villiers de l'Isle-Adam, dont le nom est gravé en lettres si glorieuses dans les pages de notre histoire, et dans les rangs

de laquelle figure le maréchal Jean dont la mémoire, quoi qu'on en ait pu dire, restera au-dessus de toute atteinte.

Il n'en est pas moins certain, cependant, qu'une ordonnance royale, insérée au *Bulletin des Lois*, à la date du 7 septembre 1815, autorisa à ajouter à son nom de de Villiers, celui de l'Isle-Adam, mon grand-père, le vicomte Joseph-Gabriel, fils de François-Ignace de Villiers des Champs et de dame Déshéré le Borgne de Villemeur.

Il ne me semble pas utile de faire ici la généalogie de ma famille, qui a fourni à l'ordre de Saint-Louis des commandants, des chevaliers, — à la France, des maréchaux, — qui fut alliée aux Rohan, etc. Et pour terminer enfin, si, contrairement à mon attente, les explications que vous donne cette lettre ne vous semblaient pas suffisantes, restez bien assuré que je me tiens à votre entière disposition.

G. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Puisque je suis en train de donner des documents sur cette étonnante affaire, le lecteur me saura gré, sans doute, de terminer en citant les principaux passages de la très belle lettre que Villiers écrivit aux journaux de cette époque pour répondre aux misérables

et envieuses attaques dont, alors, il était l'objet :

Paris (sans date, probablement janvier 1877).

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Voici ma réponse à l'article que vous avez publié à mon sujet. Je désire qu'elle suffise, pour le moment, à tous vos collègues de la presse qui ont bien voulu consacrer leur temps à s'occuper de mon nom, cette semaine.

On prétend qu'en intentant une action civile contre les intéressés au drame de *Perrinet Leclerc*, je n'ai fait que céder au désir d'établir ma filiation. Or, je ferai remarquer que voici trente-huit ans que j'ai eu le tort grave de n'y pas songer, la trouvant, avec plusieurs qui ont été nommés à cet effet, assez solidement établie pour me permettre de sourire devant toute discussion à ce sujet.

Je ferai remarquer de plus que ce n'est que sur la sommation judiciaire des parties assignées, que j'ai été contraint de la produire. Il est donc assez étrange qu'un tel reproche me soit adressé, puisque ce sont mes adversaires qui m'attaquaient sur ce point au moment même où je me désistais

On a prétendu qu'il existait une lacune dans cette généalogie. La généalogie est une science

exacte qui n'admet pas plus d'erreurs que l'algèbre. Cinq siècles ne signifient rien. Cela s'appelle douze générations. La chancellerie de Malte, aux archives de laquelle tient toute la noblesse de France et d'Europe, fait foi dans le monde entier et ne statue pas au hasard sur le descendant d'un grand maître comme celui dont je porte le nom. Qu'un clerc écrive un 3 pour un 9 sur l'expédition copiée à la hâte d'un bref de l'ordre, et que — malgré les deux ans d'enquête libre et ouverte que j'ai laissée à cet effet — on invoque pareille erreur pour donner un démenti aux autorités absolues dont mes titres sont revêtus, ce n'est là, je le répète, que de quoi sourire, voilà tout. Du reste, je vais en saisir la chancellerie de France.

..... Je descends de Jean de l'Isle-Adam aussi directement que M. un tel descend de son père et, malgré les *Chroniques de Saint-Denis*, j'ai lieu d'en éprouver quelque orgueil.

On me demande quel intérêt j'ai eu à m'irriter d'un drame où sa mémoire sacrée et pure se trouvait outragée et l'on prétend que j'ai voulu simplement me « faire de la réclame » à cette occasion. L'homme n'est que la pensée qu'il a. Pour toute réponse, je prie ceux qui ont eu cette pensée à mon égard de vouloir bien la conserver précieusement. Ils en sont dignes et je me garderai bien de revendiquer leur estime ou leur sympathie.

..... Il en est de cette affirmation comme de celle qui, soi-disant, a relevé un intervalle de filiation dans mes titres généalogiques vers l'an 1535. C'est une chose merveilleuse de voir avec quelle facilité un avocat met en doute les signatures de la chancellerie de Malte, qui fait foi pour la noblesse du monde entier, des évêques attestant la notoriété publique, depuis trois cents ans, dans leur province, les visas des ambassades, des consulats d'Angleterre et de France et celui du ministre de la justice...

Je n'ai pas le droit d'accepter aucun examen du tribunal. L'examen de quoi? De mes titres? Mais le tribunal n'a d'autre ligne de conduite à suivre que de s'incliner devant eux. Ils sont établis par ceux-là seuls dont je relève. Une seule des signatures qui les couvrent suffirait pour qu'il en dût être ainsi...

Le texte de Malte porte : *Notum facimus et in verbo veritatis attestamur ut in judicio pleno ac indubia fides adhibeatur...*

« Nous déclarons sous notre sceau et la bulle pontificale frappée en ce jour, pour témoignage qu'Armand de l'Isle-Adam, reçu chevalier de notre ordre, a fait ses preuves de la manière la plus irréfragable, etc. »

« Nous, Caumartin, intendant de Champagne, attestons la généalogie, etc... »

« Nous, évêque de Saint-Brieuc, qui tenons aux chevaliers de Malte nous-même par les de Verdalle, attestons qu'il est de notoriété publique depuis près de trois cents ans, etc. »

Qu'est-ce que vous voulez que le tribunal statue ou ne statue pas là-dessus ? Quel verbiage de la presse pourrait mordre sur ceci ? Ce sont des siècles. Il est un peu tard. La chose est.

VII

Le Pin-galant, près Bordeaux. — Débarquement de Villiers et du drame *le Nouveau Monde*. — Historique de ce drame. — Le concours du centenaire américain. — Le personnage de mistress Andrews. — La légende de Ralph Evandale.

Pendant que Villiers se débattait ainsi au milieu des chats-fourrés de la Justice parisienne, je suivais de loin, avec inquiétude, ses différentes évolutions. Retiré près de Bordeaux, dans une de ces jolies maisons de campagne composées d'un rez-de-chaussée seulement et que les gens du midi nomment poétiquement *une chartreuse,* je tremblais en faisant, chaque matin, sauter la bande des journaux qui venaient de Paris, je tremblais, dis-je, d'apprendre que Villiers, dont l'état de terrible surexcitation m'était connu, s'était

livré à quelque excentricité, à quelque voie de fait périlleuse. Je lui écrivais pour le supplier de quitter Paris et de venir partager ma solitude, embaumée par la saine odeur des forêts de pin, vivifiée par l'impétueuse marche du grand fleuve couvert de voiles blanches et palpitantes, idéalisée par ses larges horizons, où le soleil du midi répandait à torrents les ors et les pourpres de ses couchants prestigieux. Mais, hélas ! Villiers se renfermait dans une désespérante taciturnité, et son ombre ne se profilait pas sur le perron, d'une éclatante blancheur, qui servait d'entrée au Pin-Galant, c'est ainsi que se nommait ma demeure éphémère.

Pourtant, un jour, le *Figaro* m'apporta la nouvelle de son arrivée prochaine sous forme d'une lettre signée de lui et publiée en première page ; je n'ai pas ce document sous les yeux : je sais qu'il y réfutait, dans ce style ironique qui lui était familier, de nouvelles et perfides insinuations sur le peu d'authenticité du nom qu'il portait ; mais la dernière phrase de cette lettre, qui me causa un vif

mouvement de joie, est restée pour toujours gravée dans ma mémoire ! Je la cite comme trait bien caractéristique : « Je pars pour Pin-Galant, non loin de la frontière d'Espagne. Avis aux amateurs de conversations plus silencieuses. »

Il parut, en effet, à mes regards quelques jours plus tard, sans s'être autrement annoncé.

C'était par une de ces après-midi torrides que connaissent seuls les habitants de ce pays : Villiers arriva à pied du bourg voisin, où l'avait amené un omnibus de Bordeaux. Il était vêtu simplement d'un pantalon de casimir noir, d'un paletot sac gris orné de fourrures (!), d'un chapeau haut de forme reluisant et cabossé et d'une canne gigantesque au moulinet vainqueur. Les grandes poches de son pardessus, qui semblait faire la nique à l'incandescent Phébus, me parurent gonflées d'une façon inquiétante pour leur solidité. Je me figurais d'abord qu'elles lui servaient de sac de nuit, car Villiers n'avait autour de lui aucun autre signe d'un bagage quelconque. Mon erreur ne dura que

quelques instants ; à peine entré, après les cordiales effusions du premier moment, le poète retira de ses vastes poches cinq gros cahiers reliés, et, les posant les uns sur les autres, il esquissa d'un air pontifical, avec sa main blanche de prélat, un signe de bénédiction, en me disant : — « Comme jadis Colomb à son souverain espagnol, je mets aux pieds de ta cousinale Majesté le *Nouveau-Monde.* » Ces cahiers contenaient, en effet, le manuscrit du magnifique drame en cinq actes intitulé le *Nouveau-Monde*, couronné, l'année précédente, au concours institué en l'honneur du centenaire de la proclamation de l'indépendance des Etats-Unis et qui n'avait pas encore trouvé de débouché sur un théâtre parisien. Avant de raconter les aventures de Villiers et de son manuscrit à Bordeaux, je crois intéressant de donner aux lettrés quelques explications sur les origines de cette œuvre dramatique presque inconnue de nos jours, malgré ses admirables qualités. Villiers de l'Isle-Adam trouva en 1880 un éditeur assez courageux pour publier

cette pièce à ses frais ; son nom mérite d'être cité. C'était M. Richard, éditeur et imprimeur, passage de l'Opéra. La brochure est presque introuvable maintenant. Villiers avait fait précéder son drame d'un « Avis au lecteur », sur lequel je reviendrai en temps et lieu, et d'un très court avant-propos que je cite en entier parce qu'il explique, beaucoup mieux que je ne pourrais le faire, les circonstances particulières d'où naquit cette œuvre.

« En 1875, un concours fut annoncé par la presse théâtrale de Paris. Une médaille honorifique, une somme de dix mille francs même, d'autres séductions encore étaient offertes à l'auteur dramatique français qui, dans un ouvrage de quatre ou cinq actes, rappellerait le plus puissamment l'épisode de la proclamation de l'indépendance des Etats-Unis, dont le centième anniversaire tombait le 4 juillet 1876.

Les deux jurys d'examen étaient composés : le premier, des principaux critiques de la presse théâtrale de France ; le second, de MM. Victor Hugo, président d'honneur, Emile

Augier, Octave Feuillet, Ernest Legouvé, membres de l'Académie française, de M. Grenville-Murray, représentant du *New-York Herald*, et de M. Perrin, administrateur général du Théâtre-Français.

Le jury préalable devait élire cinq manuscrits ; le jury définitif, classer — pour ainsi dire par numéro d'ordre intellectuel — ces cinq manuscrits.

Six mois étaient accordés pour écrire l'œuvre.

Une centaine de drames environ, signés seulement d'une devise, furent adressés à l'agence internationale de M. Théodore Michaëlis, créateur du concours.

Près d'une année se passa, pendant laquelle ces messieurs de la presse théâtrale examinèrent les drames.

Les titres des cinq ouvrages élus furent publiés ; le *Nouveau-Monde* figurait parmi eux. Deux mois s'écoulèrent encore ; enfin, une note officielle du 22 janvier 1876, signée du jury supérieur, m'annonça que, sur les autres ouvrages, le *Nouveau-Monde* était

sorti avec le plus d'honneur de la double épreuve. »

Les séductions du programme étaient bien faites pour tenter un auteur dramatique : ce ne furent cependant ni la médaille honorifique, ni le mirage de dix mille francs qui décidèrent le créateur de Bonhomet à concourir : ce fut le sujet et surtout les conditions imposées pour le traitement du sujet. Au point de vue théâtre, Villiers avait toujours rêvé d'être un innovateur du drame historique : son idée était qu'il fallait transporter les caractéristiques de la nation, ou de l'événement qu'on voulait peindre, dans le cadre d'une intrigue intime où chaque personnage principal personnifierait, par son langage, par son attitude, par ses actions, un des nombreux éléments que produisent en s'entre-choquant les péripéties de l'histoire ; or, il trouvait, dans les termes mêmes du programme auxquels les concurrents devaient se soumettre, l'occasion de réaliser ses conceptions. En effet, les règles du concours dictaient aux concurrents, entre autres obliga-

tions, celle d'écrire l'ouvrage en mémoire, surtout du 4 juillet 1776 ; mais elles demandaient en outre, un *drame intime* où l'événement même du 4 juillet ne devait que *se surajouter*.

Dans l'esprit de l'auteur, le *Nouveau-Monde* est donc avant tout un drame symbolique : chaque personnage y représente admirablement l'idée, le principe, la nation dont il n'est que le porte-voix : c'est ainsi que dans lord Raleigh Cécil l'auteur a incarné le principe du royalisme, comme dans Stephen Ashwel il a incarné le principe de la liberté : « Dans mon drame, écrit Villiers en sa préface, lord Cecil, sous un voile de circonstances à peu près toutes imaginaires, remplace et résume lord Percy, le général Howe, tant d'autres encore : il est le souverain d'or frappé à l'effigie du roi d'Angleterre. »

Dans ces souvenirs personnels, je n'ai pas à faire ressortir le mérite littéraire de cette œuvre de Villiers : cependant on me permettra d'appuyer sur quelques détails de cette originale production, si ignorée du public lettré,

si digne pourtant d'être connue : pour ceux d'entre nous que la formidable invasion de la banalité n'a pas encore émasculés, le *Nouveau-Monde* demeure un des drames les plus fortement construits, les plus profonds, les plus passionnés du théâtre contemporain : il a eu le grand honneur d'être raillé par M. Francisque Sarcey qui a répandu le sel de ses attiques espiégleries sur le sombre personnage de mistress Andrews : à des esprits superficiels, ce rôle peut paraître empreint d'exagération romantique : il a pourtant été savamment conçu, laborieusement prémédité par un écrivain qui n'était ni un novice, ni un naïf en littérature. Villiers se doutait bien que ce caractère prêterait le flanc aux railleries faciles des importants bourgeois de la critique hebdomadaire; dans son *Avis au lecteur*, il s'est donné la peine d'expliquer sa conception; cette page d'une personnalité si intense, d'une écriture et d'un rythme merveilleux, ne manquera pas de charmer mes lecteurs ; il me semble qu'elle doit donner à tous les vrais artistes l'envie de lire ce *Nou-*

veau-Monde dont les feuilletonnistes de naguère ont fait si grand carnage. La voici donc :

« Mistress Andrews est le reflet sombre de cette féodalité dont lord Cecil représente l'aspect lumineux et je me vois obligé de donner quelques mots d'explication au sujet du caractère presque fantastique dont elle est revêtue... Le personnage de cette femme est fait d'une cohésion d'éléments intellectuels et sensitifs d'un ordre beaucoup trop élevé pour être strictement humain. Des particularités de ce caractère semblent ultra-féminines. C'est pourquoi, pour les légitimer en mistress Andrews, j'ai dû l'entourer d'un halo légendaire, en faire une sorte de Mélusine américaine. Il m'a semblé logiquement indispensable, pour la vitalité, pour la possibilité du personnage, de le doter d'une *envie* mystérieuse, imprimée virtuellement dans sa chair — d'une empreinte de sang qui n'apparaît qu'à l'heure de la mort — d'un signe enfin, séculaire héritage d'un forfait dont l'horreur peu commune est de tradition populaire

autour de son nom. J'ai voulu, ainsi, créer le type d'une âme étrange, ténébreuse et amère, d'une fille de race hantée de mélancolie, de silence et de fatalité. Mille grandeurs brisées apparaissent donc en ce caractère nocturne : ainsi des éclats de miroir et de cristaux, des lueurs de poignards sur les tapis d'un palais d'autrefois, après quelque orgie ducale. Cela dit, certaines exclamations de son rôle, exclamations surannées peut-être, s'expliquent et deviennent acceptables, prononcées par un être de cette nature spéciale. »

Mais quelle était donc « cette envie mystérieuse imprimée virtuellement en la chair de cette femme, » — cette empreinte de sang qui ne doit apparaître qu'à l'heure de la mort — quel était « ce halo légendaire », dont cette terrible mitress Andrews est entourée ? Une vieille femme, mistress Noella, le raconte aux lueurs des feux d'un campement, au milieu des forêts vierges du Nouveau-Monde. Cette superbe légende, supprimée presque entièrement dans l'informe représentation qu'on a donnée de ce beau drame au théâtre des

Nations, doit être fixée dans cet essai biographique, pour plusieurs bonnes raisons ; d'abord, pour les curieux, c'est presque de l'inédit, c'est un admirable poème en prose qui a sa place marquée dans les anthologies de l'avenir ; c'est un merveilleux exemple du génie spécial de Villiers de l'Isle-Adam ; les rares amis qui l'ont entendu réciter cela, pâle, frissonnant, hagard sous les flambeaux nocturnes, effrayant, et lui-même effrayé par son récit, en lisant les lignes qui suivent, se rémémoreront toute l'épouvante tragique et contagieuse qu'il mettait dans cette déclamation :

« Un soir, Ralph Evandale, — le chevalier ! — au retour de la guerre des Roses, rentrant dans son manoir, sur la montagne entendit des chants dans la galerie des aïeux. Il gravit les marches de pierre, tout couvert d'acier, visière baissée, s'étonnant de ces bruits de fête ! — Mille lampes brûlaient sur les convives. Son père, Fungh Evandale, célébrait ses secondes noces ; les barons du pays l'entouraient et buvaient des coupes en formant

des vœux amis. Dès le seuil Ralph aperçut la nouvelle épousée, plus blanche que les perles de sa couronne. Il reconnut, dans cette fiancée, la pâle vierge qu'il avait toujours aimée dans le secret de son âme. Un sentiment venu de l'enfer s'alluma dans son cœur : — muet et sombre il poussa la porte et disparut.

« Cependant les chants cessèrent. Accoudée et soucieuse, en son lit nuptial, la jeune châtelaine regardait son époux : le noble thane, devant les grands miroirs des murailles, détachait son épée. Soudain la draperie fut écartée par un gantelet; c'était Ralph, la visière haute, cette fois, Fungh se retourna, le reconnut et, dans sa joie lui ouvrit les bras. Mais le dur enfant, qu'effarait le démon, bondit — il se rua sur son père traîtreusement — et lui plongea jusqu'à la croix, son poignard dans la gorge. — Fungh, saisi par la mort, tomba, portant, d'instinct, la main à sa blessure : puis dans un geste de malédiction, incrusta ses doigts ensanglantés sur la face du fils odieux qui épiait son agonie. Ralph se redressa, sans chanceler, le cœur souillé par

son forfait *et le visage stigmatisé par le sang paternel.*

Meurtrissant alors, sous le fer de sa main, les deux poignets de la fiancée déjà veuve, il l'entraîna dans l'oratoire, demi-nue, échevelée, les genoux ployés par l'épouvante — et voulut contraindre sur l'heure, le chapelain du vieux manoir à bénir leur union sacrilège.

Bien que terrifié, le prêtre se raffermit devant l'autel et ne put proférer qu'un juste anathème. Ainsi fut consommé le coupable hymen ! — Et l'ombre vint sur leur race ! Et ils donnèrent le jour à une postérité de démons, — à une lignée de maudits, — de gentilshommes féroces qui se sont illustrés depuis, sur la terre, par leurs crimes et leurs sombres amours.

Maintenant, maintenant la race s'est éteinte. Une fille survit. Elle a brûlé son domaine, détruit la vieille demeure avant de fuir son pays. Où donc est-elle sur la terre ? — Nul ne peut le savoir. — Cependant on la reconnaîtra quand viendra son heure dernière ! car depuis l'horrible soir où la jeune aïeule aper-

çut la *Main sanglante* sur la face du parricide, la main révélatrice gravée dans la chair des Evandale, s'est perpétuée à travers les générations. Ils sont conçus dans cette empreinte. C'est leur loi natale! Et, chaque fois que la mort frappe l'un deux, la sinistre main apparaît sur le front de l'infortuné. C'est une main d'ombre, lumineuse, — et que, seule, efface l'éternelle Nuit. — Priez pour Edith Evandale, la dernière, l'inconnue, l'oubliée !... »

Cette Edith Evandale, on l'a compris, est celle qui se cache sous le nom de mistress Andrews. Au moment où s'achève ce récit de la vieille Noëlla, et pendant que tous écoutent encore, inclinés et taciturnes, elle apparaît au milieu d'eux, toute seule dans le rayon de lune. — « Oui ! dit-elle, terrible et à voix basse, Priez ! »

VIII

Fureurs de Villiers contre les membres du jury. — Scène dramatique chez Zeus-Hugo. — Départ. — Les théâtres de Bordeaux. — Godfrin, directeur du Théâtre-Français. — Une séance de lecture extraordinaire. — La petite Aimée. — Mme Aimée Tessandier.

Je me suis laissé entraîner par ces citations et nous voilà bien loin de Bordeaux ; j'y reviens : Villiers m'arrivait plus furieux que jamais contre Paris, contre le Parisien en général, contre les comités littéraires et les directeurs de théâtre en particulier. A l'heure actuelle, ce n'était plus ni *Perrinet Leclerc*, ni la perte de son procès qui excitaient son rire, c'était la succession de criantes injustices dont le *Nouveau-Monde* et son auteur venaient d'être les victimes. Villiers avait bien reçu la note officielle, signée du jury supé-

rieur, lui annonçant que son drame était sorti avec le plus d'honneur de la double épreuve, il avait bien reçu les éloges de Victor-Hugo, d'Emile Augier, d'Octave Feuillet, d'Ernest Legouvé même : mais c'était tout ce qu'il avait reçu ! De médaille honorifique, point ! de somme de dix mille francs, moins encore. Il était, à coup sûr, entré trop avant dans les coulisses de cette fin de siècle, pour s'étonner de voir les louis d'or se transformer en feuilles mortes ; mais, à tout le moins, il espérait que ceux qui avaient institué le concours tenteraient quelques efforts pour que la pièce couronnée par eux fût jouée sur une grande scène parisienne : il n'en fut rien ! Aux réclamations, aux impératives demandes, on répondit par des flots d'eau lustrale et benoite de cour : le génial auteur du *Nouveau-Monde* dut subir cette humiliation qui lui sera comptée dans l'autre vie, de voir le médiocre drame d'un de ses concurrents M. Armand d'Artois, joué à Paris, pendant que sa pièce dormait paisiblement dans les cartons du directeur de la Porte-Saint-Martin.

C'en eût été trop, même pour un être doué de plus de patience que mon Villiers.

Le poète s'en alla tout d'abord faire scandale dans l'Olympe, avenue de Clichy, chez Zeus-Hugo. En présence de la garde montante, de Vacquerie, de Lockroy, de Catulle Mendès et de mon vénérable et défunt compatriote L...., il osa accuser le président d'honneur du jury supérieur d'examen, d'avoir, lui le premier, manqué à toutes les promesses signées de son nom auguste. Il parla au dieu de son âge et fit quelque allusion à la probité littéraire. L.... ne put contenir son indignation ; lui qu'on avait toujours vu silencieux dans ces réunions, n'ouvrant la bouche de temps en temps que pour crier : « Sabaoth ! » s'avança vers l'intrus, indigné; agitant dans un noble mouvement les belles boucles blanches qui encadraient sa figure exsangue, il lança au blasphémateur cette éloquente apostrophe qu'Homère ou Henri Monnier eussent enregistrée :

— La probité n'a pas d'âge, Môssieu !

Villiers le toisa lentement de son regard

vague, et très doucement, répondit à ce vieillard :

— La bêtise non plus, monsieur !

Puis, laissant le cénacle ahuri, épouvanté d'une aussi incommensurable audace, il courut arracher son manuscrit aux griffes du sécrétaire de la Porte-Saint-Martin ; et, le lendemain à l'aube, lesté de cinq gros cahiers qui représentaient cinq actes, il prit, dare dare, sans se bourgeoisement préoccuper d'un vain bagage, le direct pour Bordeaux.

— Alors, tout de suite, ajouta-t-il, en terminant le récit des aventures de son drame, j'ai songé à toi, à la province, à la vengeance ; j'ai rêvé meurtre et décentralisation ! Comprends-tu quel superbe rôle pour le directeur d'une scène provinciale d'être le premier en France à accueillir, à monter, à jouer un drame du comte de Villiers de l'Isle-Adam ! Un drame couronné par un comité qui comptait parmi ses membres les idoles de la bourgeoisie atteinte de lettres, Legouvé, Feuillet, Augier, Hugo ! — Mais tout d'abord, il s'agit de savoir s'il y a un théâtre à Bordeaux.

— Il y en a trois, répondis-je, sans compter les bouis-bouis.

Bordeaux possédait en effet, à cette époque, trois scènes importantes : le Grand-Théâtre, réservé à l'opéra, le théâtre Louit sans attribution spéciale, enfin le Théâtre-Français entièrement consacré au drame et à la comédie. Le directeur de ce théâtre était, en ces temps-là, un artiste parisien, bon acteur, administrateur excellent, ayant beaucoup d'audace, beaucoup de flair et un goût très sûr : depuis lors il s'est fait un nom au café de Suède et dans le monde des théâtres, comme un des plus heureux entrepreneurs de tournées dramatiques; il se nommait et se nomme encore, sans aucun doute, Godfrin; nous avions eu ensemble, quelques relations boulevardières, et, aussitôt que Villiers m'eut fait part de ses nouveaux projets, je songeai au directeur du Théâtre-Français de Bordeaux : je lui écrivis donc en lui faisant part de notre idée et en lui demandant un prochain rendez-vous : sa réponse ne se fit pas attendre ; elle arriva ruisselante d'enthou-

siasme à l'adresse de Villiers, débordante de remerciements pour moi. Dès le lendemain soir nous étions dans le cabinet directorial de Godfrin : Villiers s'était fait coiffer, sa moustache frisée au petit fer avait un aspect vainqueur ; son manuscrit sous le bras, il marchait d'un air conquérant à travers les rues de Bordeaux ; mais, comme on le verra par la suite, ces prétentions à l'assurance voilaient un état horriblement nerveux ; il était au fond plus ému qu'une débutante entendant la sonnette de l'avertisseur. Pourtant l'impresario n'était pas d'un abord formidable. C'était un homme encore jeune, n'ayant rien du *cabot*, très affable, qui accueillit Villiers avec une déférence admirative. Une jeune femme en toilette sombre s'était levée à notre entrée : grande et svelte, le teint mat, elle considérait Villiers avec des yeux extraordinairement brillants.

— Je vous présente la petite *Aimée*, nous dit Godfrin, ma meilleure pensionnaire ; elle brûle du désir de créer un rôle tragique — et je la crois destinée à aller loin. Oh ! très très

loin ! — Peut-être, cher maître (ceci à Villiers), trouverez-vous dans votre pièce un rôle pour elle !

Villiers ne répondit pas ; il s'était retiré dans un coin, il était déjà tout défrisé, et il nous regardait de son regard à la fois morne, soupçonneux et effaré, en roulant nerveusement entre ses doigts une cigarette.

— Eh bien, lisons-nous ! dis-je enfin pour rompre un silence qui devenait embarrassant.

On s'installa. Le poète devant la table, nous, au hasard, sur les sièges disséminés à travers le cabinet et la lecture commença.

Dans le cours de ma vie j'ai été témoin de bien des scènes étranges, mais je ne pense pas avoir jamais assisté à un spectacle plus fantastique, plus irrésistiblement drôle que celui de Villiers de l'Isle-Adam lisant au directeur Godfrin les pages du drame *le Nouveau-Monde*. Tout d'abord, les choses allèrent assez bien : Villiers s'installa, toussa, trempa ses lèvres dans le verre d'eau placé en face de lui, rejeta de son coup de tête accoutumé la longue mèche blonde qui, en dépit

de la récente frisure, retombait déjà entre ses yeux, puis, nous lançant un regard circulaire et inquisiteur, il ouvrit son manuscrit et commença.

— « Acte premier. — Premier tableau :— Swinmore. — Le grand salon du manoir de Swinmore près Auckland, dans le comté de Cumberland. Au fond...

A ce moment il s'interrompit, quitta sa place, et dans le but d'expliquer à Godfrin l'agencement de son décor, il se prit à bondir à travers la pièce, bousculant les chaises, traînant les fauteuils, décrochant les armes d'une petite panoplie accrochée au mur et accompagnant ses gestes désordonnés d'un bredouillement de phrases sans suite et de mots incompréhensibles :

« Le balcon de fer ouvragé ; — Nuit, — Lune ; — Etoiles... — Ici, au loin, ta ligne d'argent, — ô mer ! — Rehauts d'or. — Ah ! ah ! ah ! les voici, les voix, les voix, lointaines et fatidiques !... Les voix du départ ! — Oh hé ! oh hé ! de la barque. — Ici Ruth, la triste châtelaine, — ici la souriante Mary...

Encore les voix... Les voix se rapprochent, l'adieu des voix !...

Brusquement il avisa le piano, se précipita sur le clavier et plaquant quelques accords dolents, il chanta d'une voix plaintive :

Adieu, prairie,
Adieu, berceau !
Adieu, tombeau,
Adieu, Patrie.

Puis continuant son accompagnement il récita d'une voix sépulcrale : — Adieu, vieille maison où je n'ai jamais donné ni reçu de joie ! — Le devoir pour qui je t'abandonne est plus saint à mes yeux que tout autre devoir :

Dieu me jugera ! — Oui :

Adieu, tombeau !

A la fois apeuré et bouleversé, le très correct et redingoté directeur, refugié dans un coin, pinçait les lèvres, pâle, roulant ses yeux méridionaux et hagards, lançant vers moi de temps à autre un regard éploré. L'actrice avait enfoui sa tête entre ses mains

et je voyais soubresauter ses jolies épaules dans la tempête d'un rire convulsif.

Cependant Villiers, hérissé, l'œil méfiant, avait quitté le piano, et les bras croisés, debout devant Godfrin, il interrogeait :

— Avez-vous compris ce mystérieux symbolisme, Monsieur ? *tout*, *tout* est là. L'arrachement à la vieille patrie, le déracinement du jeune arbre qui va aller porter sous des cieux étrangers, les fruits, le feuillage, les parfums d'un vieux monde corrompu à un monde nouveau et pur. Voilà, clairement établie, n'est-ce pas ?... l'exposition de mon drame !

Malgré son saisissement, le pauvre Godfrin trouva la force de répondre :

— Cher maître, votre idée est sans doute merveilleuse, mais j'avoue humblement que pour moi elle ne se dégage pas de ce que je viens d'entendre. Je vous supplie de me lire tranquillement votre drame, sans vous préoccuper des décors, des gestes et des symboles.

Villiers haussa les épaules, toute sa phy-

sionomie exprimait le mépris ineffable et hautain ; se tournant vers moi :

— Viens-tu ? dit-il.

Et puis, prenant son chapeau, sa canne et son manuscrit :

— Monsieur, madame, au plaisir !

Et il se dirigea vers la porte.

Nous l'entourâmes, je le ramenai de force, je l'obligeai à s'asseoir, à m'écouter !

— Est-tu fou ? m'écriai-je sévèrement, ou bien te figures-tu qu'un directeur de théâtre est un voyant qui pénètre dans les arcanes compliquées d'un cerveau de poète pour y découvrir son idée avant qu'il ait daigné l'exposer en belle, bonne et intelligible prose ? Que diable ! si tu veux que Godfrin comprenne quelque chose à ton drame, ce n'est pas en remuant les chaises, en bouleversant le mobilier et en braillotant avec accompagnement de piano que tu réussiras !... Suis mon conseil... donne-moi ton manuscrit (je le lui pris des mains), va t'asseoir dans le coin le plus éloigné, et laisse-moi faire une lecture de ta pièce, complète, terre à terre, bourgeoise.

A mesure que je parlais, Villiers devenait sombre, il se retira dans une encoignure et, roulant son éternelle cigarette, les yeux à terre, il répondit d'une voix caverneuse, de cette voix qu'il prenait lorsqu'il voulait personnifier le docteur Tribulat Bonhomet :

— Parfaitement. Une lecture à la papa ! Donc soit !

— Bravo, cria Godfrin, nous allons enfin pouvoir admirer en connaissance de cause.

Il me faut abréger le récit de ce souvenir ; je lus sans désemparer pendant deux heures, ne prenant que quelques instants de repos entre les actes. Lorsque je levais les yeux, je voyais Godfrin qui écoutait dictatorialement, Villiers qui rêvait à tout autre chose ; quant à la petite Aimée, son regard ardent, incisif, concentré, pesait sur moi. Je comprenais, je sentais que tout son être buvait les paroles que je prononçais et que, dans sa vision, chaque rôle s'incarnait, devenait un être vivant, agissant et souffrant. — Aussi, lorsque je fus arrivé au bas de la dernière page, instinctivement ce fut vers elle que mes yeux se tournèrent ;

elle s'était levée frémissante, et, courant vers Villiers, elle lui serrait les deux mains en criant :

— Monsieur, monsieur, je vous supplie, laissez-moi jouer mistress Andrews.

— Ce drame est admirable, dit l'impresario de son côté ; aucun sacrifice ne me coûtera pour monter une aussi belle machine d'une façon digne de son mérite et digne de son auteur.

Hélas ! ce pauvre Godfrin connaissait mal la nature des poètes, plus capricieuse que le soleil d'avril, plus changeante que la mer. *Le Nouveau-Monde* ne devait jamais être joué à Bordeaux : quelques mois après la scène que je viens de retracer, Villiers de l'Isle-Adam, de retour à Paris, séduit par les fausses promesses de Chabrillat, alors régénérateur de l'Ambigu, retirait sa pièce au directeur du théatre bordelais pour la confier à cet homme de lettres improvisé barnum. Il est très regrettable que Bordeaux n'ait pas eu la primeur de ce beau drame ; j'ai la conviction que l'œuvre de Villiers y eût eu le succès

d'enthousiasme dont elle est digne et chacun pensera avec moi qu'il n'eût pu trouver, sur aucune scène parisienne, une artiste plus capable d'interpréter le sombre rôle de son héroïne que cette *Petite Aimée*, pensionnaire de M. Godfrin ; car Mme Aimée Tessandier de la Comédie-Française est aujourd'hui considérée à juste titre comme une de nos plus admirables et une de nos plus géniales tragédiennes, et Godfrin a été bon prophète lorsqu'il a prédit qu'elle irait très loin.....

Petite Aimée des temps jadis, si le hasard fait tomber ces lignes sous vos yeux, peut-être oublierez-vous pendant un instant les gloires récentes pour vous de la maison de Molière et songerez-vous au passé ! Ce rôle de mistress Andrews, madame, était une création bien belle, bien passionnante pour une artiste de votre personnalité ; il eût pu marquer une sérieuse étape dans votre marche triomphale ; il pourrait maintenant encore, si votre volonté était de le reprendre et de l'incarner, devenir la plus belle perle de votre couronne de tragédienne.

IX

Jours de repos. — Le vrai Villiers. — Villiers et la femme. — Causeries rétrospectives. — Charles Baudelaire. — Sa vraie nature. — Intérieur étrange. Jeanne Duval. — Edgard Poë. — Richard Wagner. *Axël.* — La Kabbale et les sciences occultes. — Sentiments religieux de Villiers. — Citations. — *L'Eve future.*

Ces jours passés avec mon ami, loin du bruit et des préoccupations citadines, sont restés doucement gravés dans mon souvenir : ils furent pour nous deux des jours de délicieux et fécondant repos ; l'amertume, la raillerie, le scepticisme dont il s'enveloppait sur le boulevard semblaient l'avoir quitté dans ce coin tranquille et ensoleillé du Midi où nous vécûmes ensemble pendant quelques semaines ; j'entrai très avant dans le secret de sa nature et j'eus la vision de la fleur

idéale et splendide qu'il cachait jalousement au plus profond de son cœur ; je connus enfin un Villiers de l'Isle-Adam qui ne ressemblait que de très loin à celui qui charmait par son esprit, par l'étrangeté de ses imaginations, par le décousu de sa vie, les noctambules habitués des brasseries montmartroises : ce Villiers-là, c'était le vrai, celui qu'on retrouve sous le manteau d'ironie dont il entoure ses œuvres, le songeur, le philosophe, le poète, l'amant qu'il a incarné dans le surhumain personnage d'*Axël*. — Par les claires nuits parfumées du Bordelais, que de causeries intimes le long des berges du large fleuve, au penchant des collines où mûrissaient les lourdes grappes de pourpre et d'or, sous les hautes colonnades harmonieuses des pins, au travers desquels descendaient les mystérieuses et blanches clartés de la lune ; là, il remontait le passé, il me racontait et se racontait à lui-même son histoire intellectuelle et sentimentale. — La femme a-t-elle joué un grand rôle dans la vie du poète ? Je le crois, bien qu'il ait eu peu d'aventures, peu

de passions; mais, comme ce grand incompris, don Juan, Villiers courut toujours à la poursuite de cette émotion divine qu'il n'a ressentie qu'une seule fois, à l'époque de sa jeunesse, pendant les heures brèves de ce premier et pur amour qui eut pour berceau, pour cadre et pour tombeau, la campagne bretonne. S'il entrevoyait dans les hasards de la vie quelques-uns de ces célestes visages qui font croire aux anges descendus sur la terre, il s'en éprenait idéalement; mais dès qu'il lui était donné de s'asseoir aux côtés de la femme, son impitoyable esprit d'analyse découvrait toutes les laideurs et toutes les petitesses morales voilées sous la beauté physique; l'ange disparaissait alors et la réalité coupait brutalement les ailes à son rêve. — A la suite de déceptions de ce genre, Villiers se précipitait dans la débauche, dans le noctambulisme outré avec une sorte de rage; ses sarcasmes sur les femmes et sur l'amour brûlaient alors comme le fer rouge, mais derrière ces imprécations, ces blasphèmes contre l'amour on sentait sourdre la désespérance

d'un homme qui, pendant un instant, a tenu la clef d'or de l'Eden et à qui on l'a soudain arrachée avant qu'il ait pu entr'ouvrir ces portes divines. Heureusement l'art, la foi dans l'art, la conscience de son génie consolaient Villiers de tous ses autres déboires.

Dans ces intimes et rétrospectives causeries, Villiers aimait à revenir sur les heureuses premières années de son séjour à Paris, sur ses relations amicales avec mon père et surtout avec Charles Baudelaire dont le souvenir le poursuivait comme une obsession. La connaissance s'était faite dans les bureaux de la *Revue Fantaisiste* où l'auteur des *Fleurs du Mal* apportait de temps en temps quelques-uns de ces *Petits Poèmes en prose* d'une ciselure si délicate et si originale. Baudelaire et Villiers avaient des points trop congénères pour ne se pas lier très vite. A partir de leur première entrevue ils se fréquentèrent constamment et Villiers fut un des rares amis qui assistèrent à l'effrayante agonie du grand artiste. Pour ma part, dans Baudelaire j'admirais beaucoup l'orfèvre, mais je n'aimais

pas l'homme : d'après tout ce que j'avais entendu dire (car je ne l'ai pas connu personnellement), il me semblait qu'il manquait de sincérité, qu'il posait toujours, non seulement vis-à-vis du public, mais aussi vis-à-vis du petit cénacle où il présidait.

Quand j'exprimais cette opinion devant lui, Villiers bondissait d'indignation ; il s'écriait que je nageais dans les eaux d'une stupide prévention. Ce que je prenais pour de la pose chez Baudelaire était au contraire l'essence de son extraordinaire nature ; il lui eût été impossible d'être, d'agir autrement. Et il essayait de m'expliquer ce caractère étrange, terriblement compliqué, diabolique par certains côtés, par d'autres délicieusement bon. Que ne puis-je, avec cette impuissante plume, rendre tout le feu, l'emportement et l'éclat des discours tenus par Villiers en défense de son ami défunt ! Baudelaire avait daigné s'analyser, se détailler, mettre son cœur à nu, comme il disait, devant cet ami privilégié. — « Dans son enfance, me racontait Villiers, son ambition hésitait entre deux destinées ; être le

plus grand acteur de son siècle, ou être le pape. » Bien qu'il eût fait le coup de fusil en 1848 et endossé la blouse du prolétaire, Baudelaire se prétendait catholique et autoritaire : un catholique possédé du démon, ajoutait Villiers, un autoritaire qui n'admettait d'autre autorité que la sienne et celle de ses vices qu'il choyait comme des œuvres d'art et dont il tirait très grande vanité. Rien de curieux et d'émouvant comme la description faite par l'auteur d'*Axël* de l'intérieur du poète : du côté de Neuilly, un appartement aux pièces vastes et hautes, partout des meubles étrangement contournés, des monstres chinois, des idoles indiennes, des sculptures d'animaux fantastiques généralement hideux ; accrochés aux murs de sombres et révoltants tableaux de l'école espagnole, mutilés, suppliciés, torturés du cruel Ribeira et de ses élèves. Au milieu de ce décor de cauchemar, Baudelaire se mouvait lentement, silencieux, froid, pâle, vaguement effrayé, semblable à quelqu'un qui marche à travers un mauvais rêve. Comme maîtresse de cet étrange logis une

créature plus étrange encore : une fille de couleur presque négresse, Jeanne Duval, tout enveloppée d'étoffes criardes, grelottant toujours, déjà mûre, maigre, veule, n'ayant pour elle que ses yeux des tropiques. Violente, méchante, menteuse, infidèle, nymphomane, gourmande et ivrogne : elle mourut, à la maison Dubois, de la mort des alcooliques, chérie, dorlotée jusqu'à son dernier hoquet par Baudelaire qui l'aimait profondément, sans doute à cause de ses nombreuses perversités.

C'est à Charles Baudelaire que Villiers dut une de ses plus grandes jouissances d'artiste, la révélation d'Edgard Poë. Villiers savait très mal l'anglais, et, sans les merveilleuses traductions de son ami, sans ses conversations enthousiastes au sujet du grand conteur américain, il est probable qu'il n'eût jamais connu ni les *Histoires extraordinaires*, ni ce poème du Corbeau, *Never more*, qu'il récitait d'une façon si saisissante. Le hasard voulut qu'il dût plus encore à Baudelaire : en effet c'est chez lui qu'il vit pour la première

fois le seul génie humain devant lequel il se soit incliné complètement et sans réticences, Richard Wagner. Cette rencontre, l'événement, selon Villiers, le plus important de sa vie intellectuelle, eut lieu au mois de mai de l'année 1861. Le Magicien de la musique était venu remercier Baudelaire d'une étude magnifique et très courageuse pour ce temps, publiée dans la *Revue européenne* et intitulée *Richard Wagner et Tannhauser*. Ce fut le début d'une de ces belles et nobles amitiés entre artistes, comme il en existe si peu, hélas ! La mort seule devait en trancher le nœud. Dans un prochain chapitre de ces souvenirs, je parlerai longuement, comme il convient, de la liaison entre ces deux êtres d'élite, si bien faits pour se comprendre : le créateur d'*Elsa*, et le créateur d'*Axel*.

A l'époque de ce séjour dans le Midi, Villiers travaillait déjà à son grand drame philosophique d'*Axël* qui n'a paru qu'après sa mort.

Une des plus merveilleuses scènes de l'œuvre (deuxième partie, le *Monde tra-*

gique scène VIII) fut écrite entièrement à Bordeaux. Pour ce drame, Villiers s'était profondément instruit dans la kabbale et avait étudié dans le passé et dans le présent les sciences occultes. Cependant, il était d'un esprit trop puissant et trop analytique pour s'éprendre de ces théories ; il y voyait seulement une phase de l'évolution philosophique à travers les siècles, il y trouvait aussi des élements dramatiques de premier ordre ; mais, d'après tout ce que j'ai connu de lui, je crois pouvoir dire qu'on aurait tort de ranger l'auteur du *Nouveau-Monde* parmi les kabbalistes contemporains. Son idéal allait plus haut et plus loin que la magie cultivée avec tant d'amour et quelque gain par le jeune *Sar* chevelu, Joséphin Péladan. L'occultisme avec ses passagers effrois terrasse et affole des âmes médiocres comme celle de Péladan en cette fin de siècle, comme celle de Rohan à l'aube de la révolution ; il est, au contraire, pour les génies vigoureux comme celui de Gœthe en Allemagne, comme celui de Villiers de l'Isle-Adam en France, un degré qu'ils franchissent

hardiment pour se rapprocher de la vérité divine.

Et, je veux le dire ici, à l'honneur de ce grand écrivain si méconnu dans son œuvre et dans son caractère, Villiers de l'Isle-Adam fut toute sa vie un catholique apostolique et romain, convaincu, ardent. L'étude des philosophies de tous les temps et de tous les pays, l'étude de l'âme humaine et l'étude de la nature ne firent que fortifier sa foi ; il croyait fermement au bon Dieu, au méchant Diable, au Paradis, au Purgatoire et à l'Enfer. Dans les heures d'atroce misère physique et de douleurs morales qu'il eut à subir avant de s'évader vers le ciel, son âme trouva dans la prière la source de toutes les consolations et de toutes les espérances. Certes sa vie, comme celle de tous les grands artistes, fut pleine de défaillances et de fautes, mais chaque fois qu'il put combattre le bon combat pour la religion, pour l'Idéal divin; il le fit avec une ardeur et un enthousiasme qui prouvaient la sincérité de ses convictions — et cela lui sera compté par Dieu.

— « Un des sentiments les plus profondément ancrés dans l'âme de Villiers, écrivait très justement M. G. Guiches, au lendemain de la mort du poète (*Figaro*, 31 août 1889), était le sentiment religieux, un sentiment vivace, candide, attendri qui remplissait ses yeux de larmes lorsqu'on parlait devant lui des mystères divins. Ni la promiscuité des brasseries où il gardait toujours la fière indépendance de son âme et de son esprit, ni l'ingénieuse fécondité de sa raillerie n'ont altéré de la plus légère atteinte la royale hermine de sa foi. Partout, dans son œuvre, s'affirme sa croyance. Sur des pages déchirées où, comme Baudelaire, il écrivait ses pensées, à côté des prosaïques notes de la vie courante et des résolutions naïves telles que celle de *moins fumer*, on trouve des phrases comme la suivante :

« C'est un péché de pleurer un enfant mort, il est entré dans sa gloire. »

Il est aussi, parmi ces fragments, de touchantes litanies à la Vierge : — Maman du bon Dieu. Toi, ma mère. Toi qui intercèdes, sûre

d'être exaucée. Toi qui te tiens debout au Calvaire. Toi qui pardonnes. Talon victorieux du serpent. Blancheur de l'aube éternelle. Splendeur des larmes humaines. Lueur de l'étoile des Mages. Chasteté même. Résignation des pauvres.

A un auteur qui lui communiquait un titre de volume d'un atroce cynisme, il répondait bravement :

— Il ne faut pas écrire ces choses. Ce sont là des mots qui reviennent au lit de mort.

Puisque je suis en veine de citations, je citerai encore sur le même sujet une jolie anecdote, racontée dans la *Revue Bleue* par un camarade de la première heure, M. Henri Laujol.

— « Je me souviens, dit-il, d'avoir reçu la visite de Villiers un jour que je lisais l'*Histoire de la Création* de Hœckel. Je le vois encore feuilleter cet ouvrage, en regarder les planches et soupeser le volume avec une pantomime effarée. Il me demanda combien « ce beau livre » m'avait coûté ; je lui dis le prix, environ dix francs :

— « Le catéchisme ne coûte que deux sous, me répondit-il.

« C'est un vrai mot de curé de campagne. Cependant Villiers fut tellement ravi de l'avoir trouvé qu'il passa l'après-midi à me répéter cette phrase, la psalmodiant sur tous les tons, tantôt en fausset, tantôt en basse-taille, tantôt comme une vague tyrolienne, ne s'interrompant que pour rire à gorge déployée. Je ne pus en tirer autre chose ce jour-là. »

Mais je reviens à nos causeries de cette époque pour enregistrer ici un incident de sa vie boulevardière qu'il me raconta un soir : de cet incident devait naître le fameux roman *l'Eve future* qui parut beaucoup plus tard, en 1886, chez Brunhoff avec cette devise : «*Transitoriis quære æterna* ».

X

Métamorphose. — Un pâtissier ambitieux. — Apparition du journal *la Croix et l'Epée*. — Son programme politique, artistique et littéraire. — Lord E W... — Son étrange suicide. — La poupée. — Conversation nocturne. — L'ingénieur américain et son maître Edison. — Première conception de l'*Eve future*. — Villiers de l'Isle-Adam et Thomas Alva Edison.

Peu de temps avant le fameux procès Lockroy, Villiers de l'Isle-Adam, pour la première fois de sa vie, s'était trouvé dans une situation régulière. Il avait donné aux habitués du boulevard et des bureaux de rédaction le spectacle assurément insolite d'un Villiers vêtu d'habits flambant neufs, couronné d'un Pinaud et Amour à l'étincelante soie, d'un Villiers grave, emportefeuillé, faisant sonner, dans le remuement des doigts à travers les

poches, un cliquetis de clefs et de pièces de cent sous, d'un Villiers, enfin, qui déjeunait chez Riche et avait le soir sa table chez Brébant, restaurateur des lettres, en ce fameux salon du premier si graphiquement décrit dans le Journal des Goncourt.

La raison de cette éphémère métamorphose du poète appartient au genre fantasmagorique.

Un retiré confiseur, dévoré d'ambition politique et aussi littéraire, persuadé, sans doute, que son succès dans la confection des petits fours lui donnait quelques droits à confectionner de la belle brioche gouvernementale, voulut fonder un *organe*. A coup sûr ce désir n'a rien que de fort ordinaire et ne mériterait pas que la plume s'y arrête. Tous les ambitieux vulgaires ne sont contents que lorsqu'ils possèdent un journal esclave ; mais où le pâtissier, dont je tairai le nom, devint véritablement épique, incontestablement digne de passer à la postérité, c'est lorsque, entre tous les affamés de lettres qui de leurs semelles battent l'horrible et cruel pavé de

Paris, il choisit pour *alter ego* et pour protagoniste l'implacable railleur Villiers de l'Isle-Adam.

Il y aurait une comédie à faire, un livre à écrire avec les péripéties par lesquelles passa l'étonnant journal né de cet étrange accouplement ; ici je n'ai que le loisir de jeter quelques touches rapides.

Villiers était à la fois rédacteur en chef, reporter, critique et feuilletoniste : le confiseur était directeur, gérant et caissier ; il donnait au poète cinq cents francs par mois et le laissait absolument libre d'exprimer ses opinions politiques, artistiques et littéraires : il exigeait seulement deux choses : la première c'est que *son journal* parlât de lui tous les jours, la seconde c'est que *son journal* fît du bruit dans la capitale.

Il fut servi très au delà de ses désirs.

La *Croix et l'Epée* (titre sonore) en matières religieuses revendiquait pour tout soldat le droit de dire s. n. d. D. et d'aller à la messe ; en politique, il soutenait les prétentions des Naundorff au trône de France ;

en art il plaçait les peintres symbolistes au-dessus de Raphaël ; en poésie il proclamait Stéphane Mallarmé prince de la Rime et défendait l'école des incompréhensibles ; enfin en musique il était belliqueusement et exclusivement Wagnérien.

Au bout de six mois, *la Croix et l'Epée* disparut, le confiseur se retira en province et Villiers se retrouva sur le boulevard plus pauvre que jamais, mais toujours riche d'espérances sublimes et répondant aux condoléances hypocrites des confrères par sa phrase accoutumée :

— Oui, oui, merci bien, mais rien n'est perdu... On verra l'hiver prochain !

Ce fut pendant cette période de prospérité relative que l'écrivain aperçut le personnage qui lui donna l'idée première de son roman l'*Eve future*.

Un soir, chez Brébant, il vit entrer, au bras d'un attaché de l'ambassade britannique, un jeune seigneur anglais dont la physionomie singulière fit battre les ailes à son imagination.

« Il était tristement beau, me disait Villiers, avec cet enthousiasme dont il avait l'habitude, et je m'aperçus tout de suite qu'il portait dans l'expression de ses yeux cette mélancolie grave et hautaine dont l'ombre atteste toujours un désespoir. »

Ce jeune homme s'appelait de son véritable nom lord E. W... Je ne le désigne ici que par ses initiales; sa fin tragique occupa pendant quelque temps l'attention de Paris : il se tua très froidement quelques jours après sa rencontre avec Villiers ; on trouva étendu à ses côtés, dans une toilette somptueuse éclaboussée de sang, un mannequin admirablement fait représentant une jeune femme ; la figure de cire, modelée par un grand artiste, était à l'effigie d'une jeune fille de Londres, fort connue pour sa fulgurante beauté et qui avait été la fiancée du noble lord excentrique.

Ce suicide était-il le résultat d'une de ces étranges folies héréditaires qui hantent certaines familles aristocratiques d'Angleterre, ou bien fallait-il voir, dans la présence de cette merveilleuse poupée sur la couche

mortuaire du lord, le dénouement mystérieux de quelque drame passionnel? Le jeune attaché d'ambassade opinait pour cette dernière supposition : lord E. W..., selon lui, avait été la victime d'une singulière fatalité ; il adorait le corps de cette jeune fille ; il avait la perpétuelle obsession de sa beauté magnifique, mais il avait horreur de son âme, de son esprit, de tout ce qui en elle n'était pas la matière. De là sa folie peu à peu développée se terminant par la mort.

Le narrateur racontait ces choses au restaurant, un soir, devant Villiers et un petit cercle d'habitués.

Un ingénieur américain, *un électricien*, comme on les appelle là-bas, se leva en disant très paisiblement :

— Je suis au regret que votre ami ne se soit pas adressé à moi, je l'aurais peut-être guéri.

— Vous, comment?

— By God! en mettant dans sa poupée la vie, l'âme, le mouvement et l'amour.

L'assemblée était fort sceptique en matière

de miracles ; tout le monde se mit à rire, hormis Villiers qui semblait absorbé dans la confection de sa cigarette.

— Vous pouvez rire, *étrangers*, dit gravement l'Américain, en prenant son chapeau et sa canne, mais mon maître Edison vous apprendra bientôt que l'électricité est aussi puissante que Dieu !

Et il sortit.

De ces faits et de cette conversation nocturne est née l'une des œuvres les plus originales de cette fin de siècle : l'*Eve future*. Ceux qui ont lu ce chef-d'œuvre de raillerie éloquente du poète qui, pour me servir des heureuses expressions de Henri Laujol « avait voué à la science moderne, servante de l'utilitarisme, une haine de moine, » se souviendront, sans doute, que la donnée principale, l'exposition du drame sont à peu près identiques à ce que je viens de raconter. Mais Villiers n'était pas un de ces demi-artistes qui se contentent d'une idée première et l'exploitent aussitôt que le hasard l'a fait entrer dans leur cerveau. Il ne commença à écrire son roman

qu'après l'avoir roulé dans son esprit, médité et incubé pendant trois ans : c'est en 1879 qu'il m'en lut les premières et merveilleuses pages, celles où il décrit Menloë Park et son effrayant propriétaire, Thomas-Alva Edison.

Lorsque le grand inventeur vint à Paris en 1889 pour visiter notre exposition, quelqu'un lui envoya le livre de l'Isle-Adam : il le lut d'un trait et dit à l'un de ses familiers :

— Cet écrivain est plus fort que moi : j'invente seulement, il crée !

Il voulut connaître l'auteur de l'*Eve future :* Hélas ! le pauvre Villiers était déjà frappé de la terrible maladie dont il est mort ; il ne put répondre à l'appel d'Edison : on ne saurait trop le regretter. Peut-on en effet imaginer quelque chose de plus curieux, de plus intéressant qu'une conversation entre le père du docteur Tribulat Bonhomet et le papa du phonographe (phonograph's papa) !

Très peu de temps après m'avoir raconté cette curieuse origine de son œuvre future, mon original ami disparut brusquement à mes yeux.

XI

Distractions de Villiers. — Ses terribles négligences. — Son départ de Bordeaux. — Désespoir de Godfrin. — Un an après. — La misère et la bohème. — Justification. — Le manque d'argent. — Pauvreté de Villiers. — Sa fierté. — Sa conscience artistique. — Le livre de Drumont, Villiers et le petit Youtre. — Belle réponse. — Villiers et la vie. — Son noctambulisme. — Son horreur du jour. — Villiers et Anatole France.

Ce qui déroutait dans Villiers, ce qui jusqu'à la fin de ses jours a eu le don d'exaspérer ses meilleurs amis, c'était son état de distraction perpétuelle qui lui faisait manquer aux rendez-vous les plus importants, abandonner pendant de longs mois, sans aucun motif appréciable, des relations intimes et journalières, et ne remplir que rarement les engagements pris avec des revues ou des éditeurs.

L'imprévu de sa conduite tenait dans une alerte continuelle ; on ne savait jamais quand il arriverait ou quand il partirait ; j'ai raconté son apparition soudaine chez moi, à Bordeaux; son départ fut tout aussi inattendu ; nous avions passé la nuit entière à causer : au petit jour j'étais allé prendre quelque repos ; quand je me levai il était déjà tard ; je m'enquis de Villiers : il était sorti ; les heures s'écoulèrent sans qu'il revînt ; je me mis en quête de lui, très vainement. Partez muscade ! le poète avait disparu, sétait fondu comme un fantôme.

Quelques jours plus tard je rencontrai Godfrin, la figure longue ; il venait de recevoir une lettre de l'inconstant écrivain datée de Paris, lui redemandant immédiatement le manuscrit du *Nouveau-Monde*. Le discours de Godfrin fut un flot de récriminations. Pour ma part, habitué depuis longtemps aux primesautières façons du poète, je ne m'étonnai qu'à moitié et je consolai de mon mieux le malheureux directeur que je n'ai pas eu l'heur de revoir depuis cette dernière entrevue.

Vis-à-vis de moi Villiers conserva le plus absolu silence ; en vérité j'aurais pu croire qu'il m'oubliait ou qu'il était mort si, de temps à autre, je n'avais reçu par la poste des paquets contenant des articles, des nouvelles, des fantaisies de lui, découpés dans des journaux ou des revues; les adresses écrites de sa main me prouvaient qu'il n'était pas feu l'Isle-Adam et que je n'étais pas oublié.

Il était, d'ailleurs, bien difficile de lui garder rancune de ses terribles négligences ; lorsqu'on le retrouvait, après cinq ou six mois de disparition, il vous abordait comme s'il vous eût quitté de la veille ; lui adressait-on quelque reproche ? Il vous considérait d'un air ahuri et innocent : il semblait avoir une si parfaite inconscience de sa faute, il avait de si particulières intonations en s'écriant :

— Comment? — J'ai fait ça, moi ! Allons — allons ! Impossible, tu *badines* ! qu'on ne pouvait garder ni son sérieux, ni sa méchante humeur.

Pour moi je ne devais le retrouver que deux années plus tard, à Paris en 1879... Hélas !

la misère avait continué en lui son œuvre de lente destruction. Jamais cette vie de bohème qu'il acceptait avec tant de courage ne me parut aussi sinistre : il avait fallu toute la puissance d'espoir de Villiers pour qu'il eût résisté. Mais si l'esprit était toujours alerte, l'imagination toujours merveilleuse, l'âme toujours vaillante, le corps et la bête regimbaient déjà, la machine s'épuisait, se courbait, grâce à la mauvaise nourriture, au manque de soins, à l'air méphitique respiré dans la tabagie des caboulots nocturnes. Installé à Paris pendant toute cette année, je parvins à le retirer un peu du cercle infernal où sa force dépérissait ; mais je ne me faisais aucune illusion, je sentais que cela n'était que très provisoire, car il avait désormais la nostalgie de cette existence excentrique et dévorante qui a hâté sa fin en lui brûlant le sang et les viscères.

Cette année 1879 fut la dernière que nous passâmes côte à côte ; ce fut l'époque ou notre intimité fut la plus étroite. Mais avant d'en faire revivre quelques souvenirs, je voudrais

défendre Villiers d'une injuste accusation souvent portée contre lui : on l'a accusé, de son vivant et après sa mort, d'avoir été un pilier d'estaminet, un viveur, un amateur des mondes interlopes ; on a prétendu que ce qui l'avait empêché de réussir, c'était surtout son manque de conduite, son absence de sens moral, sa paresse et ses mauvaises fréquentations. Pour ceux qui n'ont été que les témoins de sa vie extérieure, ces accusations revêtent une apparence de vérité fatale à la bonne renommée du poète. Mais ceux qui ont vécu de sa vie intime, qui l'ont suivi à travers les dures épreuves de son existence laborieuse n'ignorent pas combien peu il a mérité ces reproches des personnes sages et pondérées ; ils savent quelle était la noblesse de sa nature, la délicatesse innée de ses goûts, sa passion du travail, son dédain des jouissances matérielles : ils savent aussi comment peu à peu cette nature d'élite fut contrainte par la fatalité à vivre dans une atmosphère indigne d'elle et comment, peu à peu aussi, après bien des révoltes, elle en prit l'accoutumance.

Cette justification de la vie débraillée et bohémienne de Villiers de l'Isle-Adam qu'on me permette de la tenter ici en quelques lignes ; elle me sera une occasion de montrer sous de nouveaux aspects ce caractère d'artiste si original dans sa complexité.

La monographie sincère d'un homme de lettres à Paris pendant ces vingt dernières années, n'ayant pour vivre que les ressources de son talent, formerait un livre plus sombre et plus douloureux que l'*Enfer* du Dante.

Mais ce serait aussi une œuvre saine et instructive, une sorte de « tour prends garde » qui écarterait bien de êtres charmants et jeunes de la ruine, de la honte et de la mort. S'il existe quelques âmes indomptables que la lutte contre le malheur élève et grandit, il en est d'autres bien plus nombreuses (je ne parle ici que des âmes d'élite) que les soucis vils, les basses douleurs, la nécessité du pain quotidien à gagner abaissent et rapetissent. Certes l'énergie, la force morale, la conviction dans l'art sont de solides pièces d'armure, mais j'estime qu'une cuirasse d'argent si

mince soit-elle, vaut mieux pour obtenir la victoire définitive. Ce qui a empêché Villiers de l'Isle-Adam d'atteindre aux plus hauts sommets, c'est surtout le manque d'argent.

Cette pénurie devait lui être d'autant plus préjudiciable, d'autant plus douloureuse, que son début dans la carrière avait été un succès, presque une apothéose. Extrêmement fier, ayant un sentiment très vif du nom illustre qu'il portait, lorsque la misère vint, il ne voulut jamais se livrer à certaines besognes lucratives mais ignobles, comme on en trouve à faire, en cette fin de siècle, alentour du monde littéraire. Il poussait le respect de son métier d'écrivain aussi loin que le respect de sa race et, quelque puissants que fussent ses besoins, jamais il ne lâcha une phrase, jamais il n'envoya à l'impression une page de premier jet. Il la lisait, la relisait, tout bas d'abord, puis en bredouillant; enfin, quand elle était corrigée, épurée, il la déclamait de cette voix claire et sonore qui lui était habituelle lorsqu'il récitait ses œuvres.

Selon Villiers, le plus abominable crime

qu'un écrivain pût commettre était de se vendre. A ce propos je veux consigner ici une anecdote authentique qui se termine par un mot presque sublime de l'auteur de l'*Eve future*.

Immédiatement après l'apparition de la *France Juive*, les Juifs cherchèrent à acheter dans Paris un écrivain qui fût de taille à répondre aux meurtiers coups de boutoir du terrible Drumont : on proposa Villiers de l'Isle-Adam : nom illustre, talent merveilleux, pauvreté aiguë ; sans doute on l'aurait à très bon compte ! On lui dépêcha donc un joli petit youtre luisant et bien peigné qui faisait alors et fait encore, peut-être, de la censure dans l'arrière-bureau d'un éditeur à la mode.

Villiers, aux prises avec la misère la plus noire, n'ayant pas souvent dans sa poche une pièce de cinquante centimes, gîtait, à cette époque, dans une grande chambre sombre, nue et froide, quelque part sur les hauteurs de Montmartre. Il lui restait un vieux fauteuil, une table boiteuse, un lit de camp et un pauvre piano poussif dont les recors

n'avaient pas voulu. C'est là que le jeune circoncis trouva le dernier descendant du grand maître de l'ordre de Jérusalem.

Onctueux, servile, avec des gestes d'un respect exagéré, le messager exposa les désirs de la Synanogue ; il termina en disant qu'avec un écrivain d'une telle valeur on ne marchandait jamais. Le comte de Villiers de l'Isle-Adam n'avait qu'à fixer son prix.

Puis il se tut et attendit. Villiers avait écouté sans interrompre, roulant une cigarette entre ses doigts blancs, le regard vague, le front caché sous sa grosse mèche pendante. Lorsque son interlocuteur eut fini, il releva la tête et le fixant de ses deux yeux bleu clair devenus soudain pleins de flamme, il répondit d'une voix vibrante :

— Mon prix, monsieur ! — Il n'a pas changé depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ, — C'est trente deniers !

Et se levant, se drapant dans sa vieille robe de chambre en loques, montrant la porte en un geste que lui eût envié l'illustre maréchal, son ancêtre :

— Sortez ! ajouta-t-il.

Je me suis écarté de mon sujet ; je disais que la pauvreté avait été très dure marâtre pour Villiers de l'Isle-Adam ; elle l'obligea, dès sa jeunesse, à façonner sa vie en des habitudes de bohémien et de vagabond à travers Paris, habitudes dont petit à petit il prit l'accoutumance. Les gens sérieux et en place, les importants et repus bourgeois lui reprochaient avec âpreté le décousu de son existence, le débraillé de sa tenue, surtout son assidue fréquentation des établissements nocturnes qui, sous les noms de tavernes, brasseries, cabarets artistiques, pullulent entre le faubourg Montmartre et le boulevard de Clichy.

Que de valables excuses, pourtant, à cette soi-disant existence d'oisif et de débauché !

Si Villiers, sans être riche, eût possédé quelques sous, s'il lui eût été donné de se créer, dans un coin de la formidable ville, un tout petit coin à lui où il eût pu rêver ses rêves admirables et somptueux, ou il eût pu écrire et penser, sans inquiétude de la jour-

nalière pitance, je puis affirmer, moi qui étais son ami, que les spirituels et éloquents habitués du *Chat noir* et du *Rat mort*, l'auraient beaucoup moins connu, surtout beaucoup moins tutoyé. Mais, forcé par dure nécessité de dresser, au hasard, sa tente dans quelque vague garni, dans quelque banale chambre d'hôtel, il avait, lui, l'être aristocratique, le poète exquis, l'artiste prestigieux, l'horreur de ces hideux logements où le parquait la malechance ; et c'est pourquoi il les fuyait, préférant faire son domicile de Paris tout entier, dire comme le prolétaire de Bruant :

T'es dans la rue, va, t'es chez toi !

C'est le long des trottoirs, aux terrasses des cafés, accoudé sur les tables maculées des brasseries, qu'il a conçu, raconté, discuté, écrit en partie même ses plus belles œuvres.

Tout être d'imagination, d'ailleurs, a besoin, pour activer sa conception cérébrale, d'une certaine surexcitation nerveuse. Villiers, plus que tout autre, fut la victime de ce besoin. Pour que son idée se dégageât bien, se pré-

sentât claire et nette à son esprit, il lui fallait la discussion, l'interlocuteur plutôt. S'il eût été atteint de prospérité, il eût trouvé tout cela dans des cercles d'artistes, au coin de son feu, dans des réunions d'amis, dans les salons auprès des femmes du monde. Pauvre, réduit à la vie de bohème, il lui fallut le noctambulisme à outrance, le brouhaha des brasseries, le heurt brutal des idées, l'entrechoquement des mots au milieu des nuages de tabac, du fracas des verres et des rires bruyants des femmes faciles.

Je dois pourtant à la vérité de dire que son noctambulisme ne fut pas seulement le résultat des circonstances. Villiers était avant tout un homme de la nuit ; il détestait le jour, il appelait le soleil un astre hideux et prétendait que sa lumière éclairait mal la nature, l'enlaidissait. Même dans ses meilleures périodes, il ne devenait complètement lui que lorsque, du haut de leur ciel, ses bonnes petites amies, les étoiles, clignaient des yeux en le regardant.

Le brillant critique du *Temps*, M. Anatole

France, raconte, dans une aimable chronique consacrée à la mémoire de l'Isle-Adam, qu'ayant besoin pour un travail quelconque de renseignements précis sur les ancêtres du poète, il était allé le trouver un matin dans son logement de Montmartre. Villiers le reçut le sourire aux lèvres, mais, lorsque son interlocuteur lui eut fait part du but de sa visite, le maître de céans devint tout à coup perplexe, hésitant, troublé ; il se mit à bredouiller et finit par s'écrier sur un ton presque larmoyant :

— Comment ! vous voulez que je vous parle de l'illustre grand maître et du célèbre maréchal, mes ancêtres, comme ça, en plein soleil et à 10 heures du matin !

Il était positivement atterré et le spirituel critique dut user de tout son esprit pour lui rendre son égalité d'humeur et obtenir enfin les renseignements qui lui étaient nécessaires.

XII

1879. — La rue des Martyrs et la rue Rochechouart. — La chambre du poète. — Extraordinaire insouciance. — Léon Dierx. — La dévouée. — Le déjeuner. — Habitudes bizarres. — La rue et Villiers. — Le boulevard Montmartre. — Au balcon. — Déclamations nocturnes. — Musique. — Villiers compositeur, mélodies, chansons, opérettes. — Deux opéras, *Esméralda*, *Prométhée*. — Crises de mélomanie. — Villiers exécutant. — Un couple étrange.

En cette année 1879 où nous nous retrouvâmes, Villiers habitait une chambre dans un hôtel meublé, rue des Martyrs, presque au coin de la rue Clauzel. Le hasard nous avait fait voisins, car je demeurais au coin de la rue Rochechouart et de la rue de Maubeuge, tout au haut d'une énorme maison de rapport : de mon balcon on dominait Paris.

Quant à la chambre du poète, elle avait toute la banalité des maisons garnies de dixième ordre : lit d'acajou, table et commode de même, tapis en fausse moquette, enfin l'inévitable armoire à glace. Lorsque celle-ci s'entre-bâillait, on n'y apercevait ni linge, ni vêtements d'aucune espèce, mais seulement, à chaque étage, des piles de manuscrits, d'épreuves, de journaux et de revues.

Chez l'écrivain, cette insouciance des besoins matériels de la vie était absolument prodigieuse, elle l'aida beaucoup à supporter les affres de la pauvreté. Jamais je ne l'ai vu se préoccuper du *lendemain*, dans le sens littéral du mot ; car il pensait beaucoup à l'avenir et en parlait toujours. Mais il ne s'inquiétait jamais de savoir s'il avait une chemise à se mettre sur le dos, et, sans la sollicitude de quelques âmes dévouées, j'imagine qu'il serait arrivé à sortir presque nu, à moins qu'il ne fût resté dans son lit pendant des mois entiers. Très heureusement une sorte de demi-providence semblait pourvoir à ses besoins les plus pressants. Un de ses amis, très fidèle, et très

aimé, Léon Dierx, demeurait dans la même maison que lui, et veillait sur lui, sans en avoir l'air, car la susceptibilité de Villiers égalait au moins son insouciance.

Mais il y avait surtout une brave personne, une ancienne sage-femme, qui s'était attachée au pauvre poète avec une sorte de dévouement canin dont la naïveté faisait monter les larmes aux yeux. Les rebuffades, les moqueries, les colères de son idole ne la rebutaient point. Elle avait pour lui des délicatesses qu'eût enviées la maîtresse la plus passionnée.

L'écrivain, avec cette indifférence du bohème qui ne possède rien, laissait habituellement sa clef sur la porte, lorsqu'il rentrait à l'aube, exténué de ses nuits passées à pérorer, à discuter ou à raconter : l'excellente créature profitait de cette circonstance pour entrer chez lui à pas de loup pendant qu'il dormait : elle prenait ses pauvres effets décousus et maculés, les réparait de son mieux et venait ensuite les remettre où elle les avait pris ; souvent elle apportait une chemise blanche qu'elle déposait au pied du lit. Lorsque

la fantaisie prenait à Villiers de se lever et de sortir, à l'heure où le gaz s'allume dans les rues, il revêtait ce qui lui tombait sous les mains sans jamais s'apercevoir des substitutions, des changements ou des additions faites à sa garde-robe par cette admirable femme que nous avions surnommée « la Dévouée ». Lorsque je fus devenu le voisin du poète, je me servis souvent d'elle : elle plaçait à côté de lui des redingotes et des pantalons m'appartenant et j'avais besoin d'un grand effort pour ne pas rire en voyant mon ami revêtu de ma défroque qui lui donnait un aspect assez singulier, car je suis long et maigre, tandis qu'il était court et large. Pour lui, il restait imperturbable et ne se douta jamais de rien.

Le garçon de l'hôtel avait également été stylé. Vers midi, il entrait chez Villiers portant un grand bol de bouillon dans lequel on avait eu soin de découper un petit pain de deux sous. Si le poète dormait, il se gardait de le réveiller ; si, au contraire, il était éveillé :

— Qu'est-ce que c'est ? s'écriait Villiers sur un ton menaçant.

— Monsieur, c'est le déjeuner ! répondait le garçon.

Et, déposant le bol sur la table de nuit, il se retirait vivement. Machinalement Villiers avalait pain et bouillon et ne pensait plus à l'incident qui se renouvelait à peu près chaque jour... Il ne faisait pas d'autres repas avant le soir.

J'avais pris l'habitude d'aller chez lui entre trois et quatre heures de l'après-midi. Je le trouvais généralement assis dans son lit, accoté par plusieurs oreillers, travaillant et ne s'interrompant d'écrire que pour rouler une cigarette qu'il n'allumait pas le plus souvent. Sur l'édredon qui couvrait ses genoux, il y avait une blague remplie de maryland, tabac qu'il affectionnait particulièrement, des cahiers de papier Job et, empilés les uns sur les autres, des feuillets couverts de son écriture gladiolée et fine : il ne se servait jamais que du crayon pour écrire, ce qui rendait le travail des copistes extrêmement difficile, d'autant plus qu'en relisant son travail, il changeait généralement un mot sur cinq.

Dès qu'il m'apercevait (il y avait parfois dix minutes que je me tenais debout devant lui sans qu'il se doutât de ma présence, tant son travail l'absorbait), il faisait un bond en s'écriant...

— Ah! toi, cousin! Quelle heure donc?... La fenêtre... la fenêtre! et, avant que j'eusse le temps de m'opposer à quoi que ce soit, il sautait hors du lit, se précipitait à la croisée qu'il ouvrait toute grande, sans se préoccuper du temps ou de la température; puis il se recouchait, passait sa main dans sa grande mèche frontale, me regardait d'un air ahuri et finissait par éclater de rire. Habituellement ces évolutions avaient pour résultat d'envoyer à travers la chambre, tabac, cigarettes et feuilles volantes qui, pour peu qu'il fît de l'air, se mettaient à tourbillonner autour de la table. Je m'élançais au secours de la précieuse prose du poète dont s'amusait une bise peu littéraire et, lorsque j'avais recueilli et remis en ordre tant bien que mal les manuscrits épars, je m'asseyais dans l'unique fauteuil et commençaient nos bavardages. Enfin, vers six heures, à force

de persécution, je parvenais à le tirer des draps et nous descendions dans la rue.

La rue ! — ah ! lorsqu'on y circulait à son bras, ce n'était plus un banal assemblage plus ou moins symétrique de pavés, de bitume, de trottoirs, de chaussées, de magasins et de bâtisses : c'était un être fantastique, vivant d'un million d'existences différentes, une créature hybride, complexe et contradictoire, tour à tour mystérieuse, terrible, cynique, naïve, cruelle, amoureuse, tragique et grotesque.

Depuis tant d'années qu'il la battait de ses semelles, il y avait pris racine, il en était, pour ainsi dire, l'un des fruits les plus étranges, l'un des types les plus saillants de ce monde à la fois vaste et limité, d'où certaines figures se détachent sur la masse mouvante avec une intensité telle que, lorsqu'on les a une fois aperçues, on les reconnaît toujours. Parmi ces physionomies qui semblent faire partie intégrale de la rue, à laquelle elles manquent lorsque la mort les souffle, il y en a de dramatiques, de comiques, de hideuses ; il y en a de douloureuses, de poé-

tiques, de folles ; mais toutes se recommandent et s'imposent par une originalité particulière ; nulle plus que celle de Villiers de l'Isle-Adam, avec sa démarche à la fois souple et hésitante, avec son incommensurable dédain des lois de la mode, avec cet air de dormeur éveillé que démentait la formidable et dure ironie de son rire et de ses paroles.

Il savait tous les secrets, toutes les plaies, toutes les grandeurs de sa marâtre, la rue parisienne ; au cours de nos déambulations il me montrait des maisons dont il connaissait par le menu les drames, les comédies et les idylles intérieures : il m'expliquait, avec cette sorte de bredouillement qui ajoutait à l'intérêt de son discours, que les aspects des maisons répondaient généralement à leurs destinées ; il y en avait de meurtrières, de navrées, de gaies, de passionnées, de sépulcrales, de voluptueuses, de hantées : car il prétendait, avec foule d'anecdotes curieuses à l'appui, que dans nulle autre ville d'Europe il n'existait autant de demeures hantées qu'à Paris : il en avait lui-même habité plusieurs, aussi les récents

incidents de la maison du boulevard Voltaire l'eussent comblé d'aise et je ne doute pas qu'il y eût élu son domicile.

Mais c'est surtout lorsque nous débouchions sur le boulevard Montmartre à l'heure de l'absinthe que Villiers devenait pour moi un guide et un historiographe précieux. Toute cette population de *faiseurs* grouillant aux terrasses des cafés, banquiers, banquistes et bandits, fausses illustrations, faux hommes de lettres, faux artistes, journalistes vendus ou à vendre, marchands de scandales, maîtres chanteurs et détrousseurs d'idées, souteneurs bien vêtus, filles bien nippées, escrocs et rastaquouères, tout ce monde, il le déshabillait en phrases courtes, hachées, vengeresses, brûlant d'une implacable raillerie ; et, à l'âpreté de son ironie, on sentait combien tous ces êtres de proie avaient dû dévorer de sa chair et de sa substance. Eux, cependant, tout en le haïssant, faisaient mine de le respecter, car ils en avaient peur : ils craignaient, comme jadis le galérien craignait la marque, ses sarcasmes terribles qu'on colportait le len-

demain à travers les journaux et, pour les éviter, ils s'aplatissaient devant lui, mais ils le frappaient dans l'ombre et par derrière.

A la suite de ces promenades il venait souvent partager le modeste dîner que me confectionnait une cuisinière bretonne ; cela le changeait des innommables ragoûts dont il se nourrissait d'habitude chez des gargotiers empoisonneurs.

Outre le prestige de l'amitié, il y avait chez moi deux choses qui possédaient le don précieux de retenir Villiers pendant quelques heures de la soirée : c'étaient mon balcon et un excellent piano de Pleyel qui faisait le principal ornement de l'étroit salon.

Quand les nuits étaient douces et claires, nous restions longtemps, côte à côte, accoudés au balcon, fumant, parlant peu, laissant planer nos rêves joyeux ou mélancoliques au-dessus du vaste et tumultueux océan des toits dont les sombres vagues immobiles se perdaient dans les brumes de l'horizon. Parfois Villiers se dressait debout et très pâle ; il étendait sa main blanche comme pour réclamer l'attention

de la nuit et, d'une voix vibrante, il récitait quelque passage de l'œuvre en train ; telle était sa mémoire qu'il savait par cœur presque tout ce qu'il avait écrit. Dans un tel cadre l'effet était profondément troublant ; très haut au-dessus de nos têtes les étoiles palpitaient dans le ciel; Paris monstrueux s'épandait à nos pieds ; son mugissement continuel montait vers nous, et claires, sonores, mélodieuses et étranges, les périodes harmonieusement balancées coulaient sans effort des lèvres du poète; il s'exaltait lui-même au bruit de ses paroles, son regard se fixait en une sorte d'extase, son geste montait vers Dieu ; il n'appartenait plus à la terre ; j'écoutais, admirant et muet, et lorsqu'enfin il se taisait, il me semblait qu'une lueur venait de s'éteindre et que le monde autour de moi apparaissait plus sombre. Villiers m'a ainsi récité les plus beaux passages de l'*Eve future* et je garde l'inoubliable souvenir du transport où nous mettait tous deux le chapitre intitulé : *la Poupée parle à la nuit*[1].

[1] Dans l'édition définitive, ce chapitre porte le titre : *Dieu.*

Nous rentrions au salon et Villiers, ayant encore sur lui les frissons de l'inspiration, se précipitait au piano et, après quelques vigoureux accords, entonnait à pleine voix la magnifique invocation du chœur du premier acte de *Lohengrin :*

O Dieu du ciel en qui j'ai foi !

Si Villiers se fût adonné à la musique au lieu de choisir la littérature, j'imagine qu'il eût été aussi remarquable et aussi original comme compositeur qu'il l'a été comme écrivain. La musique est l'art qui exige le plus de qualités innées et, pour ainsi dire, instinctives : ces dons naturels il les possédait tous à un degré extraordinaire ; il eût, dès sa plus tendre jeunesse, un sentiment du rythme et de la mesure, une justesse d'oreille une mémoire musicale qui étonnaient ses meilleurs professeurs : pourtant il ne fut jamais un bon élève parce que, en cela comme en tout le reste, il avait l'horreur de la routine et ne pouvait se courber au trantran d'une tâche régulière. Mais, bien qu'il se fût lancé

dans le domaine des lettres, ses qualités de musicien génial l'y suivirent. Sa prose est d'un musicien. Il a dans le cours de sa vie composé ou improvisé un assez grand nombre de mélodies étranges, de chansons, de mélopées qu'il est bien malheureux qu'on n'ait pu recueillir. La plus célèbre, celle que tous ses amis lui ont entendu chanter et à laquelle j'ai déjà fait allusion, interprète la merveilleuse pièce de Charles Baudelaire.

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux !

Je me souviens de deux autres compositions de Villiers sur des vers de l'auteur des *Fleurs du Mal :* l'une, *le Vin de l'Assassin*, est la chanson d'un homme ivre qui a tué sa femme ; elle se termine par cette exclamation du meurtrier, à laquelle la musique donne je ne sais quelle indicible horreur :

Je l'oublierai — si je le puis.

Dans l'autre, intitulée *Recueillement*, il était arrivé à un effet saisissant par l'accompagne-

ment traînant et mystérieux dont il avait enveloppé cet admirable vers :

Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

Je me souviens aussi, mais assez vaguement, de quelques chansons à la fois guerrières, ironiques et populaires que Villiers disait avec une incomparable maëstria. Il les avait composées en 1870, en collaboration avec quelques artistes réunis dans le même corps franc, pour charmer les lourdes veillées du siège, de sorte que les canons prussiens, répondant aux canons de nos forts, avaient été les premiers accompagnateurs de ces improvisations. Si j'ajoute à ces œuvres éphémères une sorte d'opéra-bouffe, dont le titre ne fut jamais définitif, mais dont les principaux désopilants personnages étaient le roi Paf et son ministre Toc, échevelée fantaisie où le clou était une sérénade débutant par ces vers :

Si ma prière criminelle
Pouvait toucher les dieux retors,

j'aurai, je crois, à peu près épuisé la liste des compositions musicales du poète dans le genre léger. Il ne fut pas étranger au genre grave. Villiers portait dans son cerveau (car je ne sache pas que dans toute son existence il ait noté un seul air) deux partitions entières d'opéra, avec chœur, orchestration, mise en scène, etc. L'une était composée sur la *Esmeralda* de Victor Hugo, si meurtrièrement traitée par Mlle Bertin ; l'autre sur le *Prométhée enchaîné*, d'Eschyle, traduit en vers par mon père. Quelques rares privilégiés — je fus de ce nombre — ont eu le bonheur d'entendre Villiers interpréter au piano les principales scènes de ces deux opéras et je crois qu'ils déclareront volontiers, avec moi, qu'il leur donna des sentations inattendues, qu'il leur révéla des beautés de premier ordre, des élans de génie, surgissant du milieu d'inexpériences constantes, de fautes énormes. Pour peu que l'on fut susceptible de quelque émotion artistique, il était impossible de ne pas être empoigné lorsque, après une introduction bruyante, remplie de phrases

heurtées, où le choc des verres, le froissement des épées, le tourbillon des danses, les hurlements de l'orgie s'enchevêtraient en un savant désordre, Villiers attaquait d'une voix stridente de truand le chœur à l'allure endiablée du début de son *Esmeralda :*

Vive Clopin, roi de Thune !
Vivent les gueux de Paris ;
Faisons nos coups à la brune,
Heure où tous les chats sont gris.
Dansons ! — Narguons pape et bulle,
Et raillons-nous dans nos peaux ;
Qu'avril mouille ou que juin brûle
La plume de nos chapeaux

L'air de Claude Frollo, enveloppé d'un accompagnement de rires sataniques, donnait le frisson :

Eh bien, oui ! qu'importe !
Le destin m'emporte ;
Sa main est trop forte
Je cède à sa loi !
. . . . . .
Démon qui m'enivres,
Qu'évoquent mes livres,
Si tu me la livres,
Je me livre à toi.

Reçois sous ton aile
Le prêtre infidèle !
L'enfer avec elle,
C'est mon ciel à moi !

Après avoir accentué cette phrase finale avec une énergie furieuse, Villiers d'habitude bondissait de son siège, dans un état indescriptible : il parcourait la chambre, les mains au ciel, les yeux étincelants, répétant dans tous les tons :

L'enfer avec elle,
C'est mon ciel à moi !

Très différente était la sensation des auditeurs lorsque le poète, effleurant à peine le piano de ses mains patriciennes, commençait sur un rythme lent et mélancolique brodé d'arpèges légers comme un battement d'ailes lointaines, l'admirable récitatif du chœur des Océanides dans le *Prométhée enchaîné :*

Après avoir calmé les terreurs paternelles
(Je t'aime, apaise ton effroi),
Sur les vents aux rapides ailes
J'arrive de loin jusqu'à toi.

A peine ai-je entendu dans notre grotte obscure
Le marteau sur le fer que mon cœur s'est troublé,
J'ai monté sur ce char ailé.
Dans mon empressement oubliant ma chaussure
Et la pudeur au sein voilé.

. . . . . .

O corps desséché sur la pierre,
O meurtrissures et douleurs,
Un nuage effrayant de pleurs
S'appesantit sur ma paupière.

J'en ai dit assez, ce me semble, sur les compositions de Villiers de l'Isle-Adam pour faire regretter aux musiciens que Chabrier — un ami, pourtant — n'ait pas voulu prendre au sérieux le désir du poète qu'il essayât de noter quelques-unes de ses plus belles inspirations. Mais de tout temps les musiciens ont été jaloux de leur art ; ils admettent difficilement qu'un outsider, un profane de la fugue et du contrepoint, puisse faire œuvre qui vaille. En règle générale, ils peuvent avoir raison. Mais Villiers était une exception à toutes les règles. Il est malheureux pour la postérité que l'auteur de *Gwendoline* ne l'ait pas compris.

La passion musicale se manifestait chez Villiers par de véritable crises, des attaques de mélomanie dont la durée variait de quinze jours à trois mois. Pendant ces périodes rien n'existait pour lui en dehors du contrepoint. Il n'y avait de grands hommes que Bach, Beethoven, Mozart et Wagner ; tous ses écrits se rapportaient à la musique : toutes ses actions avaient pour but la musique ; tous les pianos rencontrés au cours de ses noctambulations lui servaient à exprimer ses dévotions pour la musique ; il ne fréquentait plus que des musiciens et quels ! ô dieux ! Chez moi les soirées devenaient de véritables et magnifiques concerts où il était tout à la fois orchestre, chef d'orchestre, accompagnateur, soliste et critique. Comme pianiste, de l'Isle-Adam était loin d'atteindre la perfection : il manquait de doigts et de régularité ; comme chanteur sa voix chevrotait et sombrait souvent : mais il y avait dans son jeu et dans sa déclamation, une telle fougue, une si grande flamme d'enthousiasme et de foi que, malgré toutes ses imperfections, on se passionnait à l'écouter.

Ce fut pendant une de ces crises de mélomanie qu'il m'amena un couple bizarre de musiciens, le frère et la sœur... Ils étaient Corses et s'appelaient Olivetti, je crois ; l'homme était un espèce de géant maigre et bronzé, avec une barbe noire en broussailles, une longue chevelure inculte qui lui descendait jusqu'aux épaules et des yeux d'incendiaire. Ma Bretonne fermait à clef la boîte de l'argenterie quand il venait. Il était toujours vêtu de velours, d'un velours brun à côte, usé jusqu'à la trame : un vaste foulard rouge faisait deux fois le tour du cou : enfin, il portait un chapeau gris en feutre mou, aux ailes immenses qu'il posait victorieusement sur le côté. C'était un prestigieux pianiste et, pourtant, il crevait de faim. Il était affilié à l'Internationale et avait eu maille à partir avec les polices italienne, russe, française ; il avait également été compromis pendant la Commune ; aussi, était-il obligé de se cacher et de vivre au jour le jour de quelques leçons mal payées et des faibles appointements d'accompagnateur dans des guinguettes musicales de dixième

ordre. Giulia, sa sœur, était une belle Italienne aux regards de velours : elle avait une jolie voix de mezzo-soprano et quelques connaissances musicales. Villiers l'obligeait à chanter la musique de Wagner qu'elle avait en horreur et les colères, les indignations, les bonds, les cris de rage du poète quand elle s'obstinait à roucouler ses airs italiens, étaient d'un comique irrésistible. La fortune a souri à cette jolie Giulia : quelques mois après que j'eus fait sa connaissance, elle captiva et épousa un *gentilhomme* de Chicago qui avait récolté une quantité considérable de dollars en dépeçant, salant et vendant des cochons. Elle habite maintenant l'Amérique. Elle y a emmené son terrible frère qui, depuis qu'il a des louis dans sa poche, ne doit plus être aussi énergiquement socialiste.

Heureusement toutes les accointances musicales de Villiers n'avaient pas cet inquiétant cachet de bohème exotique. Il dut à la musique l'amitié et l'admiration qui ont illuminé sa vie intellectuelle : sa liaison avec Richard Wagner n'a pas été pour l'écrivain seulement

une source de consolation et de jouissance intellectuelles ; elle a été l'inspiratrice de ses plus nobles pensées et de quelques-unes de ses plus belles pages. — L'exemple de ce puissant et merveilleux génie, insulté, contesté, raillé jusqu'à sa dernière heure, sans qu'un tel débordement d'injustice et de haine ait pu lui ôter jamais la conscience de sa force prodigieuse, a aidé Villiers à supporter l'indifférence et le sourire de ses contemporains ; il l'a affermi dans son hautain mépris des chemins frayés où les médiocres glanent leurs éphémères succès, l'a rendu inexpugnable dans sa foi artistique et dans ses convictions. En retraçant ici quelques détails sur cette liaison entre deux êtres extraordinaires, si je parle avec vénération de Richard Wagner, je n'ai plus désormais à espérer de recevoir quelques horions pour la bonne cause. L'auteur de *Tristan et Yseult* est consacré par la mode, et les faiseurs de politique n'osent plus proférer contre ses admirateurs la ridicule accusation de manque de patriotisme. Il y a vingt ans et moins, il était de bon goût de railler la musique wagnérienne

sans la connaître. Aujourd'hui une femme élégante ne se croirait pas complète si elle ne s'extasiait aux bons endroits de *Lohengrin* et du *Tannhauser :* tous les pianos un peu convenables écorchent les ouvertures du Maître ; nos jeunes filles à marier étudient *Elsa*, en prenant des poses penchées et mystiques ; le Paria est devenu l'Idole. Dieu soit loué ! Ainsi va le monde !

XIII

Première entrevue chez Charles Baudelaire. — Chute du *Tannhauser* à l'Opéra de Paris en 1861. — Portrait et caractère de Richard Wagner. — Amis et défenseurs. — Intimité avec Villiers. — Réminiscences de jeunesse et de misère. — Augusta Holmès. — Séjour de Villiers à Triebchen. — Le *Rheingold* à Munich. — Voyage à Bayreuth. — Une conversation imaginaire. — Acte de foi artistique de Villiers de l'Isle-Adam.

Ce fut, je l'ai déjà dit, je crois, en 1861, chez Baudelaire, que Villiers de l'Isle-Adam rencontra pour la première fois Richard Wagner; cette date marque, peut-être, la période la plus amère dans l'existence tourmentée du grand compositeur; il en garda une rancœur sourde, profonde, qui a éclaté d'une façon indigne de lui, après la guerre, dans

ses blasphèmes et ses imprécations contre Paris. A force de génie, de vigueur et de patience, il était arrivé à s'imposer à l'Allemagne, à s'y faire reconnaître comme un Maître de son temps. Mais il voulut la consécration de Paris et apporta le *Tannhauser* à l'Académie impériale de musique ; on sait l'histoire de cette chute, retentissante, formidable, unique peut-être dans les annales du théâtre. Wagner possédait une de ces personnalités étranges devant lesquelles l'indifférence est impossible : autour de lui il éveillait des admirations aveugles, des haines féroces, — bien plus de haines, hélas ! que de dévouements ! — Le concert de malédictions, d'injures, de railleries qui, de tous côtés, s'éleva après la représentation de son œuvre à Paris, aurait terrassé tout autre homme. Mais le grand Maître allemand, à rebours de tant d'autres, ne se délectait que dans la lutte à outrance : il semblait y puiser de nouvelles forces, un nouveau mépris et, au torrent des imprécations, il répondait généralement par quelque magnifique défi jeté au goût du jour, aux conven-

tions, aux préjugés, à l'envie. C'est donc à ce moment où il était comme illuminé par la flamme des résolutions indomptables que Villiers, jeune, enthousiaste, le vit pour la première fois. Cette entrevue s'était pour toujours fixée dans sa mémoire : avec son front étrange, énorme, presque effrayant, ses yeux bleus, profonds, au regard lent, fixe et magnétique, avec ce visage maigre, plein de changeantes pâleurs, aux lignes violemment accentuées, ce nez courbe, tyrannique, cette bouche aux lèvres fines, minces, inassouvies et ironiques, ce menton saillant et pointu d'une incroyable énergie, Richard Wagner apparut au Poète comme l'archange des suprêmes combats. De son côté, dans ces heures enfiellées, l'âme du grand musicien dut s'élancer d'un fort élan sympathique vers les quelques rares esprits qui, au milieu des adverses clameurs, prirent vaillamment fait et cause pour lui, le défendirent et l'admirèrent. Sa forte amitié pour Catulle Mendès, pour Baudelaire, pour Villiers et pour quelques autres, date de cette époque. Mais des goûts

semblables, d'identiques façons d'envisager les rêves et les réalités, les choses et les hommes rapprochèrent davantage le jeune Poète et le Musicien aux cheveux déjà grisonnants.

Ils furent unis, enfin, par une commune passion, le noctambulisme. Que de courses éperdues, sans souci de la température, du lieu, de l'heure, à travers le mystérieux Paris nocturne ; les deux amis ne se quittaient guère qu'au petit jour. Une fois, qu'ils descendaient le long d'une rue longue et sombre qui tombe à la pointe Saint-Eustache, Wagner, soudainement, désigna, d'un geste tragique, la fenêtre d'une mansarde, tout au haut d'une grande maison ; c'est là qu'il avait vraiment désespéré, qu'il avait failli mourir de faim, qu'il avait eu l'idée du suicide et qu'il avait écrit, au milieu de la plus noire misère, une de ses œuvres les plus fortes et les plus poétiques : il raconta alors à Villiers, en ce français bourré de germanismes qui donnait à sa conversation une physionomie si étrange, toute cette extraordinaire aventure de sa jeu-

nesse à Paris : comment, vers 1877, poussé par sa destinée, il avait brusquement quitté Riga où il tenait l'emploi de chef d'orchestre du théâtre, et s'était embarqué sur un voilier à destination de Londres avec l'intention de se rendre de là à Paris. Une tempête effroyable jeta le navire sur les côtes de Norvège. Wagner ne se découragea pas et arriva au but de son voyage. A Paris, presque totalement inconnu, dans la position la plus précaire, il vit les portes des théâtres se fermer dédaigneusement devant lui ; talonné par le besoin, il essaya, de composer des romances pour les concerts : hélas ! Wagner n'était pas l'homme de la romance parisienne ; on se moqua de ses œuvres. Bref, dans cette mansarde, là même, terré comme une bête aux abois, sans un liard, le ventre vide, désespéré enfin, il songeait à mourir, lorsqu'un éditeur de musique vint lui proposer d'arranger des airs d'opéras pour le cornet à piston. Le cornet à piston fut donc le sauveur de Wagner ! Vivant avec la sobriété d'un chameau, il arriva, au bout d'un an de privations inouïes, à réunir

la somme nécessaire pour louer un piano : « Je tremblais de tous mes membres, dit-il à Villiers, en posant mes doigts sur le clavier, mais bientôt je m'aperçus avec ravissement que j'étais encore musicien ! » Alors l'inspiration lui revint débordante de richesses. Les souvenirs de ce récent naufrage où il avait été acteur, de cette mer entrevue aux lueurs sinistres de la tempête, de ces fiords profonds, de ces promontoires aigus, obsédèrent son imagination. Puis tout à coup, rapide comme une flèche, enveloppé d'un fulgurant éclair, sur la brumeuse mer de la Scandinavie, il vit passer le lugubre vaisseau légendaire, le Hollandais volant ; et ce fut là, dans cette mansarde parisienne froide et nue, que Richard Wagner, insensible désormais à toutes les angoisses physiques, seul avec son génie et son pauvre piano de louage, composa et écrivit cet admirable poème lyrique qui s'appella *le Vaisseau fantôme*.

Mais si je me laissais aller à la tentation de retracer ici toutes les conversations de Villiers sur son grand et mélodieux ami, un

nouveau volume se grefferait sur celui de ces souvenirs. Jamais, en effet, l'auteur d'*Axel* ne devenait plus prolixe, plus éloquent, que lorsqu'il mettait en scène Richard Wagner. On sentait que, positivement, une parcelle de l'âme du Maître était entrée en lui, et, lorsqu'il interprétait par la parole quelques-unes de ses œuvres, il vous donnait, pour ainsi dire, l'illusion de la Musique. Catulle Mendès, dans le noble livre qu'il a consacré à la gloire du Maître allemand, raconte que Villiers avait écrit une de ces interprétations, celle du prélude de *Lohengrin*, je crois. Je ne pense pas que cette page ait été publiée ; je ne l'ai trouvée nulle part. Si l'ancien directeur de la *Revue Fantaisiste* possède cette œuvre de son compagnon d'antan, il méritera, en la faisant connaître, toute la reconnaissance des lettrés.

Tel fut donc le culte passionné de l'Isle-Adam pour Wagner que, malgré toute sa pénurie, je pourrais dire toute sa misère, il trouva le moyen d'effectuer de longs voyages en Suisse et en Allemagne, pour jouir de la présence, de la conversation et de la musique

de l'auteur de *Tristan et Yseult*. Dans l'une de ces expéditions lointaines, à Triebchen près de Lucerne, il retrouva une jeune fille qu'il avait déjà connue à Paris et dont il avait été un des premiers à découvrir et applaudir le magnifique talent, désormais proclamé et incontestable; je veux parler de Mlle Augusta Holmès. Villiers s'enthousiasma tout de suite pour cette jeune et belle artiste, admirablement douée, brûlant du feu sacré, prête à tous les sacrifices sur l'autel de l'art et se riant, dans sa foi naïve et robuste, des mille obstacles qui barrent aux femmes le chemin de la gloire ... Bien longtemps après, en 1885, l'écrivain, dans un charmant article, a fixé, d'une plume enthousiaste et émue, le souvenir de ses relations avec la jeune musicienne: j'en détache deux passages. Il la vit pour la première fois, rue de l'Orangerie, à Versailles, dans la maison de son vieux père M. Dalkeilh-Holmès chez lequel il s'était laissé entraîner, à contre-cœur, par son compagnon de ce jour-là, Camille Saint-Saëns.

« Ce soir-là nous entendîmes des mélodies

orientales, premières pensées harmonieuses de l'auteur futur des *Argonautes*, de *Lutèce*, d'*Irlande* et de *Pologne*, et qui m'apparurent comme déjà presque délivrées des moules convenus de l'ancienne musique. Augusta Holmès était douée de cette voix intelligente qui se plie à tous les registres et fait valoir les moindres intentions d'une œuvre. Je me défie, à l'ordinaire, des voix habiles en lesquelles se transfigure souvent — pour l'assistance mondaine — la valeur d'une composition médiocre : mais ici, l' « air » était digne des accents et je dus m'émerveiller de la *Sirène*, de la *Chanson du Chamelier* et du *Pays des Rêves ;* sans parler de l'*Hymne irlandais* que la jeune virtuose enleva de manière à évoquer en nos esprits de forestières visions de pins et de bruyères lointaines. Ce fut toute une éclaircie musicale indiquant un inévitable destin.

« La soirée fut close par quelques passages du *Lohengrin* de Wagner, nouvellement édité en France et auquel Saint-Saëns nous initia...

...Cette musique eut pour effet de passionner la nouvelle musicienne et, depuis, son admiration pour le magicien de *Tristan et Yseult* ne s'est jamais démentie. »

Voici, maintenant la rencontre à Triebchen :

« Deux mois avant la guerre allemande, je rencontrai à Triebchen, près de Lucerne, chez Richard Wagner lui-même, Mlle Holmès ; son père s'étant décidé « malgré son grand âge » au voyage de Munich pour laisser entendre à la jeune compositrice la première partie des *Niebelungen*.

« — Moins d'attendrissement pour moi ; mademoiselle !... lui dit Wagner après l'avoir écoutée avec cette attention clairvoyante et prophétique du génie. Pour les esprits vivants et créateurs, je ne veux pas être un mancenillier dont l'ombrage étouffe les oiseaux. Un conseil : ne soyez d'aucune école, *surtout de la mienne*. »

« Richard Wagner ne voulait pas que l'on représentât le *Rheingold* à Munich. Bien que la partition en eût été publiée, il se refusait à laisser montrer l'ouvrage isolément des

trois autres parties des *Niebelungen*. Son grand rêve qu'il a depuis réalisé à Bayreuth, était de donner une exécution d'ensemble, en quatre soirées, de cette œuvre de sa vie. Mais l'impatience de son jeune fanatique, le roi de Bavière, avait passé outre : l'on allait jouer le *Rheingold* par ordre royal. Et Wagner, ayant décliné toute participation et tous éclaircissements, inquiet et attristé de la façon dont on allait déflorer l'unité de son vaste chef-d'œuvre, avait *défendu* à ses amis d'aller l'entendre. En sorte que plusieurs musiciens et littérateurs, au nombre desquels je me trouvais, et qui avaient accompli deux fois le voyage d'Allemagne pour écouter la musique du maître, ne savaient trop s'ils devaient obéir ; l'injonction était cruelle.

« — Je regarderai comme ennemis ceux qui auront encouragé ce massacre par leur présence, » nous disait-il.

« Mlle Holmès, résignée à la soumission devant cette menace, était désespérée.

« Cependant les lettres du kappelmeister Hans Richter, qui conduisait l'orchestre de

Munich, ayant un peu rassuré Wagner, son ressentiment s'adoucit contre ses passionnés zélateurs et l'on profita de cette accalmie pour partir, quand même, à la sourdine.

« J'ai, sous les yeux, une lettre, encore amère, toutefois, et dans laquelle Wagner m'écrivait, à Munich : « Ainsi, vous allez avec vos amis admirer *comment on s'amuse* avec des œuvres viriles : eh bien ! je compte, malgré tout, sur quelques passages *inexterminables* de cette œuvre pour sauver ce qui n'en pourra pas être compris ! »

« Les prévisions du maître furent déçues par l'éclatant triomphe du *Rheingold*, plutôt pressenti qu'apparu (puisque les trois autres parties des *Niebelungen*, dont il est la clef le rendent, seules, totalement intelligible). Tous ses partisans y assistèrent, malgré la menace et la défense, et je me souviens d'avoir aperçu, ce grand soir-là, dans la salle, au premier rang de la *Galerie noble*, Mlle Augusta Holmès qui, assise à côté de l'abbé Liszt, suivait l'exécution du *Rheingold* sur la

partition d'orchestre de l'illustre musicien. » (*Vie Moderne*. Paris, 1885.)

Ai-je besoin d'ajouter, maintenant, que Villiers fut un des premiers Français à accourir à Bayreuth, lorsque, en 1876, Richard Wagner, grâce aux somptueuses munificences du roi de Bavière put enfin réaliser « son grand rêve ».

Je veux clore cette fidèle chronique des fraternelles relations qui existèrent entre le grand Maître allemand et le grand Penseur français par la citation d'une page de Villiers de l'Isle-Adam, page presque inconnue des lettrés, digne en tout point, cependant de devenir la fière préface de l'œuvre complète du Poète. Dans une conversation purement imaginaire, Villiers a résumé, en les mettant dans la bouche du Maître préféré, toutes ses convictions d'artiste et de croyant. Quand on sait combien dure et misérable fut l'existence de celui qui a fait jaillir de son âme et de sa conscience ce magnifique acte de foi artistique, il est impossible de le lire sans se sentir profondément ému.

« Un soir, à la tombée du crépuscule, assis dans le salon déjà sombre, devant le jardin, comme de rares paroles, entre de longs silences, venaient d'être échangées, sans avoir troublé le recueillement où nous nous plaisions, je demandai, sans vains préambules, à Wagner, si c'était, pour ainsi dire, *artificiellement* (à force de science et de puissance intellectuelle, en un mot) qu'il était parvenu à pénétrer son œuvre, *Rienzi*, *Thannhauser*, *Lohengrin*, le *Vaisseau-Fantôme*, les *Maîtres-Chanteurs* même, et le *Parsifal* auquel il songeait déjà, de cette si haute impression de mysticité qui en émanait, bref si, en dehors de toute croyance personnelle, il s'était trouvé assez libre-penseur, assez indépendant de conscience, pour n'être chrétien qu'autant que les sujets de ces drames lyriques le nécessitaient ; s'il regardait, enfin, le christianisme, du même regard que ces mythes scandinaves dont il avait si magnifiquement fait revivre le symbolisme en son *anneau du Niebelung*. Une chose en effet, qui légitimait cette question, m'avait frappé dans

une de ses œuvres les plus magistrales, *Tristan et Yseult :* c'est que, dans cette œuvre où l'amour le plus intense n'est *dédaigneusement* dû qu'à l'aveuglement d'un philtre, *le nom de Dieu n'était pas prononcé une seule fois.*

Je me souviendrai toujours du regard, que du profond de ses extraordinaires yeux bleus, Wagner fixa sur moi.

« — Mais, me répondit-il en souriant, si je ne ressentais, *en mon âme*, la lumière et l'amour vivants de cette foi chrétienne dont vous parlez, mes œuvres qui, toutes, en témoignent, où j'incorpore mon esprit ainsi que le temps de ma vie, seraient celles d'un menteur, d'un *singe !* Comment aurais-je l'enfantillage de m'exalter à froid pour ce qui me semblerait n'être, au fond, qu'une imposture? Mon art, c'est ma prière : et, croyez-moi, nul véritable artiste ne chante que ce qu'il croit, ne parle que de ce qu'il aime, n'écrit que ce qu'il pense ; car ceux-là, qui mentent, se trahissent en leur œuvre dès lors stérile et de peu de valeur, nul ne pouvant accomplir œuvre

d'art véritable sans désintéressement, sans sincérité.

« Oui, celui qui, en vue de tels bas intérêts de succès ou d'argent, essaie de grimacer, en un prétendu ouvrage d'art, une foi fictive, se trahit lui-même et ne produit qu'une œuvre morte. Le nom de Dieu, prononcé par ce traître, non seulement ne signifie pour personne ce qu'il semble énoncer, mais comme *c'est un mot*, c'est-à-dire un *être*, même ainsi usurpé, il porte, en sa profanation suprême, le simple *mensonge* de celui qui le proféra. Personne d'humain ne peut s'y laisser prendre, en sorte que l'auteur ne peut être *estimé* que de ceux-là mêmes, ses congénères, qui reconnaissent, en son mensonge, celui qu'ils *sont* eux-mêmes. Une foi brûlante, sacrée, précise, inaltérable, est le signe premier qui marque le *réel* artiste : car, en toute production d'art digne d'un homme, la valeur artistique et la valeur vivante se confondent ; c'est la dualité mêlée du corps et de l'âme. L'œuvre d'un individu sans foi ne sera jamais l'œuvre d'un ARTISTE puisqu'elle manquera

toujours de cette flamme vive qui enthousiasme, élève, grandit, réchauffe et fortifie ; cela sentira toujours le cadavre, que galvanise un *métier* frivole. Toutefois entendons-nous : si, d'une part, la seule science ne peut produire que d'habiles amateurs, — grands détrousseurs de « procédés » de mouvements et d'expressions, — consommés, plus ou moins, dans la facture de leurs mosaïques, et, aussi d'éhontés démarqueurs, s'assimilant, pour donner le change, ces milliers de disparates étincelles qui, au ressortir du néant éclairé de ces esprits, n'apparaissent plus qu'éteintes, — d'autre part, la foi, *seule*, ne peut produire et proférer que des cris sublimes qui, *faute de se concevoir eux-mêmes,* ne sembleront au vulgaire, hélas, que d'incohérentes clameurs : il faut donc à l'artiste véritable, à celui qui crée, unit et transfigure ces deux indissolubles dons : la science et la foi. Pour moi, puisque vous m'interrogez, sachez *qu'avant tout je suis chrétien* et que les accents qui vous impressionnent en mon œuvre ne sont inspirés et créés, en principe, que de *cela seul.* »

XIV

Le marquis et la marquise. — Tendresse filiale de Villiers. — La monomanie des spéculations. — Lettre du marquis. — Contributions de Villiers à la presse. — Le *Figaro*. — La république des lettres. — Catulle Mendès. — J.-K. Huysmans. — Les *Contes cruels*. — Deux citations de Villiers. — Sa gaieté. — Ses désillusions. — Les détrousseurs d'idées. — Une étude de M. G. Guiches. — Villiers causeur et mime. — Quelques incarnations inédites du docteur Tribulat Bonhomet. — Bonhomet général en chef. — Bonhomet chasseur d'hermines. — Bonhomet accomplit la lettre des écritures. — Aventure authentique de Tribulat Bonhomet à Bayreuth. — Opinions politiques de Villiers de l'Isle-Adam. — Le parti des Naundorff. — Toast imprévu. — Rupture.

Cependant, perdue dans un quartier lointain et pauvre, menant une existence solitaire, faite de privations et de sacrifices, une vieille dame frêle s'obstinait à vivre, soutenue

et consolée par son grand amour pour son Mathias.

Oui, la marquise et le marquis appartenaient toujours au monde des vivants : ni la pauvreté, ni la vieillesse, ni les déboires, ni le froid, ni la faim, n'avaient réussi à éteindre définitivement ces deux lumières. La marquise, je le répète, ne vivait que par son fils, et elle subissait courageusement les plus cruelles épreuves, trouvant dans la tendresse, dans le culte que lui témoignait Mathias une consolation à toutes les tristesses, une armure contre tous les maux.

Villiers n'était pas un bon fils, c'était un fils admirable; je crois qu'il répandait sur sa mère tous les trésors de tendresse qui s'étaient silencieusement amassés dans un cœur comme le sien : lorsqu'il parlait de ses parents, de cette mère surtout — (il n'en parlait que dans la plus étroite intimité et jamais messieurs du boulevard ne l'ont entendu profaner en leur compagnie, les titres sacrés de père et de mère), — les larmes montaient à ses yeux. Aussitôt que sa plume lui avait rapporté

quelque argent il courait avenue Malakoff, (c'était là que logeaient les vieux dans deux modestes chambres), pour partager avec eux son gain et, lorsqu'il revenait de semblables excursions, sa figure était rayonnante. Pourtant le marquis lui causait quelque tablature.

L'âge, loin de calmer la terrible manie des affaires chez le vieillard, l'avait rendue plus aiguë. Les infirmités et la décrépitude n'avaient point prise sur son activité ; il arpentait les rues du matin au soir, à la découverte de fantastiques opérations. Très heureusement on ne l'écoutait guère : mais il voulait absolument entraîner Mathias dans son tourbillon, lui faire prendre part à l'exécution de ces extraordinaires projets qu'il inventait chaque jour. Il s'ensuivait, parfois, des discussions assez vives qui se terminaient par un bon rire de Villiers quand son père se retirait froissé, en s'écriant :

— Allez, Mathias, avec tout votre talent, vous ne serez jamais qu'un songe creux !

Les rêves et les visions du marquis de l'Isle-Adam ne le quittèrent qu'avec la vie.

L'année même de sa mort il écrivait à son fils la singulière lettre suivante : cette lettre peint mieux que ne pourrait le faire une longue observation psychologique l'extraordinaire état d'âme de cet étonnant visionnaire :

24 juillet 1883.

Mon cher Mathias,

Nous voulons te faire partager notre bonheur. Voici L... qui possède, en ce moment, vingt-cinq mille francs, et qui a ici, aujourd'hui, un salon à manger bien meublé et qui va avoir, dans son salon de compagnie, de magnifiques rideaux de satin rose que je tiens à la main, avec un bon piano, un superbe canapé et un mobilier en rapport.

De plus, L... va avoir une belle terre avec un magnifique château féodal avec tourelles, parc, terres, prés et vignes, et une forêt de plusieurs lieues, où nous pourrons exercer nos talents de chasseurs. Et nous allons posséder d'une manière régulière et parfaite des mines dont tu vas devoir concourir à exploiter les richesses avec nos propres capitaux.

Ton père,

JOSEPH DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

L'écrivain, bien qu'absorbé dans ses recherches pour l'*Eve future* produisit beaucoup à cette période de sa vie : sa notoriété littéraire lui permettait de placer assez facilement sa copie ; il donnait des nouvelles à quelques grands journaux se piquant de littérature. Le *Figaro* qui, soit dit à son honneur, l'aima et l'apprécia toujours beaucoup, accueillait sa prose avec déférence. Mais Villiers prêta surtout sa collaboration active à une nouvelle revue : *la République des Lettres*, trop purement artistique pour avoir des chances de longévité dans un siècle positif. Il retrouva dans les bureaux de la *République des Lettres* beaucoup des amis de la première heure, réunis autour de l'ancien directeur de la *Revue Fantaisiste*, Catulle Mendès. Comme lui, tous ces artistes avaient vieilli, blanchi sous le dur harnois de l'idée et de la vie, tous avaient perdu la plupart de leurs illusions, mais tous aussi avaient conservé leur amour courageux et sacré du beau et de l'idéal, leur indignée horreur pour les platitudes ambiantes.

Des jeunes étaient venus se joindre à cette

vieille garde éprouvée. De l'Isle-Adam ébaucha là une amitié avec un écrivain débutant, doué d'un talent d'une originalité très spéciale, J.-K. Huysmans. Quelques années plus tard, cette liaison devait se transformer en une affection pleine de virilité et de tendresse; l'auteur aujourd'hui justement célèbre de *A rebours* et de tant d'autres œuvres géniales et profondes avait été marqué pour adoucir par sa présence, par la délicatesse et par la force de son cœur la cruelle agonie du poète. Je reparlerai bientôt de cette liaison.

Villiers s'occupait aussi à réunir ses nouvelles éparses en un volume intitulé *Contes cruels* qui parut l'année suivante chez Calmau-Lévy et mit le sceau à sa réputation de grand artiste. Cet ouvrage est peut-être celui qui montre le mieux, sous ses faces diverses, le talent si complexe et si original de l'auteur. Son symbolisme se déploie magnifiquement dans des pièces comme *Impatience de la Foule* et *Vox populi;* son mysticisme éclate dans *Vera*, sa raillerie profonde, aiguë, philosophique produit ces nouvelles si savoureuses

dans leur étrangeté, presque prophétiques, telles que *la Machine à gloire*, *l'Affichage Céleste* et *l'Etna chez soi*, que les exploits récents de l'anarchisme à Paris rendent d'une actualité saisissante. Enfin le poète, l'idéaliste répand toutes les débordantes richesses de son imagination dans ces pages éblouissantes de l'*Annonciateur* qu'on lit avec une émotion profonde même après avoir lu l'*Hérodias* de G. Flaubert. C'est à propos de l'*Annonciateur* que l'auteur disait :

— Si je pense magnifiquement, on trouvera littéraire ce que j'écris. Ce n'est pourtant que ma pensée clairement dite, et non point de la littérature, laquelle n'existe pas et n'est que la clarté même de ce que je pense.

Il a, d'ailleurs, admirablement décrit son idiosyncrasie et sa destinée d'artiste et de penseur dans ce merveilleux et mélancolique symbole :

— Hélas ! nous sommes pareils à ces cristaux puissants où dort, en Orient, le pur esprit des roses mortes et qui sont hermétiquement voilées d'une triple enveloppe de

cire, d'or et de parchemin. Une seule larme de leur essence conservée ainsi dans la grande amphore précieuse (fortune de toute une race et que l'on se transmet par héritage, comme un trésor sacré tout béni par les aïeux) suffit à pénétrer bien des mesures d'eau claire. Et celles-ci, à leur tour, suffisent pour embaumer bien des demeures, bien des tombeaux, durant de longues années !... Mais nous ne sommes pas pareils (et c'est là notre crime) à ces flacons remplis de banals parfums, tristes et stériles fioles qu'on dédaigne le plus souvent de refermer, et dont la vertu s'aigrit ou s'évente à tous les souffles qui passent.

Malgré la dureté de son ironie et le vaste champ de sa pensée, on aurait tort d'imaginer que Villiers fut, dans la vie quotidienne, un être atrabilaire ou silencieux. Il était au contraire, doué d'une gaîté robuste qui ne s'affirmait jamais autant que lorsqu'il se trouvait aux prises avec la misère.

A ses débuts dans la vie de Paris il se laissait aller devant tous à cette joie d'exister

qui se traduisait chez lui par un débordement de verve et d'humour ; mais il s'aperçut vite, hélas ! que les applaudissements de la galerie étaient intéressés : les excellents camarades littéraires préparaient leurs carnets de notes lorsque l'Isle-Adam apparaissait, et, ses mots, ses idées de nouvelles, ses fantaisies humoristiques qu'il racontait sans arrière-pensée, tout cela était soigneusement recueilli par les écumeurs de lettres. Le pauvre poète en ouvrant au hasard un journal ou une revue y trouvait ses idées, ses créations, indignement mutilées et travesties, impudemment signées de noms qui n'avaient rien à voir avec le sien.

Ces vols à mains veloutées, beaucoup d'autres trahisons basses, empoisonnèrent cette âme, naturellement très naïve et très sincère. Dans une remarquable étude sur Villiers de l'Isle-Adam parue dans la *Nouvelle Revue* (mai 1890), M. G. Guiches a très heureusement rendu ce changement qui se fit dans le cœur du poète et qui affecta même son allure physique :

« Lorsqu'il s'aperçut enfin de ce pillage, dit M. Guiches, qu'il comprit les dessous intéressés de ces transports avec lesquels on encourageait ses expansions faciles, une réaction se fit en lui soudainement. Son âme, tout en dehors, se rétracta. Son ingénuité se retrancha derrière une méfiance excessive comme était excessive sa simplicité. Sa parole devint hésitante, n'eut plus la franchise des abandons primitifs. De fugitives lueurs de soupçons donnèrent à ses yeux des timidités sournoises. La poignée de main ne s'offrit plus. Elle attendit et se détacha de son bras avec une indolence désenchantée. »

Mais lorsque Villiers était loin du boulevard, loin des hommes de lettres, lorsqu'il se sentait réchauffé et vivifié par une atmosphère d'amitié et d'admiration sincères, alors il redevenait lui-même et son éblouissante gaîté jaillissait en fantaisies imprévues : c'était un perpétuel feu d'artifice et l'artificier semblait ne jamais pouvoir épuiser son magasin de fusées, de pétards, de feux de Bengale et de chandelles romaines !

Il ne racontait pas seulement, il mimait en grand et original acteur ; il donnait ainsi aux innombrables personnages qui s'envolaient de son imagination une apparence réelle et en même temps fantastique, imitant leurs regards et leurs voix, leurs gestes, leurs attitudes. Parmi ces créations qui semblaient sortir des rêves d'Hoffmann, d'Edgard Poë ou du doyen Swift, le préféré de Villiers de l'Isle-Adam fut toujours l'illustre Tribulat Bonhomet, *le fils du petit docteur Amour Bonhomet qui eut les aventures dans les mines.*

Pendant nos délicieuses soirées, ces longues flâneries nocturnes à travers Paris qui passaient si rapidement en sa compagnie, j'ai assisté à bien des métamorphoses du célèbre et scientifique personnage : car, dans l'idée de son créateur, Bonhomet devait successivement s'incarner — restant toujours l'architype de son siècle — dans toutes les situations qu'un homme peut occuper ; il devait être tour à tour professeur, ministre, agent de police, médecin, philosophe, explorateur,

conférencier. Je me souviens de quelques-unes de ces transformations du personnage demeurées inédites, la mort, n'ayant pas permis à Villiers de les lancer dans la circulation.

Il y avait d'abord un Bonhomet général en chef, haranguant les troupes avant la bataille. Il leur signifie que les idées de gloire, de patriotisme sont abolies : il les invite à se faire tuer pour sauver l'industrie, l'agriculture et le commerce, triples mamelles de la France ! — Soldats ! plus d'inutiles enthousiasmes pour des utopies creuses et démodées ; combattez, vainquez et mourez pour le salut de nos chemins de fer !

Puis, comme pendant au Bonhomet tueur de cygnes, voici le Bonhomet chasseur d'hermines. Il a lu que ces bêtes immaculées meurent aussitôt qu'une tache vient souiller leur éclatante blancheur, alors il va se mettre à l'affût, armé d'un étonnant et silencieux fusil chargé d'encre et en extermine *quelques grosses*. Mais le plus hardi peut-être est le Bonhomet religieux.

Après un inénarrable séjour à Pathmos,

le docteur se décide à accomplir les Ecritures, lesquelles prophétisent qu'il ne restera pas *pierre sur pierre* de Jérusalem. Or, en passant par les lieux saints, il a vu debout quelques arceaux, des murs, des maisons, etc. Il revient donc à Jérusalem, escorté d'un entrepreneur de démolitions et d'une nuée d'ouvriers pour accomplir *la lettre* des Ecritures et ne pas laisser *pierre sur pierre*. Comme il est avant tout de son siècle il donne à son entreprise un caractère civilisateur et commercial. Il établit un *lavatory* sur le Thabor, un *Bar* à Gethsemani, un tramway de Haceldama au Calvaire et un petit café chantant dans le Jardin des Oliviers, avec Paulus comme étoile. Ses lettres d'avis et ses factures sont datées du Sinaï !

Je ne quitterai pas définitivement le docteur sans mentionner une anecdote authentique mais assez peu connue où il joue le principal rôle.

Pendant l'automne de 1879 Villiers de l'Isle-Adam, en compagnie de Judith Gautier, de Catulle Mendès, et d'une grande foule d'a-

deptes, s'était en allé à Bayreuth pour voir le divin Wagner et pour assister à la représentation de la trilogie des Niebelungen et de Parsifal. Le maître qui faisait la pluie et le beau temps à la cour de Bavière présenta Villiers au roi et à ses augustes invités, parmi lesquels se trouvait le grand-duc de Russie qui est le tzar actuel. Wagner avait si souvent parlé de Tribulat Bonhomet qu'il avait vivement surexcité la curiosité de son souverain, et, bon gré mal gré, le poète dut consentir à une lecture de son œuvre. Pour cette séance la cour s'était réunie au grand complet.

Dès le début il y eut un murmure de rires étouffés, d'éventails qui déferlent : à mesure que la lecture continuait, la gaîté des spectateurs s'accentuait, prenait des proportions bruyantes, la présence du roi n'y faisait rien ; d'ailleurs il riait plus fort que les autres. Villiers était très étonné, un peut inquiet même de cette extraordinaire hilarité. Il savait bien que son Bonhomet avait des côtés profondément comiques ; mais il ne se serait jamais attendu à susciter un tel accès de bonne humeur chez

d'aussi graves personnages : enfin la tempête joyeuse devint telle, que le lecteur s'arrêta et jeta sur son auditoire un regard circulaire plein de vagues soupçons. Le duc de Weimar, qui se trouvait placé à côté de lui, lui toucha l'épaule et, du doigt, lui indiqua un personnage assis tout en face. Villiers poussa un petit cri aigu, laissa son manuscrit s'échapper de ses mains tremblantes et donna les signes manifestes d'un singulier effroi. Les rires redoublèrent. Qu'avait-il donc, vu ? — Là, vis-à-vis de lui, à quelques pas, entouré d'un essaim de jolies femmes, le docteur Tribulat lui-même, en chair et en os, en os surtout, le fixant avec des yeux brillants ! Son énorme bouche s'ouvrait pour liver passage à un rire tonitruant et ses mains gigantesques donnaient le signal des applaudissements. De fait, c'était Liszt ; — dès les premières lignes du manuscrit qui décrivent minutieusement le docteur, l'assemblée tout entière avait été frappée de la ressemblance singulière entre le grand pianiste et Tribulat Bonhomet ; à mesure que la description avançait s'accentuait la ressemblance :

costume, gestes, manies, tout était d'une similitude frappante. Une seule personne ne s'apercevait pas de ce calque et riait plus bruyamment que les autres, c'était Liszt lui-même : la situation se prolongeant les accès de gaîté devinrent presque convulsifs, d'autant plus que Villiers, tout à sa lecture, conservait un sérieux imperturbable. Après cette péripétie *ce jour-là on ne lut pas plus avant.*

J'ai peu parlé jusqu'ici des opinions politiques de l'auteur des *Contes cruels :* c'est que, au fond, bien que Royaliste par instinct de race et catholique par sa foi, il considérait la politique contemporaine comme une science basse, vulgaire, comme un triomphe du mensonge, de l'hypocrisie et de la platitude, comme un but indigne d'être poursuivi par les esprits visités du souffle divin. Cependant, durant sa courte carrière de directeur de *la Croix et l'Epée*, il se fit le champion de la cause des Naundorff. Je suppose que l'étrangeté et le mystère dont cette cause s'enveloppe encore aujourd'hui séduisirent son imagination plus que les qualités personnelles

du famélique prétendant. Il demeura *Naundorffiste* même lorsqu'il ne fut plus à la tête de son journal et il était persuadé que les prétentions du futur Charles XI au trône de France étaient incontestables. Qu'on ne se hâte pas trop de crier à la fantaisie ! Des personnages plus graves que Villiers, après des recherches minutieuses, ont partagé ses convictions à cet égard. Jules Favre, qui défendit les prétentions des Naundorff devant les tribunaux français, était persuadé du bon droit des revendications de son client. Depuis, de nombreuses pièces, dont il paraît difficile de nier l'authenticité, ont été mises au jour qui prouvent, à tout le moins, que Louis XVII n'est pas mort au Temple. Le comte Hérisson, dans un curieux volume publié il y a quelques années et intitulé « *le Cabinet noir* », a très lumineusement exposé toute cette affaire étrange, et cette lecture, étayée de documents, est de nature à jeter le doute dans les esprits les plus incrédules et les plus sceptiques[1].

[1] Depuis la publication de l'ouvrage du comte d'Hérisson, il en a paru un sur le même point mystérieux d'histoire : *L'en-*

Quoi qu'il en soit Villiers était encore, en 1879, partisan enthousiaste de Naundorff, mais un incident les sépara cette année-là même.

Les quelques fidèles du monarque en expectative s'étaient réunis pour lui offrir un dîner. Villiers de l'Isle-Adam était assis à la droite du prince, absorbé et silencieux. Parmi les convives se trouvait le vieux comte de F... qui, depuis quarante ans, avait tout sacrifié, son intelligence, son énergie, son temps et sa fortune pour le bien et le succès de celui qu'il considérait comme son souverain légitime. Je ne sais à quel propos, l'auguste invité s'irrita contre cet ancien et dévoué serviteur ; devant tous il l'accabla de reproches et d'injures, le traitant avec une dureté et une cruauté, sous lesquelles ce pauvre vieillard s'effondra en sanglotant. Une stupeur faite d'étonnement et d'indignation planait sur la petite assemblée. Alors, au milieu du silence général, Villiers

fant du Temple par le baron de Gungles (Strosse, éditeur), livre des plus documentés faisant la preuve du droit des Naundorff à se prétendre les descendants du dauphin de France.

se leva, le verre en main, et se tournant vers le prince :

— Sire, dit-il, je bois à Votre Majesté. Vos titres sont décidément indiscutables. Vous avez l'ingratitude d'un roi !

XV

Fragments de notes écrites en 1879. — Envoûtement d'une mondaine. — Villiers et Mar'Yvonne. — Un mystère. — Villiers candidat aux élections du conseil général. — Patronage du comité royaliste. — Opinions de la Presse. — Conférences. — Projets du futur conseiller. — Mon départ de Paris. — Séparation. — Villiers en 1880, d'après G. Guiches.

En cherchant, à travers de vieux papiers, quelques traces du cher ami défunt dont je raconte la vie, j'ai retrouvé plusieurs feuillets de notes que j'écrivais à cette époque, vers la fin de 1879. Ces notes sont pleines de Villiers (car je vivais alors presque quotidiennement avec lui) ; elles ont, à défaut de tout autre mérite, celui d'avoir été prises sur le vif et de refléter fidèlement mes impressions premières. C'est donc à elles que j'emprunte le

récit d'une des dernières aventures parisiennes du poète à laquelle j'ai assisté : le lecteur ne m'en voudra pas, je l'espère, d'essayer de rompre la monotonie de mon récit en me citant ainsi moi-même.

Octobre 1879. — Mathias est de retour de Bayreuth depuis quelques jours, et hier il m'a donné un nouvel exemple de l'espèce d'envoûtement qu'il exerce par sa conversation sur tous les humains généralement quelconques. En ce moment, il y a de passage ici une parente éloignée à moi, jeune, charmante, élégante et déplorablement futile ; elle est venue à Paris pour faire des emplettes, une corbeille de mariage, je crois qu'elle a pour mission d'assortir. Dieu sait ce que renferme le cerveau d'une jeune mondaine qui arrive à Paris avec beaucoup d'argent pour faire des achats : tout ce qui n'est pas grands magasins, modistes, couturières, dentelières, bijoutiers, etc., n'existe plus pour elle ! Hier cependant, Mme de X... avait consenti à monter quelques instants chez moi, pour se reposer en me parlant un peu

du pays : mais, d'avance elle m'avait montré sa liste et avait posé ses conditions : trente minutes, montre en main, ni moins, ni plus. Vers deux heures et demie, c'est-à-dire après les quinze premières minutes, Mathias, qu'elle ne connaissait pas, a fait son entrée... Eh bien ! à six heures du soir lorsque Mar'-Yvonne (nom de ma Bretonne) apporta la lampe, ma charmante cousine était assise sur mon canapé, admirant Villiers qui, debout, au milieu du salon, lui montrait, avec d'inénarrables poses, de quelle façon valse le roi de Bavière ! — Comment ce miracle s'est-il accompli ! ah ! voilà ! les séances de ce genre défient toute description : il faut y assister. Pendant cette après-midi d'hier, Mathias a joué, chanté, mimé toute la trilogie des Niebelungen, parsemant son exécution d'anecdotes bizarres, de calembours odieux, de réflexions étonnantes, de railleries acerbes : il a décrit, avec force gestes, cris, bondissements, Bayreuth, le théâtre, les spectateurs : il a successivement imité avec une maëstria surprenante, tous les personnages augustes,

illustres ou toqués qu'il a rencontrés là-bas, depuis le roi et les princesses, jusqu'aux désopilants professeurs de musique des universités allemandes ; il nous a donné une magnifique représentation du maître Wagner, impétueux, tyrannique, faisant marcher à la baguette toute cette petite cour et régentant le roi comme un pion régente un élève des classes inférieures. Enfin, il a été, ce qu'il est parfois, inimitable et irrésistible. — « Oui, m'a dit ma jeune parente que je reconduisais, je suis à la fois furieuse et si contente ! jamais je n'ai eu autant de plaisir ! Il est plus amusant que tous les théâtres de Paris ensemble ! » — En revenant j'ai entendu Mathias qui se disputait avec Mar'Yvonne dans ma chambre à coucher. Je l'ai trouvé bouleversant mon armoire à glace pour choisir des cravates blanches. — « Ah ! voilà mon affaire, disait-il, des cravates graves, graves, très graves !...» Il en a enveloppé trois dans un vieux journal et, sans me rien dire, après une vigoureuse et muette poignée de main, il se préparait à sortir. J'ai voulu l'interroger :

— Chut !... un mystère... — Importance capitale ! tu sauras tout bientôt !... et il est sorti sur un formidable éclat de rire.

Son œil a des lueurs inquiétantes qui dénoncent quelque terrible mystification. J'ai questionné Mar'Yvonne, elle m'a répondu : — Pour sûr, monsieur, M. Mathias manigance quelque chose. Y m'a apporté deux chemises pour que je les ly repasse et il m'a dit : « Vous comprenez bien, Mar'Yvonne, « faut qu'elles soient éreluisantes, éreluisan- « tes... comme le dedans de vos « *casteroles* ». Qu'est-ce que cela veut dire ? A-t-il des projets matrimoniaux ?

Novembre 1879. — Il ne s'agissait nullement de mariage, et la nouvelle extravagance de Villiers dépasse au point de vue comique toutes les plus belles conceptions de l'immortel Labiche : Mathias est candidat, dans le XVIIe arrondissement, aux élections pour le Conseil général de la Seine qui doivent avoir lieu le 10 janvier prochain. Ce n'est pas tout : le père de Bonhomet est porté par le comité royaliste de Paris qui le présente, le patronne,

fait tous les frais de son élection. C'est absolument invraisemblable et pourtant c'est à la lettre ! Il a ensorcelé les personnages les plus graves, séduit les plus récalcitrantes douairières, enthousiasmé le clergé de sa paroisse ! Les cravates, les chemises qui m'intriguaient étaient pour les conférences. Il en a fait deux des plus brillantes, paraît-il : son rival républicain est le terrible nègre Hérédia, un noir rouge. Tous les journaux parlent ce matin de cette candidature inattendue et en rient. Comme toujours, le *Figaro* est charmant pour Villiers, mais il traite un peu la chose en fantaisie poétique. Au contraire quelques vieilles feuilles monarchiques, comme la *Gazette de France*, appuient, avec force éloges, les prétentions de l'écrivain. Aujourd'hui même, j'ai longuement causé de toute cette aventure avec le cousin, et, malgré ses railleries, ses plaisanteries, je me suis assuré qu'au fond il ne considère nullement la chose comme une mystification ; je suis certain qu'il a le secret espoir et le secret désir d'un succès : telles sont les contradictions du cœur humain ! Ce

poète admirable, cet artiste par excellence vient de me dire cette phrase inouïe dans sa bouche : — « Après tout, je suis de l'avis de Bulwer : L'homme véritablement fort doit débuter par les lettres, continuer par les affaires publiques et finir au pouvoir ! » Heureusement ce n'est là qu'un rêve d'ambition qui passe à travers son vaste cerveau et dont bientôt il rira lui-même. Villiers d'ailleurs, quelles que soient ses illusions à cet égard, n'a aucune chance d'être élu. Il m'a dit encore qu'il avait inquiété légèrement certains braves délégués en leur annonçant que, s'il avait l'honneur d'être nommé, il demanderait, à un point de vue simplement esthétique, la suppression de quelques monuments, tels que l'Opéra, l'église Saint-Sulpice et le Panthéon : il veut aussi, dans le but d'assurer un refuge aux gens de lettres, essayer d'obtenir le rétablissement de la prison pour dettes !...

Complétons ces fragments de notes personnelles par le très curieux passage suivant, extrait d'un article dont j'ai déjà parlé, con-

sacré par Villiers de l'Isle-Adam à la gloire de Mlle Augusta Holmès :

« J'avais été porté par le comité royaliste aux élections du conseil général de Paris, le 10 janvier 1880. C'était, si fidèle est ma mémoire, au XVIIe arrondissement, contre M. de Hérédia, le terrible révolutionnaire. (Soit dit, par occasion, les résultats de ces élections étant, de nos jours, parfaitement connus à l'avance, à vingt-cinq voix près, dans tous les comités, j'avais accepté seulement pour l'honneur de la défaite.) J'obtins donc les six cents suffrages attendus. Mon aimable compétiteur, dont alors le *Figaro* publia les poésies émues et fugitives, se concilia l'excédent convenu des mille ou douze cents voix sagaces, auxquelles il doit son triomphe, et chacun des deux littérateurs fut content.

« Mais, en ce qui nous occupe, le plaisant de cette affaire est que, dès cette époque déjà, le projet du Conservatoire lyrique de la Ville de Paris était fortement en question et que, l'avant-veille du grand jour, dans une soirée, j'avais déclaré, devant deux des membres les

plus *terre-à-terre* et les plus cramoisis du conseil que si, contre toutes prévisions (le peuple ayant enfin ses versatilités), je l'emportais en cette aventure, mon premier soin serait, l'heure venue, de notifier à la commission la compétence utile et pratique de l'éminente compositrice comme membre du jury officiel de ce concours. Or, avec ce sourire doux et entendu qui leur sied d'ailleurs, nos deux purs m'appelèrent « poète » (ce qui m'amuse toujours) et renvoyèrent mon projet de nomination *dans les nuées*. Je les décorai donc du titre de « prosateurs » pour flatter à mon tour leur amour-propre, et chose qui ne me surprit en rien, ce furent précisément ces deux membres, si j'en crois la Renommée, qui, l'année suivante, entraînèrent la commission en faveur de la musicienne et la firent nommer du jury à une majorité enthousiaste : Quels poètes ces conseillers municipaux!... »

Je n'ai pas assisté à la conclusion de cette mirifique aventure. A la fin de 1879 d'impérieux événements de famille me rappelèrent en Bretagne ; je croyais, alors, que je n'y

ferais qu'un séjour momentané : la Providence l'a rendu définitif et, depuis, je n'ai plus été à Paris qu'en qualité de passant.

Dès lors, malgré ma profonde affection pour Villiers, malgré notre intimité étroite de plusieurs années, je n'eus plus avec lui que de rares communications se mêlant à de rapides rencontres, plus rares encore. Est-ce à dire que Villiers fût un indifférent? Non, certes, il avait, au contraire, ce que le peuple appelle, un cœur d'or ; mais, pour qu'il vous aimât, il fallait votre présence réelle : il vivait tellement dans le rêve, dans l'au-delà, que, si vous ne lui rappeliez pas constamment et d'une façon matérielle votre existence, vous arriviez, peu à peu, à occuper dans son esprit une place vague, indéterminée comme le souvenir lointain et doux, d'un mort aimé, perdu depuis longtemps. Ce fut mon cas. D'ailleurs, de nouveaux éléments, des affections d'une nature plus intimes entrèrent dans sa vie ; peu après notre séparation, une notoriété littéraire plus grande lui procura des amitiés et des admirations nouvelles, l'obligea

également à une production plus constante, plus régulière ; les dernières années de Villiers ont été, sans doute, les plus remplies. Puis vinrent la maladie, l'hôpital, la mort, sans que, hélas ! nous nous soyons jamais vraiment retrouvés, repris, l'un l'autre. Qu'importe ! Ma foi est la sienne ; si la vie est dure, du moins elle est brève : bientôt nous serons réunis.

Ici donc s'arrêtent mes souvenirs personnels : c'est aux articles innombrables, publiés sur Villiers de l'Isle-Adam, au lendemain de sa mort, que je dois de pouvoir résumer en un dernier chapitre quelques détails sur les ultimes années de la vie du poète. Parmi ces articles, dont beaucoup sont remplis de faussetés et de légendes ridicules, une étude surtout mérite de fixer l'attention des artistes, c'est celle que M. G. Guiches a fait paraître dans la *Nouvelle Revue* et dont j'ai souvent parlé au cours de ce livre. Ce jeune et subtil psychologue (auquel la psychologie n'a pas desséché le cœur) a parfaitement pénétré certains côtés obscurs de la nature de l'auteur

d'*Axel :* il a rendu d'une façon saisissante, émue et vraie la lente métamorphose de ce naïf au milieu des hypocrisies, des duretés, des trahisons de la vie ; enfin il a tracé du poète, le portrait le plus admirable, le plus parlant que je connaisse, je le reproduis ici : qu'après l'avoir lu, mon lecteur se reporte à la belle image en tête de ce volume, et, Villiers de l'Isle-Adam, celui de 1880, ressuscité par la magie de la plume et de la gravure, paraîtra, vivant, devant lui :

« ... Il relevait la tête, d'un magnifique essor, rejetait ses cheveux en arrière, et la figure apparaissait dans toute son intellectuelle beauté ! Le front large, plissé de rides parallèles, affichait le souverain ensemble des facultés spirituelles en le développement d'une superbe page d'art ; aux tempes, des dépressions profondes accusaient des aptitudes mathématiques justifiées en de fréquentes occasions. Les yeux bleu pâle avaient l'en dehors caractéristique des mémoires exceptionnelles, une ardente saillie des globes éblouis de mysticisme et les larmes qu'y

faisaient monter les émotions religieuses ou de profondes sensations d'art, les rendaient étrangement lumineux. Toute la vie de la figure avait gagné le sommet et s'y maintenait. Les parties inférieures semblaient disparues, tant elles étaient réduites. Les maxillaires absorbés dans le renflement des joues ne détachaient plus les caractères d'animalité, l'activité des appétits, de même que le menton, caché sous une barbiche Louis XIII, laissait cependant deviner l'absence de volonté pratique par sa significative exiguïté. Une moustache effilée, souvent relevée à la mousquetaire, travestissait l'expression réelle de la bouche qui était l'anxiété du rêveur pourchassé par la vie dans la sécurité de son rêve, flairant de proches dangers, gardant aussi l'empreinte des paroles douloureuses dont les lèvres s'étaient humiliées pour de nécessaires sollicitations. De singuliers rires sortaient de cette bouche, des rires naïfs, interminables, éclatants, des rires brefs subitement interrompus, de petits rires aigus semblables à ceux de quelques savants

maniaques lorsqu'ils ont découvert le sens précieux d'une inscription, ou pareils à cette gaieté diabolique des vieux bonshommes que les livres fantastiques de l'Allemagne signalent dans de séculaires beffrois. »

XV

Dernières années. — Naissance d'un fils. — La veuve de Villiers. — Le petit Totor et son père. — Succès des *Contes Cruels*. — *L'Ève Future* dans le *Gaulois*. — La *Vie Moderne*. — *Le Nouveau Monde* massacré au Théâtre des Nations. — Mort du marquis et de la marquise. — Villiers abandonne les garnis. — J.-K. Huysmans. — *A Rebours*. — Jugement sur Villiers. — Amitié salutaire. — *Tribulat Bonhomet*. — *Propos d'au delà*. — Akedysséril. — *L'Amour suprême*. — *L'Ève Future* — La Critique. — Conférences en Belgique. — Succès. — Retour à Paris. — Prospérité. — *Histoires insolites*, *Nouveaux contes cruels*, *Axel*. — La maladie. — Nogent. — Lettre de J.-K. Huysmans sur les derniers moments et sur la mort de Villiers. — Conclusion.

L'événement le plus important de cette partie de la vie du poète est évidemment la naissance de son fils. Cette apparition, dans sa sombre existence, d'un enfant sur lequel

il pouvait laisser déborder tous les trésors, jusque-là jalousement conservés, de son admirable cœur, donna de nouvelles énergies, de nouveaux ressorts à ce pauvre grand artiste qui, désormais, n'espérait plus rien d'heureux sur cette terre. Il est remarquable que la production littéraire chez Villiers a été beaucoup plus régulière, beaucoup plus féconde à partir de cette époque. Sans doute les soucis de la paternité l'obligèrent, pour la première fois, à envisager d'une façon pratique les réalités de la vie.

Je n'ai jamais connu celle qui porte aujourd'hui le nom glorieux mais lourd de Villiers de l'Isle-Adam ; je sais qu'elle était d'extraction très humble et qu'elle n'avait reçu aucune éducation. Je sais que cette liaison fut la cause de calomnies de la part des ennemis du poète, de tristesse et d'étonnement de la part de quelques-uns de ses amis. Mais je sais aussi que cette femme fut pendant près de dix années la fidèle et vaillante compagne du grand artiste, je sais qu'elle lui adoucit, par son affection et son dévouement, les dernières

amertumes de la vie, qu'elle partagea ses misères, soigna ses infirmités, qu'en lui donnant un fils, elle lui procura la seule pure joie qu'il ait goûtée ici-bas. Je sais, enfin, qu'à son lit de mort, en face de l'Eternité, Villiers de l'Isle-Adam n'a pas cru cette humble compagne indigne du grand sacrifice qu'il consomma en lui donnant son nom, devant Dieu et devant les hommes. Pour toutes ces raisons la veuve de Villiers a droit à la déférence des admirateurs et des amis de son mari mort, et je crois ne pouvoir mieux témoigner la mienne qu'en désappointant de malsaines curiosités et en enveloppant d'un silence respectueux l'histoire de cette liaison qui ne regarde personne.

Aussitôt que le petit Victor (Totor dans l'intimité) fut sorti des premiers bégaiements de l'enfance et qu'il put un peu trottiner il devint le compagnon assidu des promenades de son père ; il était rare qu'on rencontrât l'un sans l'autre, le jour du moins ; et les joies, les étonnements, les admirations de Villiers en écoutant les bavardages de son petit gar-

çon avaient quelque chose de comique et de touchant.

Les *Contes cruels* parurent en 1881, chez Calman-Lévy : malgré toute l'indifférence du public parisien pour les véritables manifestations artistiques, celle-ci était d'une nature trop puissante, trop originale, pour ne pas créer un certain retentissement. Quelques gros bonnets de la critique ayant dédaigneusement accordé à l'œuvre une ou deux phrases élogieuses, toute la presse panurgienne les suivit bientôt dans cette voie ; telle est la puissance du journal qu'il suffit de quelques semaines pour rendre Villiers célèbre. Il profita de ce regain de succès pour placer de la copie dans diverses feuilles et revues et gagna ainsi un peu d'argent. Cependant *l'Ève Future* était à peu près terminée. Des amis qui connaissaient toute la gêne au milieu de laquelle se débattait l'écrivain, lui proposèrent de s'entremettre pour essayer de faire publier en feuilleton cette œuvre capitale de sa vie. Bien qu'il frissonnât d'horreur à la

pensée de voir son labeur découpé et servi par petites tranches quotidiennes au public, Villiers, pressé par de dures nécessités, accepta : ce fut le *Gaulois* qui eut l'idée au moins singulière de donner en pâture à ses lecteurs, clients habituels d'Ohnet, Tarbé et Montépin, l'œuvre effrayante et profonde du génial écrivain. La publication dut cesser dès le dixième feuilleton : les bourgeois se désabonnaient en masse. Pour Villiers, la déception ne fut pas bien grande. Il avait toujours considéré l'apparition de *l'Ève Future* au rez-de-chaussée du *Gaulois* comme une admirable mystification. Ce ne fut que deux années plus tard (en 1884) que son livre trouva un cadre digne de lui dans la *Vie Moderne*, belle et luxueuse revue qu'éditait alors la maison Charpentier. Villiers devint par la suite un collaborateur assidu de cette publication véritablement artistique.

Je ne parlerai que très sommairement de la ridicule représentation du *Nouveau Monde* qui eut lieu au Théâtre des Nations en 1883. Il est inutile, maintenant, de ressusciter d'an-

ciennes querelles. Villiers, dans cette occasion, fut cruellement berné, honteusement trahi : il n'eût jamais dû consentir à ce que sa pièce vît le feu de la rampe dans des conditions qui, d'avance, en assuraient infailliblement la chute. Je n'étais pas à la première représentation ; il y en eut cinq. Mlle Rousseil fut grotesque ; on m'a affirmé qu'elle avait joué mal exprès. Un de mes frères, assista, un soir, à ce massacre ; il m'a dit que, dans la salle, le vacarme était étourdissant ; Villiers conduisait le tapage, armé d'une énorme clef sur laquelle il exécutait de bruyantes tyroliennes. Ce remarquable drame historique (le plus beau peut-être qui ait été écrit sur ce sujet) attend toujours le bon plaisir d'un directeur intelligent et artiste ; mais je ne sais si cet oiseau rare existe en France.

Une double et cruelle séparation — rendue moins cruelle, pourtant, par la force de sa foi catholique — était réservée à Villiers à la fin de cette année 1883. Les deux lueurs qui, pendant tant d'années, avaient répandu sur

sa sombre vie un rayonnement de chaude affection, s'éteignirent presque subitement l'une après l'autre. La marquise et le marquis moururent doucement, à quelques mois seulement d'intervalle, dans leur petit logis de l'avenue Malakoff. La vie, en somme, n'avait pas été une ennemie pour eux : le marquis, jusqu'à la dernière heure, avait marché dans son rêve éblouissant, aveugle et sourd à toute réalité, voyant chaque jour, en un délicieux mirage, la fortune et la gloire qu'il atteindrait... demain ; plus intimes, plus tendres les illusions de la marquise : toutes se concentraient sur son Mathias ; dans ses songes elle lui voyait une glorieuse auréole autour du front et, les caresses des journaux (filialement son fils lui dissimulait les coups de poignard) bercèrent, jusqu'à son ultime battement, ce cœur où il n'y avait eu de la place que pour l'amour maternel. Le pauvre Villiers pleura beaucoup, pria avec ferveur au chevet des morts, dépensa tout l'argent qu'il avait (ce n'était pas beaucoup !) pour enterrer convenablement sa mère et son père, puis se

retourna vers son Totor avec un élan de tendresse passionnée.

C'est à cette époque qu'il abandonna la vie dans des appartements garnis. Il avait hérité du très simple mobilier des vieux où surnageaient encore quelques restes de splendeurs éteintes, un grand piano de Pape et une table Louis XV, avec de belles incrustations en cuivre.

La Providence devait bien à Villiers quelques compensations pour ces âpres douleurs si chrétiennement supportées : si elle ne réussit pas à combler le vide que mit dans sa vie la mort des siens, elle l'atténua, du moins par l'apport de quelques fortes et prévoyantes amitiés qui l'entourèrent jusqu'à son lit d'agonie. Parmi ces amitiés nulle ne lui fut plus utile et plus congénère que celle de J.-K. Huysmans ; jusqu'en l'année 1884, les deux littérateurs s'étaient coudoyés, fréquentés sans se connaître : ils s'effrayaient mutuellement de leur extériorité, ne se rendant pas compte de leur grande ressemblance psychique et intellectuelle. Cependant, tandis que Vil-

liers laissait tourbillonner ses rêves, au hasard des vents contraires, à travers des atmosphères spéculatives, Huysmans, plus maître de sa propre pensée, tenant toujours les rênes de son imagination, même dans ses plus violents écarts, canalisait les siens dans une des œuvres les plus fortes, les plus originales, les mieux conçues, les mieux exécutées de cette fin de siècle : je parle de *A Rebours*.

Ayant connu si bien le tréfonds de l'âme de Villiers, j'imagine, parce que j'ai ressenti moi-même en le lisant, quelles jouissances exquises la lecture de ce prestigieux livre dut lui procurer : oui, je vois ses yeux bleus se remplir de larmes, pendant qu'il savourait ces pages dans lesquelles s'incarne l'art vivant et immortel ! Ah ! ces émotions-là sont les plus belles, les plus nobles de la vie ! Mais ce qui toucha particulièrement Villiers, c'est que le grand écrivain avait consacré, dans son livre, un important passage à l'auteur de l'*Eve future*.

Je reproduis ici, en l'écourtant un peu, le

jugement d'Huysmans sur l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam : mais je dois tout d'abord faire observer qu'il est antérieur à la publication de ces deux œuvres maîtresses : *l'Eve future, Axel.*

« Alors il s'adressait à Villiers de l'Isle-Adam, dans l'œuvre éparse duquel il notait des observations encore séditieuses, des vibrations encore spasmodiques, mais qui ne dardaient plus, à l'exception de sa *Claire Lenoir* du moins, une si bouleversante horreur... Ce conte dérivait évidemment de ceux d'Edgard Poë, dont il s'appropriait la discussion pointilleuse et l'épouvante.

« Il en était de même de l'*Intersigne* qui avait été plus tard réuni aux *Contes Cruels*, un recueil d'un indiscutable talent, dans lequel se trouvait *Véra* une nouvelle, que des Esseintes (c'est le héros du livre de Huysmans) considérait ainsi qu'un petit chef-d'œuvre.

« Ici, l'hallucination était empreinte d'une tendresse exquise ; ce n'étaient plus les ténébreux mirages de l'auteur américain, c'était une vision tiède et fluide, presque céleste ;

c'était, dans un genre identique, le contre-pied de Béatrice et de Ligeia, ces mornes et blancs fantômes engendrés par l'inexorable cauchemar du noir opium.

« Cette nouvelle mettait aussi en jeu les opérations de la volonté, mais elle ne traitait plus de ses affaiblissements et de ses défaites sous l'effet de la peur ; elle étudiait, au contraire, ses exaltations, sous l'impulsion d'une conviction tournée à l'idée fixe ; elle démontrait sa puissance qui parvenait même à saturer l'atmophère, à imposer sa foi aux choses ambiantes . . . . . .

. . . . . .

« Mais, dans le tempérament de Villiers, un autre coin, bien autrement perçant, bien autrement net, existait, un coin de plaisanterie noire et de raillerie féroce ; ce n'étaient plus alors les paradoxales mystifications d'Edgard Poë, c'était un bafouage d'un comique lugubre, tel qu'en ragea Swift. Une série de pièces : *les Demoiselles de Bienfilâtre*, *l'Affichage céleste*, *la Machine à Gloire*, *le Plus beau dîner du monde*, décelaient un esprit de

goguenardise singulièrement inventif et âcre. Toute l'ordure des idées utilitaires contemporaines, toute l'ignominie du siècle étaient glorifiées en des pièces dont la poignante ironie transportait des Esseintes. »

Un peu plus loin, dans une anthologie que des Esseintes a fait imprimer à son usage, « petite chapelle, placée sous l'invocation de Baudelaire », nous trouvons le *Vox populi* de Villiers, « une pièce superbement frappée dans un style d'or, à l'effigie de Leconte de l'Isle et de Flaubert ».

Ce grand livre d'*A Rebours* fut donc le trait d'union qui réunit dans une amitié désormais indestructible Huysmans et de l'Isle-Adam ; cette affection, à la fois tendre, prévoyante et virile fut très salutaire à Villiers ; elle lui épargna bien des heurts, lui adoucit bien des amertumes et des humiliations : elle lui aurait donné, s'il eût vécu, le goût de la vie régulière, sobre, enfermée, travailleuse et l'eût peu à peu écarté de cette atroce existence où il s'est consumé. Malheureusement

Huysmans l'a connu trop tard, la mort l'avait déjà marqué.

Entre le *Nouveau Monde* et l'*Eve future* (de 1883 à 1886) Villiers de l'Isle-Adam produisit beaucoup. Ce fut d'abord *Tribulat Bonhomet*, premier volume d'une longue série projetée, qui devait relater minutieusement toutes les aventures et les découvertes de l'illustre docteur. Voici comment l'auteur s'exprime à ce sujet dans l'*Avis au lecteur*, placé en tête de son ouvrage :

« Nous donnons aujourd'hui, pour initier le public au *caractère* du docteur Bonhomet, d'abord trois nouvelles qui indiquent, à grands traits, l'intime de son individu.

« Le docteur prend, ensuite, lui-même, la parole et nous raconte l'histoire plus qu'étrange de *Claire Lenoir*, dont nous lui laissons entièrement la lourde responsabilité.

« Si, comme nous sommes fondés à le craindre ce personnage (incontestable s'il en fut !) obtient quelque vogue, nous publierons bientôt, non sans regrets, les *anecdotes* dont il est le héros et les *aphorismes* dont il est l'auteur. »

Ce volume contient, en outre de *Claire Lenoir*, l'admirable allégorie ironique de Bonhomet chasseur de cygnes, *la motion du docteur Tribulat Bonhomet touchant l'utilisation des tremblements de terre, et le banquet des éventualistes.*

A *Tribulat Bonhomet* succédèrent *Propos d'au delà* (1 vol., Brunhoff, éditeur) et le superbe poème en prose *Akëdysseril* qui montre dans toute sa splendeur réelle l'éblouissante vision des Indes Orientales. Puis, presque en même temps que *l'Ève Future*, un autre rêve, empreint de magnificence et de tristesse, *l'Amour suprême* parut chez les mêmes éditeurs. Enfin, en 1886, *l'Ève Future*, sous sa forme définitive, fit son apparition à la devanture des libraires dans le revêtement d'une couverture étrange. En dédiant son livre *aux rêveurs, aux railleurs*, Villiers en donne pour ainsi dire la clef. Cet ouvrage, en effet, est un champ clos où luttent incessamment, sans jamais triompher l'un de l'autre, le Rêve et l'Ironie. L'auteur avait écrit pour cette œuvre, la plus importante qu'il ait produite de son

vivant, une longue préface dont la première partie seulement a été publiée en tête du volume. M. G. Guiches a rétabli le texte primitif et complet de cette préface dans la remarquable étude que j'ai souvent citée au cours de ce livre. J'en détacherai seulement la phrase suivante :

« ... Je ne connais à mon livre ni de précédents, ni de congénères, ni d'analogues. Quelque colère, quelque indifférence qu'il suscite, non, je ne le crois pas de ceux que l'on oublie, car ce dont il s'agit, en réalité, en ses sombres pages, n'est nullement du fameux *De omni re scibile*, mais de l'*Et quibusdam aliis...* »

L'Ève future causa une sorte de stupeur dans les rangs de la critique : ces messieurs ne savaient véritablement pas ce qu'ils devaient en dire : cela ne ressemblait en rien à ce qui s'écrivait habituellement : de plus, la réputation de Villiers leur faisait craindre quelque mystification... Cependant il était impossible de ne pas reconnaître que ce livre contenait à lui seul plus d'imagination, plus de science et plus d'art que tout ce qui paraissait à la

même époque. Pour se tirer d'affaire les reviewers se lancèrent dans des éloges vagues ou dans des railleries faciles mitigées de blandices. Tous, du reste, sans bien comprendre, acclamèrent « l'incontestable supériorité intellectuelle » de cette « originale conception ». Villiers, du coup, fut sacré grand écrivain ; sa renommée traversa le détroit et la frontière et causa des préoccupations à la littéraire Belgique, toujours à l'affût de ce qui fleuri en France. L'année suivante, un comité de conférences, ayant son siège social à Bruxelles, faisait à l'auteur de *l'Ève future* de lucratives propositions. Bien que déjà très atteint du mal qui devait l'emporter, Villiers accepta avec enthousiasme cette occasion d'émettre publiquement ses idées sur l'art et sur les hommes. Il partit et n'eut pas, comme Baudelaire, à se plaindre de la réception des excellents Belges. Son succès fut très grand. Quelques rapides billets de lui, adressés à un ami et publiés par M. Guiches dans la *Nouvelle Revue* permettent de suivre la trace de ses triomphes. Je les reproduis ici ; disons, pour

en expliquer certains détails que Villiers avait quitté Paris au moment même où allait paraître, à la librairie Quantin, un nouveau recueil de lui : *Les histoires insolites*.

« Mon cher M...

« Je vous écris à la hâte. Je ne puis envoyer au *Gil Blas* pour la note, que demain, venant de faire une conférence et me trouvant fatigué, malgré l'étonnant succès qui m'arrive.

« Je vous prie (en grande hâte), la poste part, de faire le service avec envoi de l'éditeur (en l'absence de l'auteur). Cela se fait tous les jours. J'ai huit cents francs de conférences à gagner. Je ne peux pas revenir si vite. Mais, demain, je consacre toute la journée à rédiger notes et le reste pour le volume. Sans compter que j'ai tout un autre livre d'épreuves à corriger d'un coup.

« Il y a au moins cinq cents exemplaires de vendus d'avance en Belgique, à cause des conférences où j'en ai lu et où je vais en lire quelques extraits. Je vais mardi à Liège, puis

à Anvers, Gand, etc. Je serai à Paris sous dix jours.

« Votre main. »

« Mon cher M...

« Vous ne m'envoyez pas de livres et cependant vous ne sauriez croire l'enthousiasme avec lequel je suis reçu ici et comme plus de deux ou trois cents lettrés achètent les livres qui, à tort ou à raison, ne sont pas uniquement écrits pour le cabinet ou pour alimenter le feu.

« Les journaux disent des choses étonnantes et je suis bien content. Je vais faire des conférences dans plusieurs villes et j'espère revenir avec un peu d'argent. Je ne pourrai guère repartir avant samedi ou dimanche. Il n'est pas possible que les *Histoires insolites* ne soient pas encore brochées.

« Je vous serre bien la main.

« VILLIERS. »

« *P.-S.* J'ai déjà contracté l'accent belge. »

« Mon cher ami.

« En toute hâte, le courrier part. Succès colossal, cinq rappels, la reine, etc. Tous les journaux, trois colonnes sur moi. Je demeure au Grand Hôtel, chambre 147.

« Poignée de main en hâte.

« VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. »

« *P.-S.* Envoyez *Histoires insolites*, pour des lectures. »

Ainsi donc la réalité, si revêche pendant longtemps envers Villiers, consentait, sur le tard, à lui prodiguer ses sourires. Ah ! elle ne le faisait que pour lui rendre plus cruels les derniers coups dont elle se préparait à le frapper. C'est qu'elle le détestait ce gentilhomme, ce poète, qui avait toujours accepté avec un superbe dédain ses blessures les plus rudes, les ressentant à peine grâce au souverain baume de rêve que sa marraine, la fée Idéal, lui avait donné à sa naissance. Pour se venger de tant de mépris, voici que

la réalité allait appeler à son secours la lancinante douleur physique.

Tout souriait à Villiers en cette année 1888 ; la gêne l'avait abandonné, la célébrité était venue, les éditeurs l'accueillaient d'un sourire bienveillant ; on l'appelait « Maître », aux soirées de Charpentier le menu fretin des lettres répandait autour de lui un bourdonnement flatteur. *Axel* paraissait avec retentissement dans la *Revue indépendante*. On achetait actuellement ses livres, les *Histoires insolites*, et les *Nouveaux Contes cruels ;* Villiers lui-même s'étonnait de ce revirement.

Tout à coup la maladie se dressa debout en face de lui, ennemie terrible, implacable ; elle le saisit à bras le corps, le terrassa, le jeta sur son lit, râlant, grelottant, perdu, tordu dans d'ignobles souffrances. Le pauvre poète, quelque temps auparavant, las de Paris, ayant la nostalgie des bois, des eaux et de la verdure, s'était retiré à Nogent-sur-Marne. C'est là que la mort envoya ses jaunes ministres prendre possession.

Comment il quitta Nogent pour l'établis-

sement des frères Saint-Jean de Dieu, comment il y agonisa, comment il y mourut après avoir accompli un dernier sacrifice digne de toute sa vie, un autre, lecteur, va vous le dire mieux que moi. Car pour connaître dans ses détails véritables et navrants l'histoire de cette fin d'un poète, j'ai fait appel à celui qui en a été le témoin profondément ému, au soutien des suprêmes défaillances de Villiers, au dernier vivant qui l'ait salué sur les bords de l'éternité. M. Huysmans a compris mon appel ; pour rendre un dernier hommage à son compagnon, à son ami, il a voulu, malgré leur amertume, revivre les heures douloureuses passées au chevet de l'agonisant, et voici ce qu'il m'a écrit :

« Paris, 21 avril 1892.

« Monsieur et cher confrère.

« Vous n'êtes pas un inconnu pour moi. J'ai lu vos pages sur Villiers dans l'*Hermine ;* plusieurs fois, si mes souvenirs ne me déçoivent point, notre ami me parla de vous.

Je savais donc avoir affaire à un camarade dont la vue seule me demeurait ignorée, lorsque Landry[1] me révéla votre projet de livre.

« J'ai beaucoup aimé Villiers et, comme vous, je me trouve, certains soirs, alors surtout qu'il m'a fallu subir de stériles bavardages, hanté par l'évocation de l'écrivain qui fut, à coup sûr, avec Barbey d'Aurevilly, le plus étonnant causeur de ce temps.

« Je l'ai connu, il y a bien des années, en 1876, à la *République des Lettres* où nous écrivions tous les deux et chez Catulle Mendès qui dirigeait cette revue. Puis, des fréquentations diverses, des goûts opposés d'existence nous éloignèrent. Après *A Rebours*, je le retrouvai; dès lors, loin du boulevard, nos relations reprirent. Il venait avec son enfant, le petit Totor, dîner, le dimanche, chez moi. Ce fut pour ceux qui le virent alors d'inoubliables

[1] M. G. Landry, premier commis de la librairie Savine, que je ne saurais trop remercier de la sympathie qu'il m'a témoignée, de l'aide qu'il m'a donnée, des renseignements qu'il m'a fournis pendant la composition de mon livre.

fêtes! Villiers si défiant, si légitimement sur ses gardes aussitôt qu'il apercevait des gens de lettres, ne bafouillait plus, comme il avait l'habitude de le faire dès qu'il croyait s'être trop livré et, se sentant au milieu d'amis éprouvés et d'admirateurs sûrs, à l'abri de tout larcin d'idées et de toute traîtrise, il s'emballait, parlait de sa vie alors, devenait tout à la fois lyrique et réaliste, ironique et fol.

« Je me rappelle, à ce propos, un 14 juillet où il vint dîner à Montrouge chez le père de Lucien Descaves. Après le repas, il se mit au piano et, perdu, hors du monde, chanta de sa voix frileuse et fêlée des morceaux de Wagner dans lesquels il immisçait des refrains de caserne, raccordant le tout par des rires stridents, des calembredaines toquées, des vers étranges.

« Au reste, personne n'eut au même degré que lui la puissance d'exhausser la farce, et de la faire jaillir effarée dans les au-delà. Il avait un punch toujours flambant dans la cervelle. Combien de fois l'ai-je vu, au saut du lit, à peine éveillé, fulgurant comme ces soirs

où, après le café, il nous narrait de spécieuses anecdotes, d'inimitables contes.

« Puis nos réunions s'espacèrent, la maladie le tenait prostré, grelottant dans un lit. Las de Paris, il s'installa à Nogent et son état de santé devint pire. Le docteur Robin reconnut un cancer, lui déguisa la vérité en avouant une dilatation de l'estomac et, heureusement, Villiers le crut. Un jour qu'il était plus souffrant, le malade se plaignit à moi de la maison qu'il habitait et qui était, en effet, glaciale comme une citerne, dénuée de soleil, presque décomposée par l'eau ; il voulait la quitter et il disait avoir besoin aussi d'infirmiers adroits qui pussent le soulever dans son lit et le changer de place. Je lui parlai des frères Saint-Jean de Dieu, rue Oudinot à Paris : deux jours après, je recevais une lettre de lui m'apprenant qu'il était installé dans leur maison, grâce à Coppée qui s'était entremis auprès du directeur pour obtenir des conditions de paiement vraiment clémentes. Je l'y trouvai joyeux de ce changement, convaincu qu'il guérirait bientôt, bâtissant mille projets, se proposant

de délaisser les brasseries du boulevard, de travailler, loin des journalistes, dans un coin, en paix.

« Lui qui avait été, pendant toute sa vie, si malheureux, si pauvre, il se trouvait alors relativement dans l'aisance. L'abominable souci de l'argent ne l'obsédait plus. Mallarmé, qui fut pour lui un très sincère et attentif ami, avait ouvert une discrète souscription et, de mon côté, je disposais d'assez fortes sommes que le dévoué Francis Poictevin m'avait remises.

« Villiers reparlait alors d'*Axël*, resté sur le chantier ; il voulait remanier cette pièce, supprimer des théories qu'il jugeait peu orthodoxes, au point de vue catholique, puis, subitement, il se tut. Pour la première fois peut-être le don du rêve, qui lui permit d'oublier dans des féeries de cervelle les tribulations effrenées de la vie, manqua. Il vit l'existence telle qu'elle est, comprit que l'ignoble réalité allait se venger enfin ; et alors, commença son long martyre.

« L'estomac ne fonctionna plus, les forces

diminuèrent. La maigreur devint atterrante ; un hâle couleur de paille couvrit ses traits ; dans cette face décharnée les yeux vécurent, effrayants, vous sondant jusqu'au fond de l'âme dès qu'on entrait. En dépit des efforts de Mme Méry Laurent, une amie qui le choya, le dorlotant, lui apportant des vins authentiques et de sérieuses viandes, Villiers ne put manger ; la mort devint proche.

« C'est ici que se place l'épisode triste à faire pleurer de son mariage. Villiers, pour beaucoup de motifs qu'il ne décelait point, hésitait, se dérobait, ne répondait pas, quand, timidement, après bien des précautions oratoires, nous lui parlions de son petit garçon et l'invitions, pour le légitimer, à épouser la mère avec laquelle il vivait depuis longtemps. Pressé par cet argument qu'après sa mort, le ministre de l'Instruction publique pourrait accorder une pension à l'enfant qui porterait son nom, Villiers finissait par dire oui, mais quand il s'agissait de fixer le jour, de faire venir les papiers, il nous traînait en longueur, nous demandait quelques moments de répit,

soulevait des objections, finissait par se renfermer dans un tel mutisme que nous devions nous taire. Les amis qui le visitaient alors, Mme Méry Laurent, Stéphane Mallarmé, Léon Dierx, Gustave Guiches, moi, nous ne savions plus de quelles rétorsions user pour le convaincre. Il s'affaiblissait, d'heure en heure; nous en vînmes à craindre qu'il ne mourût avant même qu'il nous fût possible de réunir les pièces nécessaires pour le marier. Malade d'inquiétude, un matin, j'eus l'idée de m'adresser à l'aumônier des frères Saint-Jean de Dieu, à un franciscain de la terre sainte, le R. P. Sylvestre. C'était un compatissant et doux moine qui avait aidé déjà Barbey d'Aurevilly à mourir. Je lui rappelai la lamentable histoire qu'il connaissait, car Villiers s'était confessé à lui et avait reçu la communion de sa main.

« Il me répondit simplement : — « Venez, « attendez-moi là, je vais monter lui dire un « petit bonjour. » — Cinq minutes après, il sortait de la chambre, Villiers consentait au mariage immédiat.

« Le temps pressait; il était difficile de se procurer les actes épars dans les mairies, au loin. Des quelques-uns qui lui restions fidèles, car tous ses amis de cafés et de journaux l'avaient naturellement abandonné, il ne restait plus à Paris que Léon Dierx qui était enfermé, toute la journée, dans un bureau, Gustave Guiches et moi. Nous étions en été, Mallarmé souffrant s'était refugié à la campagne, Mme Mery Laurent se soignait aux eaux. Ce fut une chasse désordonnée aux pièces. Guiches, un commis de la librairie Quantin qui devait servir de témoin à la femme, M. de Malherbe, se dévouèrent, et, à nous trois, avec l'aide d'un employé de la Mairie du septième arrondissement, M. Raoul Denieau, un admirateur de Villiers, qui nous aplanit bien des difficultés contre lesquelles nous nous butions, nous parvînmes, le jour même où l'union devait être célébrée, à apporter les actes.

« Le mariage eut lieu dans la chambre. Ici, j'hésite un peu à révéler toute la vérité; mais vous ferez de cette lettre l'usage que

vous voudrez et vous jugerez si, parmi les faits absolument exacts que je vous envoie pour étayer la documentation de votre livre, ceux-ci doivent être publiquement livrés ; — et je le crois, au fond, car lorsqu'il s'agit de la douleur d'un homme comme Villiers, elle vaut qu'on la dise !

« Au moment où il fallut signer les actes, la femme déclara qu'elle ne savait pas écrire. Il y eut un silence affreux. Villiers agonisa, les yeux fermés. Ah ! rien ne lui fut épargné ; il se reput d'humiliation, se satura d'amertumes. — Et, tandis que nous nous regardions, navrés, la femme ajouta : je pourrai faire une croix comme pour mon premier mari.

« Nous lui prîmes la main pour l'aider à tracer ce signe. Après la cérémonie, les quatre témoins, Mallarmé, Dierx, M. de Malherbe et moi nous goûtâmes à un peu de champagne que Villiers voulut, à toute force, nous faire servir et le R. P. Sylvestre vint, à son tour, pour célébrer le mariage religieux.

« C'est alors que nous pûmes apprécier l'âme de ce prêtre. La femme de Villiers visi-

tait, dans la journée, le malade. Bien que sa situation fût fausse, les frères Saint-Jean de Dieu fermaient les yeux sur cette dérogation aux termes de leurs statuts ; mais ses visites cessaient naturellement avec le jour. Elle devait sortir dès que tombait le soir. C'était un crève-cœur pour le malheureux qui craignait de mourir, dans la nuit, seul.

« Après qu'il eut béni leur mariage, le R. P. Sylvestre dit d'une voix un peu hâtée : — « Bien que les femmes ne soient pas ad- « mises à passer ici la nuit, j'ai obtenu, main- « tenant que vous êtes mariés, que vous ne « vous quitteriez plus. » Ce moine avait songé à donner cette dernière joie au mourant ! Les larmes emplirent les yeux de Villiers ; il fit un geste, puis retomba, excédé, presque évanoui de fatigue. Nous partîmes.

« Je fus le voir le lendemain, tous les jours qui suivirent. Il ne pouvait plus parler, vous serrait doucement la main, vous regardait avec des yeux résignés, mais si tristes ! La veille de sa mort, il avait reçu les derniers sacrements et demeurait absorbé, la face,

devenue hâve, se creusait, la gorge sifflait, je compris que l'agonie était proche. Bouleversé, je dus m'enfuir, car il était tard et la maison allait clore.

« Le lendemain matin un coup de sonnette me jeta en bas du lit. Je me dis : Villiers est mort ; c'était vrai, sa femme s'effondra, en pleurant, chez moi, sur une chaise.

« Qu'ajouterai-je maintenant ? Mieux vaut se taire, ne pas parler des cormorans de lettres qui s'abattirent sur son cadavre, des reporters qui, venus chaque matin pour guetter son décès et placer l'article, purent enfin toucher leur argent et se dispenser d'aussi fréquentes courses. A quoi bon aussi raconter l'enterrement où, sous une pluie battante, Mallarmé, Dierx, moi, qui conduisions le deuil, nous abritions de notre mieux, sous nos parapluies, le pauvre gosse qui ne paraissait pas se rendre compte qu'il venait de perdre son père. Un mot pourtant encore, à propos de ces funérailles où le R. P. Sylvestre voulut bien, à l'église Saint-François-Xavier, donner l'absoute ; comme nos res-

sources étaient épuisées, Gustave Guiches et moi nous allâmes au *Figaro* et M. Magnard nous offrit aussitôt, avec une inoubliable bonne grâce, l'argent nécessaire pour enterrer décemment notre ami.

« D'autres vous fourniront maintenant, monsieur et cher confrère, des renseignements plus complets sur sa vie ; ils vous détailleront les phas es de cette existence désorbitée, gâchée de cette détresse peut-être unique, tant elle fut, à certains moments, profonde, dénuée de pain, délaissée sur le pavé, sans un sou. Je me borne à vous raconter les douloureux épisodes qui précédèrent sa mort, vous avez, dans votre livre, narré ses débuts je vous relate sa fin.

« Il me reste, monsieur et cher confrère, à souhaiter bonne chance à votre livre. Je le fais de tout cœur. Puisse-t-il éveiller un vague regret de justice chez ce public qui méconnut si résolument le talent de Villiers, avant sa mort.

« Recevez, etc.

« J.-K. Huysmans. »

. . . . . .

Le lendemain, mardi 20 août 1889, quelques heures avant l'ensevelissement, un jeune écrivain dans l'âme duquel Villiers de l'Isle-Adam avait fait germer un de ces attachements enthousiastes, comme lui seul en créait, M. Henri Lavedan, demanda la permission de contempler une dernière fois les traits du mort qui lui avait été cher. Il pria longtemps dans la petite chambre, silencieux et recueilli, et, au sortir de cette visite d'adieux, il écrivit une page toute vibrante d'une émotion profonde et sincère, dont je veux faire la conclusion du livre où j'essaie de retracer la vie de ce grand croyant et de ce grand artiste, le comte Philippe-Auguste-Mathias de Villiers de l'Isle-Adam :

« Le religieux en robe brune a fermé doucement la porte derrière moi, et je vois, sur son lit de mort, Villiers de l'Isle-Adam. C'est là-bas, dans le quartier reposant des Invalides, chez les frères Saint-Jean de Dieu, par un matin d'août pluvieux et désolé comme un soir de Toussaint. Nous sommes seuls tous

deux. La petite chambre est calme, propre de la propreté des cloîtres et des chambres mortuaires, froidement recueillie, et, sur la cheminée, la flamme des bougies qu'aucun souffle n'incline, brûle immobile et la tête haute. Le cercueil, posé à terre, attend, considéré comme un ami avec une fixité atone par l'œil mi-clos du railleur génial qui ne raillera plus.

« Je m'agenouille sur un prie-Dieu et je regarde le Maître que j'ai connu et aimé. L'étroite couchette où il s'est éteint est encore bien large pour son pauvre corps émacié par de longues et cruelles souffrances, mais sa tête admirable et fière, dont la Mort semble avoir pour la postérité taillé le vaste front dans le plus ferme et le plus immaculé de ses carrares, se détache avec une puissance toute royale. Sans regard, sans voix, sans pensée, veuve de tout ce qui la magnifiait, elle remplit encore la chambre, cette tête superbe ; c'est la tête de celui qu'aurait dû être Villiers, s'il eut vécu, bataillé, chanté à une de ces époques de foi qu'il aimait et d'un si douloureux

amour d'exilé. Sous les simples rideaux de cotonnade qui la couvrent de leur ombre, elle est aussi solennellement belle que sous un dais frangé d'or, et je me figure voir le corps d'un de ses ancêtres, un Villiers de l'Isle-Adam des Croisades, terrassé par la fièvre, les fatigues, la marche, la soif et les blessures, ayant enfin rendu un soir, sur quelque rivage brûlé de Palestine, sa vaillante âme à Dieu « *qui le voulait* ».

« Des visions et des croyances, voilà tout Villiers. Le contemplant étendu, les mains jointes entourées d'un chapelet de pauvre, dans un allongement harassé de tout l'être, où il y a autant de lassitude que de résignation, comment ne pas me rappeler qu'il fut un ferme chrétien, croyant et pratiquant, puisqu'il croyait ! C'est la foi qui l'a tenu droit jusqu'à la fin de son Livre, jusqu'à sa dernière ligne et son dernier souffle, sans une tache au blason que son fils hérite aussi pur que son père l'a hérité lui-même.

« Aussi j'imagine que la sévère et noble expression empreinte sur les traits pacifiés de

ce chrétien de lettres vient du bonheur de se sentir enfin délivré, d'avoir enfin quitté cette vie d'inanité, de sottise et d'angoisses qui ne donne ni la santé, ni la richesse, ni l'amour, ni la gloire, rien... La mort n'a pas surpris Villiers qui l'a vue de loin venir, à petits pas, avec une parfaite sérénité. Il avait la croix de Malte, il était bien armé pour l'accueillir. Et, quand elle fut là, tout près, en face de lui, il reçut son accolade sans peur, en soldat gentilhomme. Il espérait que c'était peut-être la récompense qui débutait. Humble, mais confiant, il savait que c'était l'heure, pour lui, en haut, pour son œuvre, ici-bas, d'être jugé et, sans doute alors il répéta mentalement l'épigraphe de Hassan-ben-Sabbah, qu'il a inscrite en tête de son poème *Azraël :*

« O Mort, ceux qui vont vivre te saluent ! »

TABLE DES MATIÈRES

I

Première rencontre. — Liens de famille. — Origines illustres de Villiers. — Généalogie des de l'Isle-Adam. — Le vieil émigré. — Le bon roi Louis XVIII et M. de Villiers. — Blason et Devises des de l'Isle-Adam. — Retour du vieil émigré. — Sa famille. — Le curé de Ploumilliau. — Villiers au presbytère. — *L'Intersigne*. — Le père et la mère de Villiers. — Généalogie des de Carfort. — La tante Kérinou. — Bizarreries du marquis de l'Isle-Adam. — La hantise de l'or. — Le chercheur d'héritages. — Le chercheur de trésors. 5-32

II

Naissance de Villiers de l'Isle-Adam. — Baptême. — Enfance. — Villiers volé par des saltimbanques. — Le collège. — Saint-Brieuc, Laval, Rennes. — Premiers vers. — Portrait de Villiers à ses débuts. — L'Amour et la Mort. — Élégie. — Projets littéraires. — Tendresse et dévouement de la famille. — Notre Mathias. — Départ pour Paris. 33-37

III

A Paris. — Le règne de la banalité littéraire. — Les poètes. — Les défenseurs du Beau. — Le Parnasse contemporain. — Les Parnassiens. — Catulle Mendès

et la *Revue Fantaisiste*. — Entrée triomphale de Villiers de l'Isle-Adam. — *Premières poésies*. — Amitiés. — Stéphane Mallarmé et Léon Dierx. — *Claire Lenoir*. — Apparition du docteur Tribulat Bonhomet. — Quelques mots touchant ce personnage. — *Le Roman d'une nuit*, par Catulle Mendès. — Mort de la *Revue Fantaisiste*. — L'hôtel du Dragon bleu. — La rue de Douai. — Villiers de l'Isle-Adam d'après F. Coppée. 38-53

IV

Influences initiales. — Charles Baudelaire. — Mon père. — Relations entre Villiers et lui. — Intimité. — L'hôtel d'Orléans. — Réunions littéraires et philosophiques. — Léon Cladel. — Villiers et la philosophie hégélienne. — *Isis*. — *La princesse Tullia Fabriana*. — Préface. — Bizarreries de style. — Original du *Docteur Bonhomet*. — Le docteur C... — *Ellen et Morgane*. — Sensation de solitude. — Le marquis de l'Isle-Adam continue à Paris le cours de ses fructueuses opérations. — Le comte Courty de la Pommerais empoisonneur. — Visite aux vieux de l'Isle-Adam. — L'appartement de la rue Saint-Honoré. — La marquise. — La tante Kerinou. — Mathias décoré. 55-72

V

La légende du mystificateur mystifié. — La succession du trône de Grèce. — Villiers de l'Isle-Adam candidat à la couronne. — Le lion de Numidie. — Le Maure de Venise. — Némésis. — Audience impériale. — Le marquis et le baron de Rothschild. — Le duc de Bassano et Villiers de l'Isle-Adam. — Dernier acte de la comédie. — Conclusion poétique. — Mort de la tante Kerinou. — Séparations. 74-90

VI

Retour à Paris. — L'hôtel d'Orléans. — A la recherche de Villiers. — Réunion. — Prolégomènes d'un procès. — *Perrinet Leclerc*, drame historique. — Paul Clèves, directeur de la Porte-Saint-Martin. — Le maréchal Jean de l'Isle-Adam, d'après MM. Lockroy et Anicet Bourgeois. — Colères de Villiers. — Lettres à la presse. — Papier timbré. — Mémoire. — Intervention de M. de Villiers. — Provocation. — Duel décidé. — Arrangement sur le terrain. — Fin du procès. — Réserves du biographe. — Pièces documentaires. 91-119

VII

Le Pin-galant, près Bordeaux. — Débarquement de Villiers et du drame *le Nouveau Monde*. — Historique de ce drame. — Le concours du centenaire américain. — Le personnage de mistress Andrews. — La légende de Ralph Evandale 120-135

VIII

Fureurs de Villiers contre les membres du jury. — Scène dramatique chez Zeus-Hugo. — Départ. — Les théâtres de Bordeaux. — Godfrin, directeur du Théâtre-Français. — Une séance de lecture extraordinaire. — La petite Aimée. — Mme Aimée Tessandier. 136-150

IX

Jours de repos. — Le vrai Villiers. — Villiers et la

femme. — Causeries rétrospectives. — Charles Baudelaire. — Sa vraie nature. — Intérieur étrange. Jeanne Duval. — Edgard Poë. — Richard Wagner. — *Axèl.* — La Kabbale et les sciences occultes. — Sentiments religieux de Villiers. — Citations. — *L'Eve future* 151-163

X

Métamorphose. — Un pâtissier ambitieux. — Apparition du journal *la Croix et l'Epée.* — Son programme politique, artistique et littéraire. — Lord E. W... — Son étrange suicide. — La poupée. — Conversation nocturne. — L'ingénieur américain et son maître Edison. — Première conception de l'*Eve future.* — Villiers de l'Isle-Adam et Thomas Alva Edison. 165-172

XI

Distractions de Villiers. — Ses terribles négligences. — Son départ de Bordeaux. — Désespoir de Godfrin. — Un an après. — La misère et la bohème. — Justification. — Le manque d'argent. — Pauvreté de Villiers. — Sa fierté. — Sa conscience artistique. — Le livre de Drumont, Villiers et le petit Youtre. — Belle réponse. — Villiers et la vie. — Son noctambulisme. — Son horreur du jour. — Villiers et Anatole France 172-185

XII

1879. — La rue des Martyrs et la rue Rochechouart. — La chambre du poète. — Extraordinaire insouciance. — Léon Dierx. — La dévouée. — Le déjeu-

ner. — Habitudes bizarres. — La rue et Villiers. — Le boulevard Montmartre. — Au balcon. — Déclamations nocturnes. — Musique. — Villiers compositeur, mélodies, chansons, opérettes. — Deux opéras, *Esméralda*, *Prométhée*. — Crises de mélomanie. — Villiers exécutant. — Un couple étrange . 187-209

XIII

Première entrevue chez Charles Baudelaire. — Chute du *Tannhauser* à l'Opéra de Paris en 1861. — Portrait et caractère de Richard Wagner. — Amis et défenseurs. — Intimité avec Villiers. — Réminiscences de jeunesse et de misère. — Augusta Holmès. — Séjour de Villiers à Triebchen. — Le *Rheingold* à Munich. — Voyage à Bayreuth. — Une conversation imaginaire. — Acte de foi artistique de Villiers de l'Isle-Adam. 211-227

XIV

Le marquis et la marquise. — Tendresse filiale de Villiers. — La monomanie des spéculations. — Lettre du marquis. — Contributions de Villiers à la presse. — Le *Figaro*. — La république des lettres. — Catulle Mendès. — J.-K. Huysmans. — Les *Contes cruels*. — Deux citations de Villiers. — Sa gaieté. — Ses désillusions. — Les détrousseurs d'idées. — Une étude de M. G. Guiches. — Villiers causeur et mime. — Quelques incarnations inédites du docteur Tribulat Bonhomet. — Bonhomet général en chef. — Bonhomet chasseur d'hermines. — Bonhomet accomplit la lettre des Écritures. — Aventure authentique de Tribulat Bonhomet à Bayreuth. — Opinions politiques de Villiers de l'Isle-Adam. — Le parti des Naundorff. — Toast imprévu. — Rupture.. 229-247

XV

Fragments de notes écrites en 1879. — Envoûtement d'une mondaine. — Villiers et Mar'Yvonne. — Un mystère. — Villiers candidat aux élections du conseil général. — Patronage du comité royaliste. — Opinions de la Presse — Conférences. — Projets du futur conseiller. — Mon départ de Paris. — Séparation. — Villiers en 1880, d'après G. Guiches. . . 250-262

XV

Dernières années. — Naissance d'un fils. — La veuve de Villiers. — Le petit Totor et son père. — Succès des *Contes Cruels*. — *L'Ève Future* dans le *Gaulois*. — La *Vie Moderne*. — *Le Nouveau Monde* massacré au Théâtre des Nations. — Mort du marquis et de la marquise. — Villiers abandonne les garnis. — J.-K. Huysmans. — *A Rebours*. — Jugement sur Villiers. — Amitié salutaire. — *Tribulat Bonhomet*. — *Propos d'au delà*. — *Akedysséril*. — *L'Amour suprême*. — *L'Ève Future* — La Critique. — Conférences en Belgique. — Succès. — Retour à Paris. — Prospérité. — *Histoires insolites*, *Nouveaux contes cruels*, *Axel*. — La maladie. — Nogent. — Lettre de J.-K. Huysmans sur les derniers moments et sur la mort de Villiers. — Conclusion.. . . . 263-298

ÉVREUX, IMPRIMERIE CHARLES HÉRISSEY

3

2942 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 003937074b

CE PQ 2476
.V4Z6 1893
CO2 DU PONTAVICE VILLIERS DE
ACC# 1228590

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 08 08 12 22 6